

Allie

Joseph Lallier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Les aléas de la vie sont devenus si communs de nos jours, surtout depuis que les moyens de transport ont aboli les distances, qu'il devient presque banal d'en parler, encore plus d'en faire le sujet d'un livre.

Il y en a, pourtant, qui tranchent si nettement sur les banalités coutumières, qu'ils méritent d'être produits au grand jour. C'est pourquoi, me refusant à garder en moi-même le secret de deux âmes-sœurs qui nous ont quittés pour l'au-delà unies dans la vie comme dans la mort, et qui ont laissé dans cette vallée de larmes et de misères morales l'empreinte de leurs vertus et le reflet de l'élévation de leurs pensées, je livre au public, en pieux souvenir, les pages qui vont suivre.

Mon cher Olivier, si je soulève le voile qui cachait aux yeux du monde les secrets que tu m'as confiés et que la mer aurait engloutis avec toi sans notre rencontre providentielle, c'est que tu avais manifesté toi-même le désir de les publier un jour.

Peut-être aurais-tu retranché, avant de les livrer au public, quelques passages trop intimes de ta vie ! Mais la beauté de ton âme et de celle de ta chère Allie n'eût pas été pleinement révélée. C'était « mettre la lampe sous le boisseau ». Avais-je le droit de retenir pour moi seul les rayons lumineux que vos cœurs, en se consumant l'un pour l'autre, ont répandus autour d'eux ? Je n'ai pas voulu que ta mémoire et celle de la femme idéale à laquelle tu avais tardivement donné ton nom périssent avec toi. Pour te

plaire encore, regarde, du haut de la félicité, le titre dont j'ai auréolé ton récit : Allie.

J. L.

02

Depuis des mois, une compagnie de navigation canadienne annonçait une croisière autour du monde. Les noms de personnages éminents qui avaient donné leur adhésion à ce voyage étaient à l'affiche, afin d'amorcer le plus grand nombre possible de passagers. Cette excursion dispendieuse n'était pas à la portée de toutes les bourses, et l'on avait tendu tous les appâts imaginables pour tenter les gens fortunés et les amener à tomber dans le filet.

Ce déploiement de publicité attira naturellement une foule de badauds, le jour du départ. Cette fois-là, ils me comptèrent au nombre des leurs.

Un brouhaha indescriptible régnait sur les quais. Des taxis, des automobiles bourgeoises et des camions sillonnaient en tout sens les abords du fleuve, entremêlant les bruits de leurs moteurs et de leurs sirènes.

Des adieux tristes, gais ou indifférents s'échangeaient entre les heureux partants et ceux qui devaient se contenter d'envier leur sort.

Quelques-uns, voulant au moins satisfaire leur curiosité, suivaient parents ou amis jusqu'à leurs cabines, pour en admirer la

richesse et le confort. D'autres, plus timides, restaient sur le pont, attendant nerveusement le cri de la sirène qui devait annoncer le signal du départ.

Les simples badauds, après une visite superficielle du luxueux paquebot, se promenaient sur le quai, pour être témoins du démarrage. Cette opération offre toujours un aspect de grandeur. Il est beau de voir un de ces géants des mers glisser silencieusement sur les flots, tiré par de petits remorqueurs qui renferment dans leurs flancs presque minuscules une surprenante concentration de force motrice !

« Clear the gangway ! » criait un officier du bord, afin de décongestionner la passerelle, qui était envahie par la foule des curieux.

Une heure nous séparait encore du départ du palais flottant, et je m'étais confortablement installé dans un grand fauteuil moelleux du vestibule, afin de mieux observer les arrivants. Tout à coup, je vis entrer un couple qui ne me sembla pas inconnu.

— Mais, c'est Olivier Reillal ! me dis-je. Il est accompagné d'Allie Dupontier, si je ne me trompe !

Je m'avançai vers eux.

— Joseph ! s'exclama Olivier.

— Olivier ! répondis-je sur le même ton. Et Mademoiselle Dupontier, je crois ?

— Mon épouse, mon cher ami !

Après les compliments d'usage sur la bonne mine que l'on découvre toujours chez ceux que l'on revoit après une longue ab-

sence, je pris la parole.

— Sais-tu, Olivier, que je n'ai jamais entendu parler de toi depuis que tu as été fait prisonnier par les Boers !

— C'est une manière de dire : te voilà ressuscité ! Et toi, Joseph, comment as-tu échappé à l'ennemi ?

— J'ai été laissé pour mort sur le champ de bataille, et, comme l'on ne se pressait pas de me donner la sépulture à laquelle j'avais droit, je me remis à vivre, et, de peine et de misère, je me traînai jusqu'à mon régiment. J'ai fait de l'hôpital, de la convalescence, etc., etc. Mais toi, comment t'en es-tu tiré ?

— Je me suis fait prendre comme un rat dans une cage. Mais mon histoire est trop longue et trop compliquée pour que je te la raconte dans le court espace de temps qui nous reste ! Tiens ! dit-il en sortant de sa malle une liasse de papiers, voici un manuscrit qui contient l'histoire de ma vie. Lis-le, si ça t'intéresse, et conserve-le jusqu'à mon retour, car j'ai l'intention de le faire publier, sinon de mon vivant, au moins après ma mort.

Tout le monde sait que ce bateau princier périt, corps et biens, après avoir frappé un iceberg au large des côtes de Terre-Neuve.

Je laisse donc la plume à Olivier Reillal, mon cher ami, si tragiquement disparu.

03

— Calèche, Monsieur ? Tels furent les premiers mots qui m'accueillirent, quand le train stoppa en gare de Port-Joli.

Pour la première fois, depuis vingt ans, cette apostrophe, jadis familière, résonnait à mon oreille. C'était tout un passé, tant de fois évoqué, que rappelait à ma mémoire ce témoin ; et, puisque le but de mon voyage était de revoir ce passé déjà lointain, j'étais servi à souhait. La calèche, jolie, confortable, pour me servir d'une métaphore, me tendait la main. Non, c'était plutôt les mains de multiples « calèchers » qui se tendaient vers moi, pour me happer au passage.

— Par « icitte » ! Monsieur Reillal ! me cria l'un des cochers qui dépassait les autres de toute la tête.

Je passai mon sac de voyage à celui qui m'avait accueilli par mon nom et montai dans la calèche d'un grand gaillard à l'air déluré.

— Vous allez à la Bastille, je suppose ? me dit mon conducteur d'un air entendu.

— Ma foi ! oui, lui répondis-je. C'est encore l'hôtel à la mode ?

— C'est là que sont tous les « villégiatureux ».

— Alors, à la Bastille !

Le loquace cocher fit claquer son long fouet près des oreilles de sa jument, en lui donnant le commandement de décoller.

— Marche, la Grise ! T'as coutume de faire mieux que ça, pourtant ! Vous êtes « correct », là, Monsieur Reillal ?

— Dites-moi donc d'abord qui vous êtes, vous qui m'avez accueilli par mon nom ?

— Barthélémy Sansfaçon, le petit Barthélémy à Mathias.

— De vous appeler Sansfaçon ne vous empêche pas d'en avoir !

— J'en ai tout plein, Monsieur. C'est dire que le nom ne veut pas dire grand'chose. Dans notre « méquier », il faut en avoir, sans quoi la clientèle passe à côté. Et vous, Monsieur Reillal, vous ne vous montrez pas souvent le bout du nez à Port-Joli !

— Comment m'avez-vous reconnu ?

— Vous n'avez pas changé d'un poil ; et Barthélémy Sansfaçon a de la mémoire. C'est même un peu ce qui fait le succès de mon « méquier ». Ça fait toujours plaisir de s'entendre nommer comme ça, quand on pense n'être connu de personne. Marche donc, la Grise !

Nous nous engageâmes sur la route, pendant que les villégiateurs, venus à la rencontre du train, s'en retournaient à pied. Une atmosphère de gaieté régnait au milieu de cette agglomération d'étrangers d'hier, amis d'aujourd'hui, séparés de demain. L'échange de propos badins, légers et parfois même un peu salés entretenait la bonne humeur de ces gens venus à Port-Joli pour flâner, mais que l'inactivité finissait par lasser. Pour se désennuyer, ils se rendaient en foule à l'arrivée du train de Québec. La même scène se renouvelait au quai, qui s'allonge dans le fleuve en éperon, quand La Mouche, petit yacht de plaisance transformé en bateau à passagers, annonçait, par le cri strident de sa sirène, qu'elle approchait du quai de Port-Joli. De ce petit vapeur débarquaient d'habitude les hommes de bureau, qui se servaient de ce moyen de transport pour se reposer un peu la tête du tintamarre de la ville en contemplant, trois heures durant, les rives enchanteresses du grand fleuve. À l'accostage de La Mouche, les ma-

mans, tenant leurs enfants par la main, se précipitaient vers la passerelle et envahissaient le pont du navire, quand le moindre retard accompagnait le débarquement des passagers.

— Marche donc, la Grise ! T'as pas coutume de te traîner les pattes comme ça ! Ça sera pas long, Monsieur Reillal. Les chevaux, ça peut nous faire honte parfois ! Vous savez, je conduis aussi un taxi ; mais les gens aiment mieux se faire conduire en calèche. Ça a plus de cachet, comme ils disent. Pour moi, le cachet qui compte, c'est celui qui tombe dans ma poche et qui contient le plus de sous. Sous ce rapport, je ne puis chercher noise à ma Grise, car elle m'en fait faire joliment. Tiens, nous voilà rendus !

En effet, la Grise, ayant évidemment compris le sens de notre conversation et consciente, sans doute, de son devoir, avait accéléré le trot et nous nous trouvions tout à coup en face de la Bastille. « La Bastille » ! comme ce nom m'était familier, mais comme il sonnait faux, me semblait-il, au Canada, où il n'avait pas d'histoire comme son homonyme français. Un endroit de villégiature affublé d'un nom historique rappelant toutes les horreurs de la révolution française me paraissait, au premier abord, d'un ridicule achevé. Mais les habitués de la région ne semblaient y attacher aucune importance.

Sansfaçon transporta mes bagages à l'intérieur de l'hôtellerie. Je lui payai sa course et il repartit à la recherche d'autres clients.

Je signai le registre en présence de l'hôtelier.

Joseph-Olivier Reillal ! C'est un nom bien connu à Port-Joli, me dit mon hôte. Désirez-vous une chambre ? J'en ai une vacante dans le bastion. Elle n'est presque jamais occupée, car le soleil se

lève dans la fenêtre ; et les pensionnaires qui font la grasse matinée n'aiment pas cela. Si elle ne vous plaît point, j'en ai une disponible au nord.

— Je choisis celle du soleil levant. Il y a si longtemps que je n'ai pas vu se lever le soleil canadien ! D'ailleurs, je suis matineux.

Un garçon me conduisit à ma chambre, laquelle, à vrai dire, offrait un aspect assez attrayant. Je tâtai le matelas ; il était très moelleux. J'eus d'abord la tentation de m'étendre, pour me reposer des fatigues du voyage, mais je me ravisai. J'irai plutôt, me dis-je, faire une promenade sur la falaise, où je rencontrerai sans doute des gens avec qui je pourrai causer.

Je sortis d'abord sur la large véranda, où étaient assises quelques dames qui, nonchalamment, grillaient une cigarette. Je m'arrêtai un instant, comme un être en peine, puis je descendis sur la terrasse. Tout le monde me regardait avec une curiosité discrète, se demandant, sans doute, qui était ce nouveau venu. J'étais évidemment le sujet de la conversation, à en juger par le chuchotement et les regards qui me fuyaient, quand, essayant de m'orienter, je jetais la vue sur un groupe ou sur l'autre. On est si heureux de trouver un sujet de distraction, lorsqu'on baye aux corneilles durant toute une journée, comme le font tous ceux qui sont en villégiature sur une plage quelconque, car elles se ressemblent toutes. La conversation roule, les trois quarts du temps, sur la température, quand, par hasard, madame une telle ne parle pas de son toutou favori.

Avisant une place vacante sur une banquette où un petit vieux causait nonchalamment avec une dame de beaucoup plus jeune

que lui, je m'y installai. Les deux personnages me regardaient fixement. J'en conclus qu'ils parlaient de moi.

Un peu intrigué, j'allumai une cigarette, tout en essayant de saisir quelques bribes de leur conversation. En prêtant attentivement l'oreille, je crus entendre prononcer mon nom, Olivier Reillal, auquel on mêlait celui de mon père, Joseph Reillal. Allons ! me dis-je, c'est sans doute quelqu'un qui a connu mon père et qui me reconnaît à mon air de famille. Cet homme, sur qui pesait le poids des années, était un de ses contemporains, sans doute. Je passai près du couple et laissai tomber, avec intention, mon porte-cigarettes.

— Pardon ! Monsieur Reillal, me dit le vieillard. Vous avez échappé votre porte-cigarettes.

Je le remerciai avec effusion et j'en profitai pour lier conversation avec lui.

— Vous m'avez nommé par mon nom. Vous me connaissez, sans doute ?

— Non, mais j'ai lu votre nom dans le registre. Nous pouvons tout de même faire connaissance. Arthur Lachance, Monsieur Reillal… Mon épouse.

Je n'osai pas lui déclarer que j'avais d'abord pris son épouse pour sa fille. Je la saluai et m'installai à leurs côtés. Nous causâmes de toutes sortes de choses. Le petit monsieur, aux yeux fins, me raconta quelques-uns de ses exploits financiers. Il me décrivit, avec enthousiasme et fierté, comment il avait roulé tel antagoniste qui voulait lui barrer la route du succès, et comment, finalement, il lui avait arraché jusqu'au dernier sou. Comme pour

tous les financiers véreux, tous les moyens en affaires lui étaient bons, pourvu que l'adversaire fût assez naïf ou assez faible pour s'en laisser imposer. Devenu veuf à soixante-dix ans, sa fortune, lui avait permis de se payer le luxe d'une jeune épouse, belle comme l'aurore, qui l'entourait de soins calculés, pour prolonger, autant que possible, la vie facile qu'il lui faisait. Une infirmière, dont la mission était de le surveiller constamment, était attachée à sa personne. La potion pour ses reins, le cordial pour son cœur, l'emplâtre pour soulager le rhumatisme de sa jambe gauche, le cautère pour calmer la douleur de son genou droit, tout était à point. L'une et l'autre femme avaient intérêt à prolonger la vie de celui qui, une fois disparu, bien qu'il n'apportât pas avec lui sa richesse, ne laissait qu'une modeste pension de mille dollars à sa poupée d'épouse et le chemin à sa garde-malade. Aussi cette dernière l'entourait-elle de petits soins depuis deux ans, ménageant ainsi le bonheur à trois existences.

Le contrat de mariage de ce vieil égoïste, tel qu'il me l'apprit lui-même plus tard, aurait dû porter comme titre, à la place de « Contrat de mariage », « Contrat d'affaires, réglant mes affaires matrimoniales avec M… ». Il n'était pas très avantageux pour cette dernière, femme aussi peu intelligente que belle. Cependant, comme elle avait cet instinct de conservation qu'ont tous les animaux plus ou moins raisonnables, elle prévoyait pour l'avenir ; et, en même temps qu'elle prolongeait l'existence de son vieux compagnon, elle accumulait un petit pécule qui devait la mettre à l'abri de la misère. Il ne serait pas dit d'elle, comme de la cigale, qu' « ayant chanté tout l'été, elle se trouva fort dépourvue quand l'automne fut venu ».

Je quittai bientôt ce couple mal assorti, pour me mêler aux autres pensionnaires. Je m'arrêtai près de deux vieilles dames, qui se flattaient, sans doute, d'avoir été jolies un jour, si j'en juge par le soin qu'elles mettaient à rafraîchir ce qui restait de peau lisse sur leurs visages, et dont les cosmétiques, pourtant appliqués avec art, cachaient à peine les rides profondes. Elles portaient bien, cependant, les somptueuses toilettes que leur reste d'élégance avantageait encore. Pauvres têtes d'oiseaux que des ailes inconscientes conduisent dans ces stations balnéaires à la mode, pour exposer de beaux plumages qui suffisent à peine à faire oublier leur décrépitude.

Je prêtai indiscrètement l'oreille à leur conversation.

— Votre petit malade prend-il du mieux, Madame Plantin ?

— Ne m'en parlez pas ! le médecin ne semble pas comprendre son cas, répondit M Paris.

— Ah ! mais c'est désolant ! il faudra mander un spécialiste. S'il fallait, par malheur !… Lui, si mignon !

— Je serais au désespoir, ma chère… Un chérubin pareil…, ça ne se remplace pas ! Il tient de son grand-père… Il n'avait pas de défauts !

— Mais, enfin, le médecin doit vous donner quelque espoir. Son diagnostic est-il sûr ?

— C'est un excellent médecin, et qui n'a pas l'habitude de se tromper. Si je vous disais qu'il a soigné sa mère longtemps…, je pourrais dire toujours, puisqu'il a présidé à sa naissance… Ces caniches de l'Amérique du Sud sont très difficiles à acclimater !… Le moindre refroidissement…

Je tournai sur mes talons et m'éloignai. J'avais cru m'attendrir sur le sort d'un pauvre petit enfant, orphelin sans doute, puisqu'il était sous les soins de cette dame âgée. Je trouvais cette femme bonne et compatissante. À son âge, on se penche si tendrement sur un berceau, surtout quand on se sent survivre dans ces petits êtres chéris qui, demain, prendront la place que nous aurons laissée vide ! Je me disais : après tout, sous des dehors mondains bat souvent le tendre cœur d'une mère ; et un cœur de grand'mère n'est-il pas deux fois tendre ? Or, voilà que je m'étais apitoyé sur le sort d'un caniche !

Vingt années de prospérité et de progrès avaient donc, depuis mon départ, ainsi métamorphosé mon pays ! J'avais pourtant connu, autrefois, des Canadiennes à l'âme haute et fière. J'avais grandi sous la tutelle de l'une d'elles : cette femme au cœur d'or que fut ma mère. Je l'ai vue souvent penchée sur le lit de ses petits, pendant les longues absences de mon père. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de la surprendre encore tout habillée, à quatre heures du matin, veillant un bambin malade qui dormait la tête penchée sur sa poitrine et trouvait, sur le sein maternel, ce baume qui, seul, parfois, suffit à soulager les maladies des enfants. Je sens encore dans mes narines le parfum de sa douce haleine, lorsque, me penchant sur elle avant mon départ, elle déposa sur mon front un baiser d'adieu.

Je me rappelais aussi l'amie d'enfance que j'avais quittée depuis vingt ans déjà, à qui j'avais promis mon cœur et qui devait me garder le sien, mais qui, me croyant mort à la guerre, en avait épousé un autre. Peut-être était-elle quelque part sur la plage, au bras d'un époux qui devait adorer sans doute l'admirable femme qu'elle était et qu'elle avait dû rester. Je la cherchai du regard

parmi les nombreux couples qui prenaient leurs ébats. Je n'aperçus pas cette silhouette élégante qui aurait pu me faire deviner sa présence. D'ailleurs, je craignais presque de la rencontrer. Je me bornai donc à faire des comparaisons entre les femmes de mon temps et ces faisanes faisandées qui ne parlent que de chiens ou cette beauté plastique à la remorque d'un vieillard.

Je me dirigeai vers un couple plus jeune. Deux pimpantes demoiselles tenaient une conversation animée. La première, qui semblait plus légère, grillait nerveusement une cigarette ; l'autre, à l'air plus serein, appuyait sa main sur une canne. Une infirme ! me dis-je ; mais, en tout cas, très bien, sérieuse peut-être à cause de son infirmité. Il y a parfois de si belles âmes dans des corps informes ! Je pris l'attitude d'un rêveur et tournai mon regard vers le lointain horizon qui se prolongeait au nord. Le soleil, d'un rouge pourpre, à moitié caché derrière un nuage teinté d'or superposé d'un gros nuage sombre, inondait les montagnes de la côte nord d'un feu éblouissant qu'un voile d'une transparence douce et multicolore cachait à moitié à nos yeux, créant une féerie plus facile à contempler qu'à décrire.

J'écoutai, dans une extase moins feinte que je ne l'eusse voulue, la conversation des deux jeunes filles.

— As-tu entendu Maurice Chevalier à la radio, hier soir ? Il était superbe !

— Non, ma chérie. Hier soir, j'étais dans ma chambre. Je lisais les aventures d'Arsène Lupin. Qu'il est épatant, ce type-là !

Heureusement que la cloche annonçant le dîner vint à mon secours, car je ne sais ce que j'aurais entendu !

04

Lentement, les uns après les autres, les flâneurs s'acheminèrent vers la salle à manger. J'avisai une place libre dans un coin donnant sur le fleuve. Une dame et deux hommes étaient déjà attablés.

— Cette place est libre ? dis-je à un gros monsieur bedonnant.

— Oui… oui… pour le moment. Vous pouvez vous asseoir, me dit-il d'un petit air protecteur.

— Je vous salue, Madame, dis-je à la personne d'âge mûr qui faisait face à mon premier interlocuteur.

— Ah ! dit le premier, permettez que je vous présente Madame Dufour… et Monsieur Dufour… De mes amis. Vous êtes Monsieur ?…

— Reillal… Olivier.

— C'est un nom assez rare !

— Aujourd'hui, oui ; autrefois, il y avait beaucoup de Reillal à Port-Joli. Lorsque les de Gaspé partirent, il les suivirent les uns après les autres. Il doit en rester un ou deux encore, à la campagne.

— Vous êtes de l'endroit ?

— Non. J'y suis né, mais j'ai quitté le pays, il y a vingt ans.

— Ah ! Et vous avez voyagé ? Vous êtes voyageur de commerce, je suppose ? Ça se voit un peu !

— Vous vous y connaissez en hommes !

— Je ne me trompe pas souvent !… l'habitude…

— Et le flair !…

— Justement ! J'en ai beaucoup. C'est un peu à cause de cela que j'ai acquis une fortune.

Il devenait évident que mon voisin, qui s'était introduit sous le nom de M. Latour, voulait trouver le tour de me parler de lui-même. Le dîner fini, il ouvrit son porte-cigares or et argent, artistiquement ciselé.

— Voulez-vous goûter à ce cigare ? me dit-il, en me tendant majestueusement son étui.

— Merci. Je ne fume pas le cigare.

— Vous n'avez rien à craindre. Ces cigares ont faits expressément pour moi. Mon ami Dufour les aime beaucoup. N'est-ce pas, Paul ?

— Tu connais mon faible, répondit M. Dufour, la bouche empâtée comme s'il venait d'y introduire une « toque » de tire d'érable. C'était le premier mot qui sortait de la bouche de cet homme depuis le commencement du repas, M. Latour ayant fait tous les frais de la conversation. Comme d'ailleurs ce dernier m'avait l'air de brûler du désir de parler de lui-même, je décidai de pousser mon interrogatoire. Ça doit coûter cher des cigares comme les vôtres ?

Ils coûtent un dollar chacun ; mais ils valent bien ce montant. J'ai choisi moi-même la qualité du tabac qui entre dans leur confection. Je pourrais même dire que j'en connais toutes les

feuilles. Connaisseur comme je suis, j'en jouis doublement. Vous refusez toujours ?

— Oui, puisque je ne fume pas le cigare. Mais je vous avoue que l'arôme, le prix et, par-dessus tout, votre savante appréciation me mettent l'eau à la bouche. Pour fumer de tels cigares, pardonnez-moi l'expression, vous ne devez pas être un « quêteux » !

— Ça n'en a pas l'air, hein ? En effet, j'ai assez bien réussi en affaires. Je suis peut-être en train de vous faire des confidences, à vous un étranger, mais, vous savez, ce n'est pas tant à mon instruction que je dois ma fortune qu'à mes talents naturels.

— De cela, j'aurais bien garde de douter ! Vous faites le commerce de ?...

— Je ne fais plus rien. Je suis retiré des affaires.

— Cependant, vous êtes relativement jeune ; vous avez à peine cinquante ans ?

— Vous êtes bon juge. J'ai eu cinquante ans hier. Dufour et moi, nous avons fêté ça. Pas vrai, Paul ?

— C'est vré comme t'es là, Adolphe. D'ailleurs, tout ce que tu dis est vré ; tu ne sais pas mentir, toé.

— Voyez, me dit-il, ce que c'est que d'avoir de bons amis !

Nous étions rendus dans le jardin et tout près d'une banquette entourée d'aubépines, dont les fruits encore verts mais abondants étaient déjà beaux à voir.

— Veuillez donc vous donner la peine de vous asseoir, me dit M. Latour. Vous n'êtes pas pressé ? Vous n'avez pas de clients à rencontrer ce soir ? La vie est trop courte pour ne pas en profiter !

— Je me sens plutôt disposé à la marche. Si nous étions en France, je dirais que je me sens plutôt disposé à faire du footing ; mais je suppose qu'au Canada on marche encore sur les pieds au lieu de marcher sur les feet.

— Vous me faites rire ! J'arrive de Nice, où j'ai passé l'hiver. Je vous en raconterai de bonnes ! Vous avez raison : il vaut mieux marcher que de se laisser choir sur une banquette. Tu viens, Paul ? dit-il en se tournant du côté de M. Dufour.

— J'te suis, Adolphe, répondit celui-ci de sa bouche molle.

— Paul, tu es le plus complaisant des amis ! Tu sais, quand on ne marche pas assez, on prend de l'embonpoint sans s'en apercevoir. Puis, se tournant de mon côté, il me demande : Combien pensez-vous que je pèse ?

Je me donnai un air de connaisseur, en le toisant d'abord des pieds à la tête ; ensuite, je tâtai ses mollets, ses biceps et ses épaules. Puis, d'un air savant, je lui dis :

— Deux cent vingt-quatre livres.

— Vous parlez au diable ! Je me suis pesé avant souper et je pesais exactement deux cent vingt-trois livres.

— Oui ; mais vous n'aviez pas soupé ! C'est pourquoi j'ai dit deux cent vingt-quatre.

— Si nous allions vérifier sur la balance ? Tu viens, Paul ?

— Si ! allons-y, répondis-je pour les deux. Nous nous dirigeâmes vers le hangar situé en arrière de la cuisine, où était la balance servant à peser les articles alimentaires achetés pour le compte de l'hôtellerie. Mon compagnon monta sur la balance. Elle enregistra deux cent vingt-quatre livres et quart.

— C'est votre cigare ! lui dis-je en badinant.

— Je raconterai ça, ça en vaut la peine. Paul, as-tu déjà vu un « guesseux » comme lui ? Se tournant de mon côté, avec un grand sérieux, il ajouta : Gageons que vous pouvez « guesser » mon état de fortune !

— Ça, c'est plus difficile. Je vous prie de m'en faire grâce. Ce que je puis vous dire, cependant, assez sûrement, c'est que votre fortune remonte à vingt ans à peu près.

— Dites donc, vous, vous n'êtes pas un « guesseux », vous êtes un devin !

— Non, j'observe, voilà tout. Tenez, si je vous disais que votre compagnon n'est pas aussi riche que vous ?

— Vous avez encore raison : ma fortune quadruple la sienne. Tout de même, c'est un homme assez en moyens.

— Alors, vous êtes immensément riche ?

— Immensément ?... Immensément ?... Non ! Je ne suis pas un Rockefeller, mais j'ai bien deux beaux petits millions..., bien investis... dans des entreprises anglaises. Vous savez, les Anglais, ça a la bosse des affaires.

— Votre bosse commerciale n'est pas des moindres, puisque, à votre âge, vous possédez deux millions de dollars !

— Oui, mais ce sont les Anglais qui me les ont fait faire.

— J'ai peur de devenir indiscret, mais, si je vous demandais quand, comment ? Mais…

— Entre nous, il ne peut y avoir de secrets. Si je ne vous le dis pas, vous allez le deviner. Alors, à quoi bon ? Puis, reprenant son sérieux, il commença en ces termes : J'ai fait un peu de politique. C'est pas avec ça que je me suis enrichi, mais ça m'a mis en relations avec beaucoup de monde. J'ai rencontré deux hommes d'affaires, au cours de la guerre sud-africaine. Vous vous rappelez cette guerre ?

Je fis un signe affirmatif.

— C'étaient deux Anglais d'Angleterre. J'ai servi de paravent dans une compagnie à fonds social, pour la fourniture d'engins de guerre aux Boers.

— Vous voulez dire aux Anglais ?

— Non, non. J'ai bien dit, aux Boers ! Ah ! mais ça ne se faisait pas directement. J'achetais le nickel au Canada, nous le passions en Allemagne et, de là, il était expédié via Lorenzo Marquez sur Pretoria. C'est bien simple, comme vous voyez ! Mais c'est comme l'œuf de Champlain, il fallait y penser !

— N'est-ce pas plutôt l'œuf de Colomb ?

— Ça serait un œuf d'autruche que ça me serait bien égal ! Le principal, c'est que ces deux bons Anglais m'ont fait faire ainsi deux millions. C'est pour cette raison que je n'ai pas hésité à confier mon capital aux Anglais. Où est Paul ?

Nous étions encore dans le hangar quand cette conversation prit fin. Je réfléchis un moment sur l'édification de la fortune de M. Latour. Pauvre M. Latour ! Il était bien inconscient du procédé louche employé par ces deux profiteurs anglais. En effet, que lui importait, à lui, que les Boers ou les Anglais sortissent victorieux de cette lutte de trois ans, pourvu qu'il y trouvât son profit ? Que lui importait que la puissante Albion, alors au faîte de sa grandeur, subît un échec aux mains de ce petit peuple de fermiers mal armé et qui ne pouvait compter que sur le secours du dehors pour soutenir la lutte ? Le rôle joué par les deux Anglais n'était pas aussi facilement excusable. Il y a donc toujours eu des profiteurs de guerre prêts à pactiser avec l'ennemi ! Peut-être, me dis-je, ai-je rencontré de ces projectiles fabriqués avec du nickel canadien, qui ont tué plus d'un de mes compagnons et, peut-être, de mes compatriotes. Malgré tout, je ne pouvais en vouloir à ce bon M. Latour, en face de son inconscience et de son évidente bonne foi.

Côte à côte, nous nous éloignâmes pour continuer notre marche sur la falaise. Mon compagnon, peu habitué à se tenir si longtemps debout, se déclara bientôt fatigué et m'invita à rentrer. Nous trouvâmes M. Dufour assoupi dans un grand fauteuil, son énorme cigare pendant hors de sa bouche et la cendre répandue sur son habit.

La fraîcheur presque incommodante des soirées d'été ne laissait pas grands loisirs à ces citadins en villégiature de respirer le bon air du soir. Eux qui avaient fui avec joie l'asphalte brûlant de la ville tombaient presque immédiatement dans une atmosphère un peu trop froide, qui les privait de ces promenades au grand air

si salutaires aux poumons comprimés tout le jour sous la chaleur suffocante de la chaussée ou du bureau.

Le nord-est poussa un à un les villégiateurs à l'intérieur de la Bastille.

Quatre dames étaient attablées pour une partie de bridge, parmi lesquelles je reconnus la dame au « toutou ».

— Je l'ai couché de bonne heure, dit-elle à sa partenaire, pendant qu'une troisième mêlait les cartes.

— Coupez, Madame ! dit la « mêleuse ». Ne perdons pas de temps ! Au bridge, on ne parle pas ! continua-t-elle impérieusement.

— Pardon ! répondit ironiquement la dame au « toutou ».

— Deux cœurs !

— Deux piques !

— Trois cœurs !

— Trois sans atout ! dit la « mêleuse », toute rouge.

— C'est ma femme, me dit M. Latour. Une « bridgeuse » pas ordinaire ! Elle a soupé chez une amie… C'est sa place que vous occupiez à table… à ma table !

— Trop d'honneur ! Ne les dérangeons pas ! Madame vient de dire qu'on ne parle pas en jouant au bridge.

— Alors, attendons à l'autre « brasse ».

— Manche ! cria M Latour. Tiens ! tu es là ! dit-elle à son mari.

— Oui !... Oui !... Je te regardais jouer. Tiens ! je te présente Monsieur Reillal, un homme très intéressant ! Il m'a dit mon âge, ma pesanteur et même l'âge de ma fortune, pardon ! de notre fortune, car je n'oublie pas que tu partages tout ce que je possède. Si tu veux faire tirer ton horoscope, c'est le temps !

— Silence ! dit la quatrième joueuse, en regardant M Latour.

— Peut-être que nous dérangeons ces dames, dis-je à M. Latour.

— Oui... Oui... Quand ma femme joue au bridge, c'est une vraie lionne !

— Et... en dehors du bridge ?

— Un ange ! Monsieur,... un ange ! Je ne vous offre pas de cigare, vous n'en fumez pas. Accepteriez-vous un petit verre de scotch ?

— Je regrette, mais je n'ai pas l'habitude...

— Du champagne peut-être ?

— Je ne dis pas non ; j'aime le bon vin.

— Alors, vous aimerez le mien. Il ne faut pas que ma femme me voie ; elle n'aime pas ça.

— Vous voulez dire votre ange ?

— J'ai peut-être exagéré ! Elle ne m'entend plus, alors... Les femmes, il faut toujours leur faire des compliments !

Je bus une coupe de champagne à la santé de M. Latour et me retirai dans ma chambre.

05

J'étais à Port-Joli depuis trois heures à peine, et, déjà, que de choses j'avais apprises ! Quelle métamorphose dans cette paroisse où j'avais vu le jour !

Je suis né à deux pas de la Bastille. Cette hôtellerie existait bien dans ma jeunesse, mais elle n'était pas, comme aujourd'hui, le rendez-vous des villégiateurs. Il est vrai que l'automobile n'avait pas encore fait son apparition et que le service irrégulier du chemin de fer d'alors n'était pas de nature à encourager les citadins à fréquenter cette station balnéaire. L'île d'Orléans, située aux portes de Québec, les attirait plus que les endroits éloignés. De plus, le quai n'était pas encore construit, à cette époque déjà lointaine de mon enfance.

Ma race était donc devenue une race de millionnaires et, pourquoi ne pas dire le mot, de jouisseurs ! Le petit vieux aux yeux bleus, la femme au « toutou », les jeunes admiratrices de Maurice Chevalier, M. Latour, M. Dufour, tous ces gens étaient évidemment des millionnaires. Quel drôle d'homme que ce M. Latour ! J'y reviens à dessein. Voici un homme qui s'enrichit en trafiquant avec deux Anglais qui trahissent leur pays. Il s'en vante et s'extasie devant tous les Anglais ! Mais a-t-il oublié ou même a-t-il jamais su que ce village, ces campagnes environnantes avaient été l'objet de la fureur des Anglais, lors de la conquête ? N'ont-ils pas, alors, tout mis à feu et à sang, pour exercer leur exécrable rage contre tout ce qui était français ? Et c'était devant nos cruels vainqueurs que M. Latour s'extasiait. Ah ! oui ! le sens des affaires ! Ils ne l'ont que trop possédé, quand leur prévoyance leur révéla l'avenir brillant réservé à notre beau Canada ! Ils n'ont pas

cru, eux, aux arpents de neige de l'ignoble Voltaire. La cour de George III aurait-elle été plus sage que celle de Louis XV ? Il serait presque permis de le croire. Ce que je constate, cependant, c'est que la France perdit, ici, par sa faute, le plus beau joyau de sa couronne.

Seul dans ma chambre, encore un peu grisé par le champagne de M. Latour, ce vin venu de France, je me faisais ces réflexions. Je songeais aux jours heureux de mon enfance. Que de souvenirs revinrent à ma mémoire ! J'étais à deux pas de la modeste maison paternelle, maintenant en possession d'un étranger, sans doute. Je la visiterai demain, me dis-je. Qu'y trouverai-je ? Peut-être une femme qui me rappellera les traits de ma mère ; peut-être aussi des enfants, jouant sur la pelouse, me feront-ils souvenir de mes frères et de mes sœurs ? Mais si, au lieu de tout ce que j'espérais, je constatais une métamorphose comme celle qui s'était opérée à l'hôtel de la Bastille ! Était-ce le vin qui créait chez moi ces impressions de regrets et de doute ? Peut-être. Ne dit-on pas : dans le vin, la vérité ? Oui ! Alors, si je m'interrogeais moi-même.

Le patriotisme canadien existe-t-il ? Je n'eus pas de réponse à ma question. Je m'emparai d'un vieux journal. « Un million des nôtres vivent aux États-Unis. » Une autre manchette annonçait en gros titres : « Actes d'héroïsme accomplis par d'humbles institutrices d'Ottawa, M Roch, M Desloges. » C'était la persécution déchaînée contre les écoles françaises de l'Ontario. Je lus avec avidité tous les détails de ces efforts héroïques. Remué jusqu'au fond de l'âme, je tournai la page, car je n'en pouvais plus, et je me mis à lire les annonces. Je me consolerai, me dis-je, en reprenant contact avec l'esprit si français du vieux Québec. Or, voici ce qui

me tomba sous les yeux : « Rock City Preserving Co. », « Quebec Tobacco Co. », « Red Bird Café ». Les Anglais avaient-ils donc reconquis Québec une deuxième fois ? Je lus un peu plus loin : « Achetez chez les vôtres ; la pharmacie X..., la plus achalandée de la ville. » J'examinai la gravure représentant la façade de l'édifice et je lus sur une enseigne lumineuse : Drugs. Peut-être que l'autre côté de l'enseigne est en français, me dis-je, pour me consoler moi-même ; c'est peut-être comme à Paris, où on se fait maintenant servir du cake avec un cocktail ; où on fréquente le dancing hall ou le skating rink ; où une amie vous invite à un five o'clock. Dussiez-vous faire beaucoup de footing pour vous rendre à sa demande, vous ne refuserez pas de répondre à une invitation aussi pittoresque. Mais c'était à Québec, où l'on s'était si héroïquement battu pour la conservation de notre langue, que l'on s'anglicisait ainsi ! Alors ?... Cette persécution des nôtres dans l'Ontario n'était-elle pas la conséquence logique de la transformation québécoise ?

Je laissai là ces réflexions qui me faisaient mal. Je prêtai l'oreille aux bruits de la mer. Celle-là n'avait pas changé. C'était bien toujours le même roulement des vagues, tantôt mugissantes et venant se briser avec fracas sur la falaise, tantôt se faisant plus caressantes et allant mourir en douceur sur la plage.

Je m'endormis sous cette douce impression qu'au moins la nature avait conservé ses droits. Qui sait ? C'était peut-être moi qui étais changé ! Vingt ans de nostalgie avaient peut-être faussé chez moi le sens des réalités. À force de comparer, j'en étais probablement venu à idéaliser mon pays d'origine au détriment de mon pays d'adoption. D'ailleurs, à quoi m'aurait servi une nuit d'insomnie passée à méditer sur un passé déjà lointain, et à me

lamenter sur un présent qui, demain, serait déjà dans le domaine du passé ?

06

J'avais laissé levés les stores de ma fenêtre, afin de pouvoir jouir des premiers rayons du soleil levant. Le propriétaire de la Bastille ne m'avait-il pas dit que le soleil se levait dans ma fenêtre ?

Je ne devais pas regretter cette précaution. En effet, à peine le soleil eut-il dépassé, dans un demi-cercle lumineux, la crête des montagnes qui semblent protéger la vallée du Saint-Laurent de leurs forts et contreforts, que ses rayons diaphanes inondèrent ma chambre, apportant avec eux le doux arôme du trèfle sur lequel butinaient déjà des milliers d'abeilles. Je me levai aussitôt et m'approchai de la fenêtre. Comme une sentinelle montant la garde, je regardai l'astre s'avancer lentement dans le firmament. Lui aussi était bien resté le même, quoique plus ardent qu'au jour de Pâques, lorsque ma mère nous éveillait pour le voir danser. Dans notre naïveté d'enfants, nous le regardions si longtemps qu'en effet notre vue fatiguée lui donnait l'allure d'une marionnette. Nous restions bien convaincus que ce phénomène ne se produisait que le jour de Pâques. Papa, qui était sorti de bonne heure pour aller puiser l'eau de Pâques avant le lever de l'astre-roi, rentrait alors, tout joyeux de posséder cette eau qui avait la même valeur que l'eau bénite, à part ses multiples qualités curatives. L'odeur du jambon et des œufs, déjeuner traditionnel de Pâques, aiguisait déjà notre appétit, réprimé pendant les jeûnes de la semaine sainte.

Pourquoi ces douces illusions de l'enfance ne durent-elles pas toujours ? Heureux sommes-nous, tout de même, d'en conserver au moins le souvenir.

Je résolus d'aller humer l'air frais du matin. Le nord-est de la veille avait fait place à un doux zéphyr venant de l'ouest. La mer, devenue calme, reflétait le globe étincelant de l'astre lumineux dans le lointain, tout près des montagnes abruptes de la côte nord. Tout invitait à une promenade matinale.

— Si j'allais visiter le quai neuf ? me dis-je. Cela m'intéresserait au double point de vue du génie et de la nouveauté !

Je tâtonnai un instant, en inspectant ma garde-robe. Après un peu d'hésitation, j'optai pour un costume de chasse que j'avais jeté dans ma malle sans trop savoir pourquoi. Peu importe, après tout ! me dis-je. Je serai seul ; nul ne remarquera cet habit. Je prendrai une longue marche, après avoir visité le quai, et je reviendrai ensuite faire ma toilette, avant le déjeuner.

07

Rien ne bougeait dans la Bastille. Quand je tournai la grosse clef d'acier dans la serrure, elle me sembla faire un bruit infernal. Je m'élançai dans la rue et m'arrêtai un instant devant la vieille église. Je vis le bedeau qui en sortait et avait laissé la porte entr'ouverte. J'entrai, un peu craintif. J'avais peur d'y trouver des changements malheureux ! Non, heureusement, rien n'était changé dans le vieux sanctuaire historique. Le banc des seigneurs de Gaspé était encore là, quoique depuis longtemps inoccupé, la

famille s'étant dispersée après l'incendie du dernier manoir seigneurial. Le curé avait voulu respecter le souvenir de cette famille illustre, dernier vestige de la noblesse française restée au pays après la conquête. Sur le maître autel, comme sur les autels latéraux, c'étaient les mêmes chandeliers en bois sculpté. Et c'était le même Dieu, dans le même tabernacle, que lorsque, petit garçon, je servais la messe des bons curés, dont l'un déjà n'était plus de ce monde. Je m'agenouillai sur un des prie-Dieu, près de la balustrade.

— Tiens ! me dis-je, c'est pour un mariage !

En effet, l'apparat déployé m'indiquait qu'un mariage devait se célébrer ce matin-là. C'étaient les mêmes tapis, les mêmes fauteuils de velours qu'autrefois. Jusqu'aux fleurs artificielles, cependant vieillies, qui étaient les mêmes !

Tout n'était donc pas changé et modernisé à Port-Joli ! Quels souvenirs et quelles émotions m'étreignirent quand, après une prière fervente quoique distraite, je sortis de la vieille église de mon enfance.

— Je viendrai à la messe basse, me dis-je.

Je continuai ma marche vers le quai. En passant près du vieux cimetière, le souvenir de mes parents qui y reposaient me hanta. Où trouver le lieu de leur sépulture, dans ce dédale de fosses communes où ils devaient être enterrés ? Je dus me contenter de m'agenouiller devant le calvaire, pour réciter un De profundis à leur intention, et je continuai mon chemin vers le quai, que je me mis à arpenter de long en large. Tout à coup, j'aperçus, sur la grève, la mince silhouette d'une femme habillée de noir, qui semblait s'y promener. Elle s'arrêtait de temps en temps, regardait

dans toutes les directions, se baissait pour ramasser quelque chose qu'elle examinait et qu'elle rejetait nonchalamment ou plaçait dans un panier. Je m'arrêtai, car cela m'amusait de la regarder faire. S'étant aperçue que je l'observais, elle tourna la tête et s'éloigna.

— C'est sans doute une étrangère, me dis-je. Les femmes de Port-Joli ne vont pas de si bon matin cueillir des coquilles !

Je m'assis sur un des poteaux d'amarrage et fis semblant de ne plus l'observer. Je vis qu'elle portait un élégant costume noir et que sa jupe retombait sur ses mollets, contrairement à la mode écourtée du temps, alors que la jupe élégante faillit disparaître dans une marée montante qui, pendant un certain temps, entraîna avec elle l'élégance féminine. Un chapeau, noir également, complétait sa toilette.

Il lui fallait passer par le quai pour regagner le village. Je décidai de l'attendre. Était-ce une curiosité instinctive qui m'incitait à l'épier d'une manière si indiscrète ? Je n'avais pourtant pas l'habitude de reluquer les femmes ; mais celle-ci, sans que je m'en rendisse compte, m'attirait d'une manière irrésistible. Son pas alerte, son port haut, sa démarche digne, son vêtement si convenable causèrent en moi une émotion étrange. Pour en avoir le cœur net, je voulus la voir de près et je me postai en face du sentier où elle devait nécessairement passer pour atteindre le quai. En me voyant installé là, elle sembla hésiter un moment et fit un pas en arrière. Avait-elle peur ? Je me sentis un peu gêné de mon attitude peu galante en face d'une femme seule. Comme elle approchait de moi, je me détournai, faisant mine de ne pas la voir.

Me reconnut-elle la première ?… Quand je me retournai, nous étions face à face.

— Allie ! m'écriai-je.

— Olivier, je crois, me répondit-elle de sa voix d'or qui n'avait pas changé, et sans laisser percer la moindre émotion.

Je saisis ses deux mains dans une étreinte folle et répétai : Allie !

— Vous me faites mal, Olivier, me dit-elle doucement, tout en essayant de retirer ses mains de mon étreinte.

Le son de cette voix caressante, que je n'avais pas entendue depuis vingt ans, me désarma et je laissai tomber ses mains. Elle les frotta l'une après l'autre, comme pour calmer une douleur passagère.

— Je vous demande pardon de cette intempestive ardeur, Allie ; mais, dans la surprise et la joie de vous revoir, je me suis oublié.

— Je vous comprends, Olivier, me répondit-elle avec le même calme et en baissant les yeux.

Ah ! les beaux yeux d'Allie n'avaient pas changé. Ils avaient conservé leur candeur de jadis et leurs quarante ans n'avaient pas altéré l'éclat de leurs prunelles.

— Ce n'est pas vous offenser, j'espère, Allie, de vous dire que vous avez conservé toute votre beauté ? Quelle fraîcheur de teint !

— Une femme ne refuse jamais un compliment… quand il est sincère… et fait sans arrière-pensée.

— Vous me connaissez trop bien, Allie, pour croire à des intentions louches de ma part.

— En effet, Olivier. Mais j'ai beaucoup vécu maintenant ! Les hommes changent, parfois.

— Et les femmes oublient si vite !

Allie me regarda d'un air étrange, qui avait l'air de me supplier de ne pas continuer sur ce sujet. Je détournai la conversation.

— Je croyais que vous aviez quitté Port-Joli, Allie ?

— En effet, j'habite Montréal. C'est la première fois que je reviens à Port-Joli pour y séjourner, depuis la mort de M. Montreuil.

— Depuis quand es-tu veuve ? Tu permets le tutoiement ?

— Volontiers ! Depuis dix ans.

— J'ai peut-être l'air de te questionner indiscrètement, mais, dis-moi, de quelle maladie est mort ton mari ?

Un nuage sombre passa dans ses grands yeux noirs. Une larme discrète vint trahir son émotion. J'aurais voulu capter cette larme ronde et cristalline qui coula sur sa joue, pour la disséquer, l'analyser. Mais elle l'essuya du coin de son mouchoir de dentelle fine.

— Où habites-tu, à Port-Joli ?

— J'ai loué, pour les vacances, la maison paternelle. Tu viendras m'y voir, Olivier. L'endroit où nous sommes n'est guère convenable pour nous. D'ailleurs, je me sens fatiguée. La surprise… l'émotion…

— En te voyant tout habillée de noir, je me suis demandé de qui tu étais en deuil.

— De maman. Ne savais-tu pas ?

— J'arrive à peine. Je suis débarqué du bateau hier matin, à Québec, et je suis à Port-Joli depuis quatre heures hier après-midi. Je n'ai rencontré que des étrangers depuis mon arrivée. Est-il trop tard pour t'offrir mes sympathies ? Tu sais en quelle estime je tenais ta mère ! Comment se fait-il que les journaux n'aient pas annoncé sa mort ?

— Maman a toujours vécu si effacée que c'était son désir le plus sincère de disparaître ainsi, sans bruit, sans publicité. Les morts sont si vite oubliés que ta sympathie tardive me donne presque l'illusion que sa mort ne date que d'hier.

— Et tu habites seule sa maison ?

— Avec mes enfants. Si tu viens m'y voir, tu trouveras les choses comme autrefois. La vieille horloge, qu'on a baptisée aujourd'hui du nom d'horloge « grand-père », et que dans notre temps nous appelions tout simplement l'horloge, est restée dans le même coin. La corbeille de maman est toujours à la même place, à côté du secrétaire de papa. De son vivant, elle travaillait toujours près de lui, pendant qu'il dépouillait son courrier ou écrivait ses lettres ; après sa mort, elle a continué à travailler sous son ombre. De temps en temps, elle levait la vue sur sa photographie, puis elle se remettait à coudre ou à tricoter, la figure songeuse, comme si elle avait échangé avec lui des pensées muettes. Comme ils s'aimaient ces bons vieux ! Maman, de douze ans plus jeune que papa, lui a survécu un nombre égal d'années. Elle est restée fidèle à son souvenir. Cette union, consommée dans

l'amour le plus sincère, s'est maintenue par l'amour. Quand on aime le jour de son mariage, on aime pour la vie.

Elle me dit ces paroles, comme j'allais la quitter, en face de sa maison paternelle, près du seuil qu'elle allait franchir.

Un nuage, semblable à celui que j'avais vu passer dans ses yeux quelques instants auparavant, assombrit de nouveau son visage. Ses yeux, cependant, restèrent secs.

Que n'aurais-je pas donné pour scruter le fond de cette âme torturée par quelque secret douloureux ! Si les yeux sont le reflet de l'âme, l'âme d'Allie avait beaucoup souffert, car son regard exprimait une douleur profonde. Cette expression était-elle celle d'un bonheur trouvé et perdu ou bien était-elle le désir avide d'un bonheur auquel elle n'avait jamais goûté ? Comment aurais-je pu la questionner dans la rue ? Peut-être que, si elle eût, à ce moment, levé les yeux sur moi, elle eût saisi dans les miens des sentiments identiques !

— Viens à trois heures, me dit-elle en me tendant la main.

— Pourquoi pas à deux heures ? L'après-midi sera plus longue.

— Soit. Je t'attendrai à deux heures.

08

Allie n'avait pas refusé de me recevoir. Bien plus, c'était elle qui m'avait fait l'invitation d'aller la voir. Elle n'éprouvait donc aucune répulsion pour son ami d'enfance, répulsion qu'aurait pu légitimer un malentendu auquel nous avions tous deux incons-

ciemment participé. Connaissait-elle quelque chose de mon histoire et de ma vie aventureuse sur le velt africain ? Peut-être désirait-elle soulever le voile qui lui cachait encore mes vingt années d'exil, surprendre le mystère que dérobait à ses yeux le cinquième d'un siècle passé à l'étranger, dans un pays sympathique, mais éloigné du grand fleuve qui avait charmé mes yeux d'enfant et les siens. Oui, me dis-je, les causes de cet exil volontaire de vingt ans tentent peut-être la curiosité d'Allie. Que de mystères aussi masquait probablement l'écran qui dissimulait à ma vue l'existence de M Montreuil ! M Montreuil ! Ce nom me semblait presque paradoxal maintenant. J'avais si longtemps caressé l'espoir de lui donner le mien ! Le sort en avait décidé autrement. Oui, c'est bien du nom de sort ou de destin que l'on doit qualifier cette sorte de fatalité qui affaiblit notre sens de vision et nous empêche de réaliser un désir qui est pourtant à notre portée. Pour n'avoir pas tendu la main au moment opportun ou l'avoir mise à côté de l'objet désiré, il nous échappe pour toujours !

C'est le cœur encore gonflé des émotions intenses que je venais d'éprouver que, lentement, je m'acheminai vers la Bastille. Je trouvai la porte close. Rien ne bougeait encore à l'intérieur. Je regardai à ma montre. Il était six heures. Je m'étais proposé d'assister à la messe de sept heures, il me restait donc une heure devant moi. Je rebroussai chemin jusqu'à la rue et m'engageai du côté de l'est. Je passai devant la maison paternelle. Rien n'était changé à l'extérieur ; c'était la même barrière en fer, forgée par mon grand-père, la même clôture, en fer forgé elle aussi, solidement assise sur ses bases de pierre à bosses, qui avaient défié le temps. C'est en vain que l'on essaye de remplacer par le ciment le solide granit de nos montagnes que taillaient si habilement nos grands-pères ! Il n'a ni sa résistance ni sa durée. Deux touffes

d'asperges ornaient encore, comme autrefois, chaque côté du perron. Elles étaient plus touffues, cependant. Comme aux êtres vivants, les années leur avaient donné de l'embonpoint. Une plate-bande de fleurs vivaces, évidemment négligées, étalait encore de ces fleurs vermeilles qu'avaient si souvent cueillies les mains fines de ma mère.

Je m'aperçus que le store d'une des fenêtres était levé assez haut pour me permettre de voir à l'intérieur. Sans réfléchir sur mon indiscrétion, je me dressai sur la pointe des pieds et regardai dans la maison. Au moment le plus intéressant de mon observation, une mégère entr'ouvrit la porte et, m'apostrophant rudement, me cria :

— As-tu envie de la manger c'te maison-là ? Espèce de faraud de ville avec tes culottes bouffantes et corsé comme une maîtresse d'école ! On dirait ben que les gens de la campagne sont des objets de curiosité pour ces citadins-là !

Je voulus m'excuser, mais je n'en eus pas le temps. Elle referma la porte avec fracas et je continuai mon chemin, un peu troublé par cette scène dont je me sentais coupable. C'était un mauvais augure pour la visite que je projetais de faire. Enfin, me dis-je, je n'aurai qu'à me déguiser pour ne pas être reconnu. Peut-être même qu'un simple changement d'habit suffira pour m'obtenir la faveur d'être admis à l'intérieur de cette maison que je désire tant revoir.

J'entendis le tinton de la messe de sept heures et m'acheminai vers l'antique sanctuaire.

09

Tout était tranquille aux abords du temple. Je pénétrai à l'intérieur, au dernier son de la cloche. La nef était vide. Dans le bas-côté de gauche, j'aperçus la mince silhouette d'Allie, qui avait l'air plongée dans une méditation profonde. La porte du confessionnal de droite s'ouvrit au même instant et je vis apparaître le profil bedonnant de M. Latour qui en sortait. Il sembla un peu interloqué de ma présence. Je détournai mon regard pour ne pas le mettre à la gêne, mais surtout pour observer Allie, qui semblait figée dans son attitude méditative. Une paroissienne, un villégiateur et un étranger constituaient donc toute l'assistance à la messe matinale du vicaire de la paroisse. Cette absence de fidèles n'était pas du nouveau pour moi. C'était la même chose lorsque je servais la messe à Port-Joli. Dieu au tabernacle, le prêtre à l'autel, le servant de messe, deux, trois, rarement quatre ou cinq fidèles, voilà tous les personnages qui composaient l'assistance à cet office quotidien. Quelle différence avec les messes du dimanche, où l'affluence refoulait les assistants jusque dans l'abside ! Il est vrai que, si le Dieu du tabernacle de tous les jours était parfois négligé, celui du dimanche avait conservé ses droits et que la profanation de son jour n'entrait pas encore dans la linguistique canadienne. Quel contraste avec cette activité de mauvais aloi qui faisait cracher les cheminées d'usines, le jour du Seigneur, en cette année 1920 !

Kyrie eleison…, Oremus…, Sequentia sancti Evangelii…, Credo…, Vere dignum et justum est…, Sanctus…, Pater…, Ite missa est. Quelque vingt-cinq minutes, et la messe était finie. Elle m'avait paru encore plus courte que cela, absorbé que j'étais par les nombreux souvenirs qui obsédaient ma mémoire.

Je sortis furtivement de l'église, pour n'être pas aperçu d'Allie, et je retournai à l'hôtellerie. Tout n'y était qu'animation. Un babillage indescriptible remplissait la rotonde de la Bastille.

— Dépêchons-nous de déjeuner, dit la jeune fille à la cigarette que j'avais vue la veille. Il ne faut pas manquer ça : un mariage d'habitants, ma chère !

— Tu peux être sûre que je ne manquerai pas une aubaine pareille ! répondit l'admiratrice de Maurice Chevalier.

— Nous serons de la partie ! interrompit la dame au caniche. Venez-vous, Madame Latour ?

— Vous comprenez, hein ! Je ne manquerai pas ça !

— À quelle heure ce mariage ? dit précieusement M Lachance, la belle poupée du petit vieux.

— À neuf heures, répondit une voix de jeune fille, du fond de la rotonde.

— Serez-vous de la partie ? me demanda M. Latour.

— Ma foi ! oui, lui répondis-je. Il y a si longtemps que je n'ai pas vu une belle noce canadienne.

— Ça va être amusant !

— Tant que ça ? vous croyez ?

— Ah ! vous pouvez en être sûr. Imaginez-vous ! ... De bons habitants pure laine !

— Dites donc, Monsieur Latour, à combien de générations remonte votre ascendance terrienne ?

— Mon grand-père était habitant.

— Alors, votre père était fils d'habitant ?

— Tout naturellement !

— Alors ?...

— Quoi ?

— Votre père a dû se marier en habitant ?

— Oui, oui !... sans aucun doute !...

— Entre nous, Monsieur Latour, ils sont rares les Canadiens dont les grands-pères n'ont pas porté de culottes d'étoffe du pays !

— Les vôtres en ont porté ?

— Comme les vôtres, mon ami. Alors, ne rions pas de nos ancêtres. Ils pouvaient être plus pauvres, plus simples, plus naïfs que nous, même, mais ils nous valaient bien, allez !

— Vous avez raison ! Si d'aucuns perdent la raison, vous ne l'avez pas perdue, vous !

— Vous la recouvrez ! Monsieur Latour.

— Je vous remercie. Savez-vous que les femmes nous font parfois paraître ridicules ? Certaines femmes, pas toutes.

— Je vais me méfier de la mienne.

10

La journée, commencée sous les auspices d'un soleil éblouissant, se continuait dans toute la splendeur d'une idéale journée d'été canadien. C'était la félicité assurée pour les futurs époux, puisque le bonheur est promis à ceux sur qui le soleil luit le jour de leur mariage.

Un à un, les curieux arrivaient sur le terrain de l'église et se massaient près de la porte. Presque toute la population de la paroisse était réunie, formant deux haies, entre lesquelles les mariés devaient descendre pour se rendre à l'église.

— Les voici ! murmura la foule.

En effet, le cortège s'avançait au pas lent des chevaux de ferme, attelés, pour la circonstance, aux bogheis américains, montés sur des roues de broche encerclées de bandes de caoutchouc.

Les garçons et les filles d'honneur occupaient les deux premières voitures, suivies de celle de la mariée, accompagnée de son père, et de celle du marié, également accompagné de son père.

Le violoneux, conscient de toute l'importance de sa fonction, ayant sa « blonde » à ses côtés, suivait de près les mariés. Après lui venait toute la noce dans trente voitures identiques aux premières.

La mariée sauta lestement par-dessus les hautes roues caoutchoutées, en ayant l'air de dire à l'assistance qu'elle salua gracieusement : faites-en autant.

Pour ne pas être en reste de souplesse, le marié sauta en bas de sa voiture à pieds joints par-dessus les roues, aux applaudissements de l'assistance.

Les filles d'honneur, moins lestes ou plus rusées, se laissèrent choir dans les bras de leurs galants, qui les déposèrent doucement sur le tapis qui s'avançait jusqu'au chemin.

Le violoneux, qui avait regardé d'un œil jaloux la performance des mariés, se dit sans doute qu'il les éclipserait tous les deux. Il saisit son violon, commença à jouer un air populaire, puis sauta par terre sans perdre une note, comme si ce geste eût été prévu dans l'exécution de son morceau.

Les applaudissements furent unanimes, le marié et la mariée se joignant aux autres pour souligner l'habileté du violoneux.

S'étant placés deux par deux, les invités suivirent en bon ordre les héros de la fête, précédant la foule des curieux qui, bientôt, envahit l'église comme pour la grand'messe du dimanche.

Le mariage se fit simplement, suivant les rites de l'Église, mais dignement, comme cela se fait toujours à la campagne. Après la cérémonie, le cortège se remit en marche. Les toilettes claires des femmes tranchaient sur la teinte sombre des habits masculins. Les chevaux, pomponnés et enrubannés des couleurs les plus variées, traînaient lourdement les légers véhicules dans lesquels étaient remontés les invités. Malgré la gaucherie naturelle de cette noce campagnarde, il s'en dégageait un air de dignité, j'allais dire de grandeur, mêlé à une franche gaieté française.

Les citoyens du bas Saint-Laurent, purs de tout alliage, même intellectuel et moral, avec l'élément anglais, ont conservé presque

intacte la saine gaieté qui est la principale caractéristique de la race française. Ni le flegme ni le spleen n'ont pu s'emparer de leur âme.

Non, décidément, ce n'était pas si changé que cela à Port-Joli ! Les coutumes d'autrefois étaient encore bien vivantes ! L'heure exquise que je venais de vivre était l'une des plus consolantes, depuis mon retour au pays.

— Écoutez ! les amis, avait dit le marié avant de partir. Si ça vous fait plaisir de venir aux noces, c'est sans cérémonie. Tout le monde est invité. Vous nous avez fait la politesse d'assister à notre mariage, faites-nous le plaisir de venir aux noces. À tous les hommes, je promets une danse avec la mariée.

Tout en se servant probablement d'un langage plus recherché, un homme du monde n'eût pas fait plus galamment les choses. C'est que, si la gaieté gauloise a gardé ses droits au Canada français, la vieille politesse française y a aussi conservé toute sa saveur. Qu'elle se pratique au faubourg, au premier ou au deuxième rang de la paroisse, l'hospitalité traditionnelle du petit peuple canadien ne s'est jamais démentie.

— Il est malheureux que ma fille Cécile ne soit pas ici ! me dis-je à mi-voix. Elle qui n'a jamais vu le pays de son père, mon cher pays, elle aurait été très intéressée.

En retournant à l'hôtel, je vis M. Latour à mes côtés.

— Ç'a été bien la noce ! n'est-ce pas, Monsieur Reillal ? Ce fut une vraie noce canadienne. Entre nous, j'aime mieux ça que toutes les folies des villes. (Il était converti.)

— Et quel air de santé, hein ?

— Oui ; pas de rouge de pharmacie, mais de vraies bonnes framboises écrasées sur les joues ! Et du sang vermeil ! Pas besoin pour eux de se refaire en villégiature ! C'est le peuple de la campagne qui sauvera la race !

11

La noce à laquelle nous venions d'assister et qui m'avait paru si délicieuse ne fut pas appréciée de la même manière par nombre de jeunes filles de la ville, venues pour exhiber, les unes, un joli minois, les autres, de somptueuses toilettes. Toutes tinrent à donner leur appréciation personnelle sur ces belles coutumes, si jalousement conservées par la saine population de la campagne.

La torche incendiaire promenée par le major anglais Montgomery avait bien pu détruire jusqu'au dernier vestige de l'habitation française, mais elle n'avait pas tout anéanti. Une fois la torche consumée et le feu éteint, la vie devait renaître des cendres de l'incendie, et les coutumes, sur lesquelles les flammes ne peuvent avoir prise, ont survécu à cet holocauste barbare.

Les quelques défections de trafiquants passés à l'ennemi n'avaient jeté de honte que sur eux-mêmes et n'avaient fait que se cabrer, dans son désir de vivre, la partie saine de la population restée attachée à sa langue et à sa foi.

L'âme canadienne-française était restée vivante, parce qu'elle s'était attachée à la terre. Pour continuer la tradition, c'était sur une terre neuve qu'allait s'établir le couple marié le matin. La pa-

roisse s'agrandissait d'une ferme et s'augmentait d'une famille saine et prometteuse.

Tous les villégiateurs étaient retournés à l'hôtel et s'étaient rassemblés par groupements sur la falaise, pour échanger leurs impressions. Je me mêlai à un groupe de jeunes filles. L'admiratrice de Maurice Chevalier ne manqua pas cette chance de se rendre ridicule.

— Quelle scène cocasse ! me dit-elle, en se tournant sur ses talons.

— Me permettrez-vous de vous demander de préciser ce que vous avez trouvé de cocasse dans cette scène ?

— C'est l'impression générale, n'est-ce pas ? dit-elle à ses compagnes.

— Que trouvez-vous de si cocasse dans l'union de deux âmes simples, de même condition et qui s'épousent selon les rites de l'Église ?

La demoiselle resta bouche bée pour un instant, puis elle se décida enfin à répondre.

— Ah ! je dis cela, comme je dirais autre chose ! Êtes-vous de la campagne, Monsieur ?

— Cela importe peu et ne change rien aux faits. Mais, pour votre information, je vous dirai que, pour le moment, je ne suis ni de la ville ni de la campagne ; je suis tout simplement en voyage.

— Je ne croyais offenser personne en disant ce que j'ai dit.

— Vous ne m'offensez pas et je ne doute pas de vos intentions. C'est une trop vieille habitude, chez les gens, de rire les uns des autres sans trop savoir pourquoi, pour que je m'en offusque.

Àce moment, la cloche sonna le dîner. Tous se précipitèrent vers les tables. Les demoiselles m'invitèrent à la leur. J'en profitai pour essayer de confondre mon interlocutrice.

— Me permettez-vous une question, Mademoiselle ?

— Volontiers, Monsieur.

— C'est du poulet que vous Oui, c'est ce que j'ai demandé. Pourquoi cette question ?

— Seriez-vous capable d'élever un poulet ?

— Ah ! Ah ! Quelle question !

— Mais, enfin… elle est posée ! Veuillez répondre.

— Ma foi ! non.

— Alors, cette jeune fille d'habitant qui a soigné, engraissé et peut-être préparé ce poulet, en connaît plus long que vous là-dessus. Maurice Chevalier peut faire d'excellents coq-à-l'âne, mais je doute fort qu'il puisse mettre la poule au pot.

— Je n'avais pas pensé à cela, Monsieur Reillal. Tenez, je suis convertie.

— Alors, je profite de la trêve pour m'esquiver.

— Et votre dessert ?

— Mangez-le à ma santé, Mademoiselle.

Il était deux heures moins dix et mon rendez-vous avec M Montreuil était fixé pour deux heures. Comme c'était sur mes instances qu'elle avait consenti à me recevoir avant trois heures, je ne devais pas la désappointer en me désappointant moi-même.

12

Au moment même où je posais la main sur le vieux marteau de bronze, pour frapper, j'entendis la vieille horloge sonner le coup de deux heures. Malgré ma hâte de revoir Allie, j'attendis qu'elle eût fini de faire entendre toutes les variations de son air musical. Presque tremblant, je soulevai et laissai retomber le marteau. Toc ! Toc ! Au deuxième coup, j'entendis un bruit de pas à l'intérieur, suivi du grincement de la grosse clef dans la serrure.

Le cœur me battait à tout rompre. Je crus, un moment, au battement de mes tempes, qu'elles allaient éclater. Enfin, après un moment d'émotion intense, Allie ouvrit elle-même la porte.

— On voit que vous avez été militaire !

— L'exactitude est la politesse des rois ; et, comme la démocratie les détrône, il faut bien les remplacer ! Mais, dis donc, Allie, on ferme les portes à clef, maintenant, à Port-Joli ?

— Vous êtes le premier à franchir le seuil de ma maison, depuis ce matin. Étant un peu lasse, après la messe de sept heures, je me suis reposée. Les enfants étant à la campagne, chez leur tante, pour toute la journée, j'en ai profité. Pour plus de sûreté, j'ai tourné la clef dans la serrure.

— Dis donc tu, comme ce matin, Allie !

— Comme tu voudras ! répondit-elle, en esquissant un léger sourire.

— J'aurais bien aimé les connaître tes petits ! Te ressemblent-ils ?

— On dit que Marie est mon portrait ; Olive ressemble beaucoup à son père ; Jacques ne ressemble à personne de la famille.

— Pardonne-moi cette indiscrétion ; mais pourquoi la deuxième s'appelle-t-elle Olive ?

— Son père s'appelait aussi Olivier.

— Alors ?

— Quoi ?

— Rien… J'avais eu un moment de bonheur en pensant que, peut-être…

Elle fit dévier la conversation, sans doute pour ne pas s'engager dans le chemin des confidences.

— Trouves-tu la maison changée ?

— Non. Il me semble que c'est hier que je l'ai vue pour la dernière fois. Comme tu disais vrai, ce matin ! Rien, semble-t-il, n'a bougé : la vieille horloge est à la même place ; le secrétaire de ton père et la corbeille de ta mère aussi. Il me semble les voir encore tous les deux, ton père nous regardant par-dessus ses lorgnons, quand nous, devenions trop tapageurs, et ta mère toujours occupée à sa couture. Elle a beaucoup travaillé ta mère !

— Oui ; la profession de notaire, à la campagne, n'est pas très lucrative. Si la femme n'y met pas beaucoup du sien, les mioches ont parfois plus de trous que de pièces à leurs habits. Et nous étions douze à table !

— Que c'était beau les familles canadiennes d'autrefois ! Chez nous, nous étions treize enfants. J'étais le treizième.

— Tu n'es pas superstitieux ?

— Oui et non. Je me suis demandé, souvent, si ce n'était pas le numéro treize qui m'avait créé une destinée si différente des autres.

— Tu crois à la destinée ?

— Non,... mais il y a des choses difficiles à expliquer, et, alors, on s'en prend à la destinée. Tout en parlant de destinée, à laquelle je ne crois pas, puis-je faire le tour de la maison ?

— Volontiers, si cela te fait plaisir ! Tu trouveras peut-être un peu de désordre !... Je n'ai pas eu le temps de tout ranger ce matin.

— Tu es seule, sans servante ?

— Je ne m'en plains pas, je t'assure. Je ne suis pas restée riche à la mort de M. Montreuil.

— Tu as dit : M. Montreuil. Était-il de beaucoup plus âgé que toi, ton mari ?

— Pourquoi cette question ?

Elle parut très embarrassée et je m'excusai.

— Ce n'est rien, me dit-elle. Mais, tu m'as demandé de visiter la maison !

— Quelle distraction ! Je n'ai pourtant pas l'habitude d'être distrait. Allons ! je te suis. Tiens ! la vieille huche ! dis-je en soulevant le couvercle. Tu cuis ton pain ?

— Il le faut bien !

— Il me semble encore voir ta bonne mère en train de boulanger. Elle commençait toujours par un grand signe de croix, « afin de ne pas manquer sa cuite », disait-elle.

— Elle n'en a jamais manqué une !

— Dis-moi, faisait-elle encore de la bonne galette de sarrasin ?

— Je t'avoue franchement l'ignorer. Depuis mon mariage, je venais une fois par année, au jour de l'an. J'avais trois jours de congé et je retournais immédiatement à Montréal. M. Montreuil n'était pas prodigue de congés ; il me voulait constamment près de lui.

— C'est très flatteur pour toi !

— Je me soumettais volontiers à ce caprice.

Nous tenions cette conversation, pendant que nous visitions la vieille maison. Un parfum de galette de sarrasin avait comme flatté mon palais, lorsque j'avais soulevé le couvercle de la huche. Ah ! les souvenirs d'enfance ! Comme on les évoque peu souvent quand on s'éloigne de l'ambiance qui les fait renaître, et comme il est doux de se les rappeler, malgré leur insignifiance apparente !

— Si je n'étais seul avec toi, Allie, je te demanderais la permission de visiter les chambres.

— Alors, monte les voir seul. Je t'attendrai ici.

Je grimpai l'étroit escalier de bois qui conduit aux chambres à coucher. Je voulais surtout revoir celle où, souvent, durant mon enfance, M Dupontier m'avait gardé à coucher. C'était celle d'Henri, le frère aîné d'Allie, située au nord-ouest, d'où nous pouvions contempler le fleuve, quand, par une nuit calme, la lune argentait sa surface grisâtre.

Là aussi, rien n'avait bougé, exception faite d'un pot à barbe, d'un rasoir et d'un blaireau, qui se trouvaient sur la toilette. Je n'allai pas plus loin, car cette chambre seule m'intéressait. Allie m'attendait au bas de l'escalier, que je descendis précipitamment. J'étais tellement heureux que mon bonheur devait se refléter sur ma figure.

— Tu as fait un bon voyage ? me dit-elle. On dirait que tu descends du paradis !

— En effet, je reviens de loin, bien que j'aie été peu de temps parti. La multitude des impressions qui m'assaillent depuis que je suis dans cette maison me reportent à vingt ans en arrière. Je n'ai trouvé qu'une seule chose nouvelle : le nécessaire à barbe d'Henri. De notre temps…

— Les chats l'avaient plus longue que vous ?

— J'allais le dire.

— À son départ de la maison, Henri s'était réservé sa chambre. Comme il venait souvent voir maman, pour n'avoir pas à traîner

ces accessoires, il les laissait ici en permanence. Il n'a voulu rien changer, après sa mort, et la maison est restée fermée jusqu'à ces jours derniers, alors que je m'y suis installée pour l'été. Il m'a promis de venir samedi. Il sera si heureux de te revoir !

— À mon grand regret, je serai absent. Il faut que je sois à Montréal vendredi soir. Mes confrères en génie civil, des compagnons de classe, m'offrent un banquet, à l'occasion de mon retour au pays. Sans cet engagement, je ne m'arracherais pas à la perspective d'un tel bonheur. Je verrai Henri en passant à Québec. Ne l'avertis pas. Je tiens à lui causer une surprise.

— Si sa surprise est aussi grande que la mienne !

— Puisque nous courons de surprise en surprise, dis-moi la vérité, Allie. Tout à l'heure, en soulevant le couvercle de la huche, je t'ai demandé, tout bonnement, sans réflexion : Cuis-tu ton pain ? Tu m'as répondu évasivement ; mais, comme autrefois, tes yeux t'ont trahi. Tu es dans la gêne, Allie ?

Je n'avais pas tenu compte de sa fierté en lui posant cette question. Je vis passer dans ses yeux si expressifs une angoisse qui confirma mes doutes. Toutefois, elle ne me répondit pas et elle détourna la conversation.

— C'était charmant le mariage de ce matin ! me dit-elle. Quelle belle température il faisait ! On dit que c'est d'heureux présage… Il pleuvait à verse le jour de mon mariage, et les cœurs n'étaient pas gais ni inondés, comme aujourd'hui, par les chauds rayons du soleil de juillet. Je me suis mariée en octobre, à la chute des feuilles. Tout était lourd. Je t'avoue n'avoir pas eu la souplesse de la petite « habitante » de ce matin. Peut-être aussi son cœur était-il plus léger que le mien, en ce jour où s'ouvraient pourtant

pour moi les portes de l'aisance et des honneurs. Mais, malgré moi, j'avais l'impression qu'en se refermant les portes de notre vieille église se refermaient aussi sur un passé que je ne reverrais plus.

— Tiens ! dis-je comme diversion, si nous allions aux noces, ce soir ! Cette réunion joyeuse chasserait les idées noires ! Tu sais que le marié nous a tous invités !

— Je regrette beaucoup, Olivier, mais je préfère ne pas sortir. J'ai mené une vie si retirée depuis dix ans, que tant de bruit me ferait mal.

— À bien y réfléchir, je ne dois pas y aller non plus. Ma situation irrégulière est un obstacle auquel je n'avais pas songé, dans mon enthousiasme du retour au pays.

Le temps avait coulé rapidement depuis que j'avais mis le pied dans la maison des Dupontier. La vieille horloge me rappela qu'il était déjà cinq heures : elle était restée fidèle à annoncer l'heure de l'arrivée comme celle du départ. J'en fis la remarque à Allie.

Tu as manifesté le désir de connaître ma petite famille ! Les enfants sont maintenant de retour et je vais aller les chercher.

Elle disparut un moment et je l'entendis faire des recommandations à mi-voix. Elle reparut bientôt, accompagnée de ses trois enfants.

– Voici Marie, l'aînée ; Olive, la cadette ; Jacques, mon seul fils. Un ami d'enfance de maman, Monsieur Reillal… Allez donner la main à Monsieur !

Je profitai de ce geste pour glisser dans la main de chacun une grosse pièce d'or, en leur recommandant de garder le silence sur ce don. Ils me firent un gracieux salut, puis ils sortirent de la pièce.

— Tu as une belle petite famille, Allie ! lui dis-je. Ajouter qu'ils sont bien élevés serait du superflu. Je suppose qu'ils tiennent de race ? Je te quitte, Allie. Il est déjà cinq heures et, pourtant, je ne t'ai pas dit la centième partie de ce que j'avais à te dire.

— Alors, reviens ce soir. Je suis libre ; à peine sait-on que je suis ici.

— J'allais m'inviter moi-même, comme autrefois ; mais je te remercie d'avoir devancé mon désir. À quelle heure te conviendrait-il de me recevoir ?

— À sept heures et demie. Cela te va ?

— À ton bon plaisir ! Je n'ai pas encore eu le temps de visiter la maison paternelle. Une visite superficielle, ce matin, ne m'a pas laissé une très bonne impression. J'y retournerai tout à l'heure.

— Tu seras certainement désappointé. Il ne reste plus à l'intérieur aucun vestige du passé. Des gens très vulgaires habitent votre ancienne demeure et l'ont toute transformée.

— Alors, je n'irai pas. À ce soir, Allie !

13

Je quittai mon amie d'enfance et de toujours, le cœur encore plus gonflé que le matin. Quel mystère planait donc sur la vie d'Allie ? Ce voile qui passait sur ses yeux chaque fois que le nom de son mari était prononcé, quel secret cachait-il donc ? À mon sujet, elle ne s'était informée de rien. Mes vingt ans d'exil semblaient ne pas exister pour elle ; ou bien, elle ne voulait pas évoquer le passé. Que de choses, cependant, j'avais à lui dire ! Ah ! ce passé ! j'aurais bien voulu l'effacer d'un trait de plume ! Mais il y avait dans ma vie tout un drame. Pourquoi ne m'a-t-elle pas questionné au sujet de mon enfant, de ma Cécile ? Elle était bien à moi, cette enfant ! Elle m'était aussi chère que les siens pouvaient l'être pour elle ! Et pourquoi ai-je gardé le silence ? Je la reverrai ce soir, me dis-je, et je lui dévoilerai tous les secrets de mon âme. N'était-elle pas l'âme sœur perdue et retrouvée ?

Il me restait deux longues heures et demie à attendre. Je retournai lentement vers la Bastille, où je croisai M. Latour. Il m'interpella :

— Nous vous croyions perdu. Vous avez disparu comme une étoile filante ! Nous avons décidé, ma femme et moi, d'aller aux noces. J'ai averti mon chauffeur d'être prêt pour sept heures. Ça commence de bonne heure ces soirées de noces campagnardes ! Vous nous accompagnez, Monsieur Reillal ?

— Je regrette, mais des affaires urgentes !... Sans cela, j'aurais éprouvé un réel bonheur à vous accompagner.

— Vous êtes durement pris pour un villégiateur !

— Mon avenir n'est pas assuré comme le vôtre !

— C'est vrai. Ça fait vingt ans que je jouis de ma fortune, et j'ai passé tous mes étés ici.

— À flâner comme cela ?

— Mais oui. Je ne suis toujours pas pour me mettre à jardiner comme un vulgaire rentier de village ! Il y a bien assez de l'ancien kayser qui scie du bois !... Me voyez-vous sciant des billes dans ma cour ?

— La politique ne vous a jamais tenté ?

— J'avoue que j'ai longtemps rêvé d'être député, sénateur ou quelque chose de ces machines-là. Dans le fond, ça ne me dit pas grand'chose, mais ça m'aurait fait une situation dans le monde...

— Oui. Le simple titre de millionnaire, en somme, devient monotone ; surtout quand il y a vingt ans que ça dure. M Latour est de retour, je crois. Je prendrai donc place à la même table que ce midi.

— Ah ! mais ça ne dérange rien du tout ! M Latour sera enchantée ! Elle n'est pas fière ma femme !

— Moi non plus ! Merci ! Alors, je n'y vois aucun inconvénient.

M. Latour ne s'aperçut pas de son impair. Ses millions ne lui permettaient-ils pas ces libertés avec les gens ordinaires, ceux de mon espèce, par exemple, qui n'exhibent pas de gros diamants ni de grosses chaînes de montre sur une bedaine prospère ? S'il savait, pourtant ! Non, cela gâterait trop son bonheur, le cher homme, de me savoir plus riche que lui ! Si seulement j'avais ouvert le petit sac que je tenais dans ma main et qui contenait des diamants dont deux seulement valaient plus que sa fortune !

Non, décidément, c'eût été un désastre ! Je remis sans cérémonie le sac dans ma poche et je m'assis à la table de M. et M Latour et de leur fidèle compagnon, M. Dufour. M Latour me regardait de temps en temps d'un petit air dédaigneux. Elle examinait surtout mes doigts, vierges de tout diamant et d'or. C'est étonnant ! mais je n'ai jamais aimé l'or ni les diamants aux doigts d'un homme. Et, pourtant, c'est cette catégorie d'hommes qui ont fait ma fortune ! Tout ce que je porte, d'habitude, est un minuscule diamant sur ma cravate, précieux souvenir de mon père. Il m'est cher à ce seul point de vue. Comme il me l'a donné sur son lit de mort, je l'ai toujours conservé avec un filial attachement.

M Latour le remarqua sans doute, car elle dirigeait souvent un œil scrutateur de ce côté.

— Jouez-vous au bridge, Monsieur ? finit-elle par me demander.

— Très peu, Madame. Je n'ai guère de temps à consacrer aux cartes.

— Je crois que votre patron ne vous laisse pas grands loisirs !

— Mon patron est très pressé, en effet ; il s'appelle le temps.

— M. Letemps ? M. Letemps ? À ma honte, j'avoue ne pas le connaître. Quel commerce fait-il ?

— Ma foi, il fait un peu toutes sortes de choses.

— C'est un jack of all trades, dit-elle en se tournant du côté de son mari. Il ne doit pas être riche ! Quand on court deux lièvres à la fois, le proverbe dit qu'on les perd tous les deux. À plus forte raison, quand on en court plusieurs, on doit tous les manquer !

— Je crois que le proverbe dit vrai et qu'il s'applique bien à mon patron. Mais il y en a qui en ont beaucoup devant eux.

— Des lièvres ?

— Non, du temps !

M. Latour rougit, mais elle, elle n'avait rien compris. Elle eut l'air de se dire : quel est ce petit fonctionnaire en vacances qui se mêle de faire des casse-tête et qui ne sait même pas jouer au bridge ?

Sept heures et quart sonnèrent au carillon de l'horloge.

— Sapristi ! me dis-je, je vais être en retard. Je m'excusai et me dirigeai vers la porte de la salle à manger.

— Il est pressé, ce monsieur ! Il ne prend pas le temps de prendre son café, dit M Latour à son mari.

— Écoute ! Sophie, lui répondit-il. Quand des gens instruits parlent, il faut prêter l'oreille et se taire. Tu as fait rire de toi avec ton M. Letemps. M. Reillal a été trop poli pour te le faire voir, mais j'ai saisi, moi.

— Je me fiche de ces petits commis, tout instruits qu'ils puissent être ! Quant à l'éducation, ce n'est pas à mon âge qu'on reçoit des leçons de savoir-vivre !

N'en écoutant pas davantage, je pris mes deux jambes à mon cou et montai précipitamment l'escalier pour aller faire ma toilette.

14

Le souper des hôtes n'était pas encore fini que je franchissais le seuil de la Bastille. J'étais en retard de cinq minutes au rendez-vous. En arrivant chez M Montreuil, je frappai précipitamment. Allie vint me recevoir à la porte, vêtue d'une toilette toute blanche. Je passai, sans attendre d'invitation, dans la pièce où nous avions causé durant l'après-midi. Le jour commençait à tomber et il faisait sombre dans la pièce.

— As-tu une allumette ? me dit Allie, en franchissant le seuil de la porte derrière moi.

— Je regrette, Allie, mais je n'en ai pas sur moi.

Elle resta un moment perplexe.

— Je vais aller en chercher au restaurant voisin.

— J'oubliais !... Jacques y est allé.

Un instant après, Jacques revenait. Il me regarda d'un air sympathique, puis il remit à sa mère la boîte d'allumettes.

Une lampe à pétrole était sur la table. C'était la même qu'autrefois, du temps de M. et M Dupontier : une vieille lampe à mèche tubulaire qui éclairait jadis nos veillées.

— Je crois reconnaître cette lampe ! ne pus-je m'empêcher de dire.

— Oui, elle a éclairé bien des joies et veillé sur bien des soucis, durant ses quarante ans d'existence !

Tout en parlant, Allie avait frotté une allumette, et la grosse lampe commençait déjà à répandre dans la pièce cette lumière douce que fournit l'éclairage au pétrole. À sa lueur, je vis les yeux d'Allie rougis par les larmes. Que s'était-il donc passé depuis mon départ, à cinq heures ? Je résolus de la questionner.

— Dis-moi, Allie, tu as pleuré ?

— J'essaierais en vain de le cacher, mes yeux me trahiraient. Mais ce n'est rien, Olivier !

— Et pourquoi as-tu pleuré ?

— Permets-moi de te répondre par une autre question. Pourquoi as-tu donné ces pièces d'or aux enfants ?

— Pauvre Allie ! Comme tu es restée fière, même dans ton malheur ! Mais ne suis-je pas presque un frère pour toi ? Et les frères ne devinent-ils pas les secrets les plus intimes de leurs sœurs ?

Elle porta ses deux mains à ses yeux, mais elle les retira aussitôt, pour me les laisser voir aussi secs qu'ils pouvaient l'être. Je sentais pourtant qu'il se livrait en elle une lutte terrible. Sa fierté, qui se cabrait à la pensée d'un aveu, allait-elle triompher de son cœur qui voulait éclater. Un moment, elle resta immobile, les yeux fixés sur les portraits de son père et de sa mère, pendus au mur. À la fin, le cœur l'emporta sur la fierté, et une larme perla de ses grands yeux noirs et coula doucement sur ses joues pâles. J'aurais voulu la recueillir, pour l'analyser, cette larme solitaire tombée du cœur d'Allie ! Mais elle glissa sur sa robe blanche jusqu'à terre. Allie hésita encore un instant, me regarda fixement dans les yeux d'un air résolu et me dit :

— Je crains, mon cher Olivier, que tu n'aies trop bien deviné ma situation !

— Pourquoi aussi faut-il que tes yeux te trahissent toujours, et que j'y lise jusqu'au fond de ton âme ?

— Alors, je n'ai rien à te cacher, puisque tu devines tout !

— Et que faisais-tu de si grand matin sur la grève ?

— Tu me tortures, Olivier !

— Alors, parlons d'autres choses.

— Non ! Mieux vaut tout t'avouer. Je cherchais des crevettes.

— Des crevettes, à Port-Joli ?

— Oui. Elles sont rares, mais, parfois, de grand matin, on en ramasse quelques-unes.

— Ce n'est pourtant pas un vendredi !

Allie baissa les yeux. Se pouvait-il qu'elle fût réduite à cette misère ? Je résolus d'en avoir le cœur net. Au risque de paraître importun, je continuai de la questionner. Comme elle était sur le chemin des aveux, il fallait en profiter.

— Tu es friande de crevettes ?

— Non, je ne les aime guère… J'avais aussi tendu une ligne dormante, à la faveur de la nuit. Je comptais la retirer, après avoir ramassé les crevettes, quand j'ai aperçu un homme sur le quai. J'ai eu peur que ce ne fût un garde-pêche et j'ai tout lâché, pour n'être pas prise en flagrant délit d'infraction à la loi de pêche.

— Et crois-tu qu'un garde-pêche aurait été assez inhumain pour dresser procès-verbal d'une si minime infraction ?

— Tu peux en être sûr !

— Alors, dis-moi, ma chère Allie, tu es dans la gêne ?

Cette fois, son cœur ne put résister et elle éclata en sanglots. Mais, avec une énergie de fer, elle se redressa aussitôt et, s'essuyant les yeux, elle continua :

— Il ne faut cependant pas que les enfants le sachent, Olivier. Je ne suis pas dans la gêne, je suis dans la misère. Ayant laissé notre plat de résistance au bout de la ligne dormante et ma soupe aux crevettes sur la grève, j'ai envoyé les petits chez leur tante pour qu'ils n'aient pas à partager la miche de pain disponible et le reste du poisson d'hier.

— Alors, tu ne peux m'en vouloir d'avoir donné des pièces d'or aux petits ?

— Pardonne à ma fierté, mais, quand on a occupé la position sociale qui fut la mienne, on hésite à tendre la main !

Ce fut à mon tour de pleurer sur une misère si réelle, mais si digne.

— Ne pleure pas sur mon sort, Olivier, continua-t-elle. Dieu me viendra en aide ! Sa Providence n'est-elle pas déjà venue à mon secours, en faisant éclater ta générosité ?

— Personne autre que moi ne connaît ta situation ?

— Personne, pas même Henri. Je serai bien forcée de lui avouer, cependant. Je ne puis laisser mes enfants mourir de

faim ! Quant à moi, je commence à être habituée au jeûne.

— Sois tranquille, lui dis-je, je pourvoirai désormais à ton entretien.

— Que me proposes-tu, Olivier ?

— Suis-je un étranger pour toi ? Tu me connais assez, j'espère, pour ne pas douter de mes intentions. Sois tranquille, Allie ! Encore une fois, j'ai lu dans tes yeux : ton âme est restée blanche. Je sais qu'avec la beauté que tu as su si bien conserver, tu aurais pu vivre dans l'opulence, si tu avais voulu t'écarter de ton devoir. Je te viens en aide comme un frère ; ne me fais pas l'injure de croire à des motifs inavouables de ma part.

— Pardonne-moi, Olivier, mais j'ai si souvent eu à repousser des sympathies intéressées qu'au premier abord j'ai cru à un nouvel assaut. Mais je n'avais pas réfléchi. J'ai vu d'abord en toi l'homme, mais j'y vois maintenant le frère. J'accepte ton secours sans arrière-pensée. Cependant, je veux te rembourser plus tard. Tu n'es peut-être pas riche toi-même ; tu as une famille, sans doute ?

— Souffre que je te cache mon odyssée pour ce soir. Je te raconterai tout plus tard.

— Alors, je te raconterai la mienne. Je t'en ai déjà trop dit pour que tu ne saches pas toute mon histoire. Tu sais, Olivier, en quelle estime je t'ai toujours tenu, depuis notre enfance que nous avons passée ensemble, pour ainsi dire. Nous nous aimions, certes ; mais, de quelle essence était composée cette sympathie mutuelle née d'un compagnonnage quotidien ? C'est une chose à laquelle je n'avais pas pensé. Je remarquais bien quelques

contrariétés de ta part, quand d'autres garçons du village fréquentaient notre maison. Les frères propres éprouvent parfois de ces sentiments, soit que le jeune homme ne leur plaise pas, soit qu'il leur soit tout à fait antipathique ou, encore, à cause d'une conduite douteuse plus souvent connue des garçons que des jeunes filles. Je n'avais jamais pu me persuader que nous nous aimions comme s'aiment deux étrangers que le hasard fait se rencontrer en pleine force de leur jeunesse et qui finissent par s'épouser. De là cette indifférence apparente à ton égard. Quand tu t'enrôlas dans le corps du génie en partance pour la guerre sud-africaine, tu me dis une parole qui m'a comme ébahie, mais qui est restée gravée dans ma mémoire : « Ne te marie pas avant mon retour. » J'attribuai la gravité avec laquelle tu prononças ces mots à l'émotion du départ. Un frère aurait pu en dire autant à sa sœur : attends-moi pour les noces, en d'autres termes.

Tes lettres pleines d'affection, pendant que tu étais cantonné à Halifax en attendant de t'embarquer, m'émurent, je l'avoue, plus que des lettres d'un frère à une sœur. Je sentis alors dans mon cœur ce sentiment étrange qui, je m'en rendais compte, n'était pas l'amour fraternel. Maintes fois je suis venue sur le point de te l'avouer, mais, au moment de le faire, je me ravisais, de crainte de te paraître peut-être ou imprudente ou téméraire. Ton journal, accompagné de lettres toutes plus charmantes les unes que les autres, que tu m'adressais à chaque escale du bateau, augmentait mon amour pour toi. Quel bonheur, mêlé de crainte, m'envahit, quand je reçus ton câblogramme, m'annonçant le débarquement de ton régiment à Capetown. Je m'étais imaginé te voir en face du danger, peut-être de la mort. J'aurais voulu te câbler : reviens au Canada ! Pourquoi te faire percer la peau pour les Anglais, tandis qu'ici mon amour t'attend ? Ce n'était pas le

Canada qui était en guerre ! et cette guerre ne pouvait être faite que dans un but de conquête ! C'étaient les mines d'or et de diamants que convoitaient les Anglais. J'avais encore frais à la mémoire le récit des incendies commandés par eux, le long du Saint-Laurent, lors de la conquête du Canada. La maison de notre grand-père n'avait pas échappé au désastre. Seule la vieille église avait été épargnée, n'ayant pas voulu donner prise à la torche incendiaire que la soldatesque, ivre de carnage, avait jetée sur son toit de bardeaux de bois. Quelle affaire avait un Canadien-Français à aller répéter là-bas ces exploits sanguinaires et incendiaires dont l'histoire coloniale d'Albion est remplie ? Toutes ses conquêtes ont été marquées par l'emploi de ces méthodes barbares que ne peuvent s'empêcher de réprouver tous les gens de cœur.

Je n'osai, cependant, formuler mes objections. Ta fierté en eût ôté blessée et, de plus, tu avais signé ton engagement librement et juré fidélité à la reine comme soldat. Je te connaissais assez pour savoir que tu ferais ton devoir jusqu'au bout.

Tu continuas à me tenir au courant des opérations de ton corps de génie. De loin, je te suivais presque pas à pas, sur la carte que tu m'avais fait parvenir par l'entremise du colonel Thibault, quand, soudain tes lettres cessèrent. J'eus beau multiplier mes instances auprès des autorités de la milice, à Ottawa, je n'obtenais que des réponses vagues. Enfin, on m'annonça que tu étais compté parmi les disparus, morts ou prisonniers. Ne recevant plus de nouvelles de toi, je pris le deuil en même temps que ta mère.

L'été suivant, M. Montreuil vint passer la saison balnéaire à Port-Joli et je fis sa connaissance. Il ne tarda pas à se déclarer

amoureux de moi. Il avait quarante ans ; j'en avais vingt. Il avait de la fortune et était député au parlement fédéral. Il fit miroiter à mes yeux de vingt ans une suite de projets qui m'éblouirent. Profitant de mon inexpérience, il m'offrit sa main.

Quand il aborda pour la première fois la question de mariage, je pleurai. Je n'avais pas comme aujourd'hui la pudeur de mes larmes.

Il attribua mon chagrin à la pensée de quitter mes parents. Il me consola adroitement, me disant que je pourrais revenir à Port-Joli à loisir. Mon transport gratuit sur les chemins de fer de l'État me permettrait de voyager tout à mon aise. Il en parla finalement à papa, avec qui, du moins apparemment, il s'était lié d'amitié. Tu sais comme papa aimait la politique ! Il appartenait à cette génération sur laquelle le passé avait laissé une empreinte d'honnêteté qui, dans le temps, pouvait s'harmoniser avec la politique, deux choses qui, depuis, ont cessé d'être compatibles. Pour comble d'infortune, ils appartenaient tous les deux au même parti. M. Montreuil était un candidat ministrable, se plaisait à répéter mon père. En un mot, c'était l'homme de son choix. Dans son désir de me voir heureuse, honorée — tu sais quelle affection il avait pour moi — il oublia, ce cher père, que le cœur a quelque chose à dire dans le mariage. Il avait pourtant fait un mariage d'amour, lui ! Mais sa pauvreté relative lui avait toujours pesé, et, voyant dans ce mariage les honneurs et le bien-être, il croyait que ce serait le bonheur pour moi.

J'attendis encore un an, cependant, avant de donner mon consentement, dans l'espérance que, la guerre finie, tu reviendrais. Malheureusement, cette guerre, qui ne devait durer que six mois, menaçait de s'éterniser.

M. Montreuil renouvelait sans cesse ses instances que mon père encourageait. Les nuits d'insomnie que je passai à raisonner le projet, à prendre une décision que je défaisais à mon lever, finirent par affecter ma santé. Affaiblie, découragée, je donnai enfin mon consentement.

Tu peux deviner ce que fut ma lune de miel ! Mais mon mari était si bon qu'à la longue je finis par me persuader que je l'aimais.

Il acheta une maison sur la rue Sherbrooke, à Montréal, dans le quartier le plus fashionable de la métropole. Nous dépensions sans compter, et je me pliais, par convenance, aux mondanités dont mon mari raffolait.

Marie, Olive et Jacques naquirent à intervalles réguliers. Je faillis mourir à la naissance de Jacques ; mais je m'accrochai à la vie avec toute la force du désespoir. J'avais maintenant trop de raisons de vivre ! Je concentrai toutes les fibres de mon cœur sur mes enfants, dont je voyais l'avenir tout en rose ! Ces rêves ne suffisaient-ils pas à mon bonheur présent ? Quant à moi, je n'avais qu'à me laisser vivre.

Àquelque temps de là, une vacance s'étant produite dans le ministère, M. Montreuil fit poser sa candidature par ses amis. Un autre ayant obtenu le portefeuille, il en fut tellement désappointé qu'il en perdit le boire et le manger. La neurasthénie s'empara de lui et le terrassa en six mois. Ses affaires, qu'il avait négligées pour la politique, étaient dans un état inextricable. La cour et les avocats eurent tôt fait de tout engloutir. On me fit la charité de me laisser une partie de mon ménage. Mais je ne savais où le pla-

cer, car je n'avais pas de logement et l'argent me manquait pour en prendre un.

Un frère de mon mari me recueillit chez lui, mais je ne pouvais rester à sa charge indéfiniment. À force de démarches, je réussis à décrocher un emploi de buraliste à la douane, ce qui me permit de vivre, sinon largement, du moins honorablement. Aux dernières élections, le gouvernement fut battu. Sous prétexte que j'étais la veuve d'un ancien député du parti opposé, le nouveau ministère me congédia. Les faibles économies qu'à force de calculs et de privations j'avais pu amasser furent bientôt épuisées. C'est alors que je pris le parti de revenir à Port-Joli, comptant pouvoir me tirer d'affaires en faisant de la couture. J'ai toujours été adroite pour coudre, et, même dans les années d'abondance, je confectionnais moi-même mes robes. Une fois mon billet de chemin de fer et celui des enfants payés, il ne me restait que cinquante sous dans mon portefeuille. C'est avec cet argent que j'ai acheté la farine qui est dans la huche.

Tu jugeras toi-même en quel état d'âme j'étais quand je t'ai rencontré ce matin. Et, pourtant, je t'ai souri, Olivier ! Il y a des moments où on oublie tout, en face de ceux qu'on a aimés, et, alors, on s'aperçoit que le cœur, qu'on croyait endormi, n'a que sommeillé.

Comme tu le vois, je ne suis pas en position d'être fière ; et ton offre de secours me vient à point ! J'ai tant prié pour que Dieu vienne à mon secours !... Il t'envoie vers moi. Tu es ma Providence, Olivier ! Je n'ai qu'à te remercier.

Allie me fit cette confession, assise en face de moi, appuyée sur le bras d'un fauteuil de cuir usé. Elle tenait dans sa main

gauche, sans doute pour cueillir les larmes qui auraient pu spontanément jaillir au cours de son récit, un mouchoir orné de dentelle française de grand prix, reste, sans doute, d'un passé qui lui avait été prodigue de raffinements de toutes sortes. Elle caressait l'un après l'autre les fils artistement tricotés de la dentelle. On aurait dit qu'elle voulait unir son bonheur d'autrefois à ses épreuves d'aujourd'hui.

Durant tout ce récit, pas un mot de récrimination ne sortit de sa bouche. Un nuage sombre avait passé devant ses yeux au souvenir de la perte de son emploi, mais il avait été suivi d'un geste de pardon. Elle ne dit rien contre les hommes politiques qu'elle aurait pourtant eu raison de maudire. Évidemment, elle acceptait le monde tel qu'il était et non tel qu'elle eût voulu qu'il fût.

Il y avait tout de même quelque chose de changé au Canada. De mon temps, quand une femme avait le malheur de perdre son mari, toute la paroisse venait à son secours, si elle était dans le besoin. Les Canadiens avaient-ils déjà oublié les exemples des ancêtres, ou bien la politique avait-elle au Canada des exigences que moi, député au Parlement de l'Union Sud-Africaine, je ne connaissais pas ? C'était une énigme qu'il me faudrait déchiffrer tôt ou tard.

Je restai longtemps absorbé par cette pensée, méditant sur le sort d'Allie. Elle aussi semblait occupée à une pensée qui devait se rapprocher de la mienne. Je rompis le premier le silence.

— Allie, les émotions de cette journée ont été trop fortes pour moi. Je sens le besoin de me reposer. Je pense que toi-même tu dois être harassée de fatigue.

— Oui, je suis un peu lasse. Un peu de repos me fera du bien. Mais je ne puis te laisser partir sans te demander une nouvelle faveur.

— Laquelle ?

— Celle de ne dévoiler à personne ma situation.

— Sois tranquille ! D'abord, à qui en parlerais-je ? Pas à M. Latour, certainement ; encore moins à M Latour. D'ailleurs, je pars demain pour Montréal, afin d'assister au banquet que m'offrent mes confrères et amis de Montréal. Je reviendrai passer le dimanche à Port-Joli, à moins que des événements graves, que je ne prévois pas, ne m'en empêchent. Si je ne reviens pas, j'écrirai.

— Alors, Olivier, c'est au revoir que je te dis. Allie me présenta sa main, cette main si délicate que j'avais failli broyer le matin même, lorsque je l'avais retrouvée sur le quai. Je la pressai délicatement. J'étais si fier de revoir cette amie d'enfance, qui était restée pour moi l'idéal de la femme !

Le portrait d'Allie était resté gravé si distinctement dans mon cœur, qu'il me semblait maintenant que je n'avais jamais été séparé d'elle. Mes vingt années d'absence m'apparaissaient comme un rêve. J'oubliais tout : honneurs, fortune, même mes malheurs. Pourquoi n'avais-je pas, dans le temps, demandé la main d'Allie ? J'ouvrais les yeux à une réalité si saisissante ! Je l'aimais réellement, trop bien peut-être pour croire à l'amour, cet amour sans passion qui s'appelle l'amitié et qui dépasse l'autre de toute la noblesse de ses sentiments. Elle aussi m'aimait encore. Elle venait de me le dire, en termes si peu voilés que je ne pouvais pas m'y tromper. J'avais laissé passer l'occasion d'être heureux et il était

maintenant trop tard pour y remédier. Allie était bien libre, mais, moi, j'étais encore lié. Ce lien me semblait maintenant si ténu que j'étais tenté de lui crier ma liberté. Et, pourtant, ce nœud à moitié défait m'empêchait d'aspirer à un bonheur que j'avais pour ainsi dire tenu dans ma main. Il eût suffi d'une parole, avant mon départ pour l'Afrique, pour changer ma destinée et celle d'Allie. Je serais peut-être resté pauvre, mais je n'aurais jamais si bien réalisé que l'argent ne fait pas le bonheur.

Je m'aperçus qu'au cours de cette longue méditation la main d'Allie était restée dans la mienne, pendant que, les yeux baissés, elle attendait patiemment que je lui donne sa liberté. Je le fis en m'excusant de ma distraction.

— Tu ne m'as pas fait aussi mal que ce matin, heureusement ! répondit-elle souriante, en retirant sa main. À samedi ! ajouta-t-elle.

15

Je sortis précipitamment de la vieille maison où venaient d'être remués tant de souvenirs. Je consultai ma montre : elle marquait onze heures, et une obscurité complète régnait à la Bastille quand j'y arrivai. La porte était close. Je pressai le bouton électrique et bientôt j'entendis les pas du propriétaire qui venait m'ouvrir.

— Je vous croyais rentré, Monsieur Reillal ! Ma femme m'avait dit que vous étiez dans votre chambre. Sans cela, j'aurais laissé la porte ouverte.

— J'aurais dû vous prévenir !

— Je ne dis pas ça. Mais, voyez-vous, ici, c'est pas comme dans les villes, où il y a un personnel qui veille toute la nuit ! C'est moi qui dois m'occuper de tout ; mais, comme on ne gagne pas sa vie à ne rien faire, on ne se fait pas prier ! On est à votre service ! Êtes-vous toujours décidé de partir demain matin ?

— Oui, mais je garde ma chambre. Je serai de retour samedi.

— À la bonne heure ! Cette chambre, qui était toujours vide à cause du soleil levant, va désormais contribuer pour sa part de revenus. Voulez-vous que je prévienne un « charretier » de venir vous chercher ?

— Oui, prévenez le grand Sansfaçon.

Comme je n'étais pas disposé à causer toute la nuit avec M. Bélanger, je me retirai dans ma chambre. J'eus toutes les peines du monde à me déshabiller, tant l'émotion de mon entrevue avec Allie m'avait bouleversé. Je déboutonnais mon veston pour le reboutonner aussitôt, ou bien je boutonnais mon veston avec mon gilet. Je finis par me demander si je n'étais pas fou. Enfin, après avoir tâtonné une couple d'heures, je fis un suprême effort de volonté et me mis au lit. Mais le sommeil ne venait pas. J'allais pourtant fermer les yeux, lorsque j'aperçus le soleil qui, timidement, montrait un mince croissant au-dessus des montagnes. Vu à travers la tête des arbres, il apparaissait comme une crête de coq. Drôle de coïncidence, au même moment j'entendis le cocorico du gallinacé qui, ayant oublié de faire lever l'astre matinal, chantait à tue-tête. Il voulait sans doute éblouir ses poules qui s'étaient levées avant lui et qui déjà picoraient, j'allais dire à belles dents, le plancher du poulailler.

Il me restait un peu de vin au fond d'une bouteille. Je me levai et j'en pris un bon verre. Puis, ayant baissé les stores, je m'étendis de nouveau sur mon lit.

Je dormais encore d'un profond sommeil, quand, vers les neuf heures, M. Bélanger vint frapper à ma porte. Je sautai en bas de mon lit et me donnai une bonne ablution d'eau froide. Je me rasai à la hâte et, à neuf heures et demie, j'étais prêt à partir.

— Je prendrai mon déjeuner sur le train, me dis-je. Ça passera le temps.

Sansfaçon m'attendait à la porte.

— C'est tout votre bagage, ça ? Vous en aviez plus que ça à votre arrivée !

— Que vous importe ! Filez ! Vous arrêterez à la banque, en passant.

Je mis précipitamment deux billets de mille dollars sous enveloppe et montai dans la calèche de Sansfaçon. Arrivé à la banque, je demandai le directeur, à qui je remis les deux billets.

— Veuillez compter et me donner un reçu. Vous porterez ce montant au crédit de M Olivier Montreuil qui désire ouvrir un compte. Elle viendra elle-même chercher son carnet de banque et vous donner sa signature. Si vous aviez la bonté de la prévenir !... Je prends le train de dix heures quinze et je suis pressé.

Sans attendre de réponse, je sautai dans la voiture.

— Faites diligence, Sansfaçon !

— J'vous comprends pas ! Vraiment, vous parlez trop dans les « tarmes » !

— Dépêchez-vous !

— Y a du temps « en masse » ! Énervez-vous pas !... Si vous manquez votre train, j'vous chargerai rien !... On sera pas pires amis !

— Trêve de plaisanteries !

— Vous dites ?

— Je vous dis de me ficher la paix et de filer !

— Ah ! J'vous comprends. Marche la Grise ! Tiens ! V'là l'train ! Énervez-vous pas ! Y reste toujours cinq grosses minutes à la station.

— Et mon billet ?

— Vous avez le temps ! Marche donc, espèce de « picouille » ! Tiens ! nous y voilà ! J'vas faire signe au « conducteur », y m'connaît !

Je me précipitai au guichet, mais le préposé était aux bagages.

— Vous avez le temps ! me dit le chef du train. Nous sommes cinq minutes en avance.

Je respirai plus à mon aise. J'achetai mon billet et fis enregistrer mon excédent de bagage. Le train s'ébranla, cependant, comme je mettais le pied sur l'escalier du wagon.

— En voiture ! cria le chef du train.

16

La grosse locomotive cracha des bouffées de fumée noire, entremêlée de vapeur blanche, et bientôt le rapide fut lancé à toute vitesse sur le ruban d'acier.

La belle campagne canadienne se déroulait rapidement sous mes yeux, comme dans une vue cinématographique. J'étais dans le wagon observatoire et, comme nous atteignions l'extrémité ouest de l'Île d'Orléans, je cherchai des yeux la chute Montmorency. Hélas ! le progrès moderne en avait fait un mince filet d'eau qui coulait timidement, en ayant l'air de se coller au rocher, pour ne pas se heurter trop rudement dans sa chute au fond du gouffre.

La vitesse du train contribua heureusement à m'arracher à mes pensées. Déjà, en effet, nous entrevoyions le rocher de Québec, sur lequel, paraît-il, maints écrivains ont brisé leur plume, en essayant de le décrire. Il se dégage tant de grandeur du passé glorieux dont il reste le témoin impérissable !

Un arrêt de quinze minutes à Lévis me permit de contempler ce panorama unique au monde. Ah ! je comprends mieux, maintenant, pourquoi les Français qui visitent Québec ne peuvent, après le premier cri d'admiration, s'empêcher de laisser tomber des paroles de regrets qui, comme des gouttes de sang, s'échappent de leur cœur !

Une nouvelle locomotive attelée au train rapide m'arracha trop tôt à ma contemplation. Je continuai à méditer, néanmoins, sur l'imprévoyance de ce Louis XV qui, en négligeant presque to-

talement la défense de la Nouvelle-France, perdit ici un immense empire.

Je fermai les yeux devant la monotonie du paysage que parcourait, en ce moment, à une allure endiablée, le convoi qui nous emmenait dans la métropole, et je m'assoupis. J'avais bien besoin de sommeil, après la nuit d'insomnie que j'avais passée. Je m'endormis en pensant à Allie et en repassant dans ma mémoire sa triste odyssée.

Je m'éveillai à Saint-Hyacinthe, juste à temps pour entrevoir, à travers l'épais feuillage, la coupole du séminaire et le clocher de la maison mère des religieuses de la Présentation de Marie.

Le train dévalait maintenant dans la fertile vallée du Richelieu. Le majestueux mont Belœil reporta pour un moment ma pensée vers mon pays d'adoption. Cette élévation me rappelait, par certains aspects, le mont Table, à Capetown.

Àcinq heures précises, nous entrions à la gare Bonaventure. Une bicoque, reste d'un édifice jadis imposant rasé par le feu, servait de gare. Une foule énervée y attendait l'arrivée des trains, qui se succédaient à intervalles rapprochés.

Je saisis immédiatement le caractère cosmopolite de ce Montréal nouveau. Des Juifs et des Juives, toujours si encombrants partout où ils se trouvent, formaient des groupes d'hommes et de femmes qui gesticulaient et remplissaient l'air de leur parler guttural et saturaient l'atmosphère d'une exhalaison prononcée d'ail.

Dédaignant les nombreux taxis qui se succédaient sous le porche de la gare et dans lesquels s'engouffraient les voyageurs harassés de fatigue et heureux de réintégrer au plus tôt leurs

foyers, je hélai un cocher de fiacre. Celui-ci, tout réjoui de l'aubaine, me conduisit à l'hôtel Windsor, que je trouvai rempli de touristes américains.

La prospérité, si l'on peut qualifier ainsi cette ère de folie qui déferla sur le monde à cette époque, était à son point culminant. Un brouhaha indescriptible régnait dans cet hôtel, autrefois si paisible, et j'eus de la peine à me frayer un passage pour me rendre au comptoir.

— Je désire une chambre, dis-je au commis.

— Mr. Lachambre. Wait till I see if he is here.

— Vous dites ?

— There is no Mr. Lachambre here !

Je ne pouvais en croire mes oreilles ! Je venais de lire sur un panneau-réclame : « Montréal, deuxième ville française du monde. » Quelle ironie !

Force me fut donc de m'adresser en anglais à cet unilingue, à qui je ne cachai pas ma façon de penser. Il m'expliqua qu'il remplaçait le commis régulier qui était, disait-il, un parfait bilingue. Mais il prit soin d'ajouter que le français n'était pas très nécessaire, la plupart des Canadiens-Français s'adressant toujours en anglais au comptoir.

Àcause de l'affluence des touristes, je ne pus avoir ma chambre qu'à six heures. Ce contretemps me laissait à peine le temps de me changer d'habit pour le banquet, qui devait avoir lieu à sept heures, à l'hôtel du Plateau.

Mes amis m'attendaient avec anxiété, postés en face de l'hôtel. Grande fut leur joie quand je descendis du taxi. Ils entonnèrent le refrain si connu : Il a gagné ses épaulettes… Après de vigoureuses poignées de mains, nous fûmes invités à entrer dans la salle du banquet. À ma grande surprise, un grand nombre de dames y attendaient l'arrivée de leurs maris.

Les décors étaient du meilleur goût et très appropriés à la circonstance. Au fond de la salle était déployée une large banderole aux couleurs canadiennes et sud-africaines, en face de laquelle on avait placé mon siège. On y lisait :

« Bienvenue au député des antipodes », « Le génie canadien à l'honneur », etc., etc.

Je respirais avec je ne sais quelle satisfaction cette atmosphère française, où régnait une franche gaieté. Je n'avais pas vu depuis longtemps tant de figures déridées à la fois. Je m'expliquais mieux comment nos frasques de jeunesse, dont plusieurs avaient eu l'hôtel du Plateau comme théâtre, tournaient toujours en plaisanteries : c'est que la gaieté française avait encore droit de vie dans le quartier latin de la métropole canadienne. Ce que je m'expliquais moins, c'étaient les motifs qui m'avaient poussé à m'enrôler dans le corps de génie canadien en partance pour la guerre des Boers, pour employer l'expression dont on se servait alors pour désigner la campagne militaire entreprise par les Anglais contre les Hollandais de l'Afrique du Sud. En présence de faits aussi inexplicables que celui-là, je m'étonne moins qu'il y ait des gens qui croient à la destinée.

Placé à la droite du président, je consultai la liste des santés, qui était devant moi. Elle était rédigée en anglais. Je tournai le

carton, rien ! Je jetai ensuite un coup d'œil sur le menu. Même constatation !

Je ne voulus pas blesser mes amis et je gardai le silence sur cette anomalie. J'essayai de m'expliquer ce rapprochement incompatible de visages français mangeant en anglais et de banderoles à inscriptions françaises voisinant avec des menus en anglais. J'eus beau me creuser la tête, je ne pus déchiffrer l'énigme. Était-ce le fait qui constituait le mystère ou le mystère qui rendait le fait inexplicable ?…

Mon voisin de droite, qui était un peu de mon pays, puisqu'il était originaire du bas du fleuve, étant devenu très loquace sous l'effet du champagne, me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi.

— Passe-moi donc le menu français, Arthur !

Il cherche, demande, quitte sa place, fait le tour des tables et revient penaud. L'organisateur s'enquiert de la cause de l'émoi.

— Nous cherchons en vain un menu français, dit Arthur.

L'organisateur réfère le cas au maître d'hôtel, qui s'amène tout penaud à son tour.

— Y a ben du « batèche » là-dedans, mais je n'y ai pas pensé. Aussi, c'est la faute de l'imprimeur ! Il aurait dû y penser, lui !

J'eus alors l'explication de l'énigme : le maître d'hôtel n'avait pas pensé à ce détail et l'imprimeur, probablement anglais ou juif, avait été trop heureux de profiter de la bêtise de notre « batèche » de maître d'hôtel et n'avait pas réparé son oubli. Les clients de l'hôtel n'y prêtaient probablement aucune importance

et il avait fini par se dire que le français n'était pas nécessaire. Il aurait pu répondre comme le jeune garçon qui disait : « Apporte-moi le rope pour attacher la cow », prétendant qu'il était plus handy de parler ainsi.

Je ne voulais pas chercher noise à mes compagnons qui m'offraient une si belle réception, mais je ne pus m'empêcher de me faire en moi-même cette réflexion : si un pareil incident était survenu à Capetown, tous les Hollandais présents seraient sortis de la salle en signe de protestation.

Pour donner une leçon à mes compatriotes sans les blesser, l'occasion se présentant, je leur racontai un petit trait où la fierté hollandaise s'était manifestée d'une manière éclatante. Au parlement de Pretoria, dont je faisais partie, le vice-président de la Chambre ayant apostrophé un député hollandais en anglais, tous les députés hollandais sortirent et ce n'est qu'après qu'il eut fait des excuses, qu'ils consentirent à reprendre leurs sièges. J'eus la satisfaction de constater que j'avais été compris.

La soirée se termina par des chants canadiens : Alouette, C'est la belle Françoise, Jadis la France sur nos bords, Ô Canada.

Mes amis insistèrent pour que je restasse quelques jours à Montréal. Je les remerciai de leur aimable invitation, mais je leur fis comprendre que la chose m'était impossible. J'étais attendu à Port-Joli, où j'avais promis de venir passer le dimanche, et je ne voulais désappointer personne. J'étais parti sans raconter à Allie, je ne dis pas toutes mes aventures, car il faudrait tout un livre pour les raconter, mais cette partie de ma vie qui touchait si intimement à la sienne et qu'elle devait connaître, cette vie que nous aurions pu rendre commune et que le hasard, pour ne pas dire la

destinée, avait orientée autrement. J'avais aussi promis à Allie d'arrêter à Québec voir son frère Henri, mon ami d'enfance. Il me fallait donc quitter Montréal immédiatement. Après une dernière poignée de mains, nous nous séparâmes.

17

J'avais réservé un compartiment sur le train de minuit et je dus quitter mes amis, non sans leur avoir promis de revenir avant mon départ pour l'Afrique. À peine monté dans le train, je me couchai et m'endormis profondément. Je me réveillai au moment où nous arrivions à Québec, à six heures du matin. Il était trop tôt pour relancer Henri chez lui ! Je hélai un taxi.

— Au Château !

Pas n'est besoin d'en dire plus long aux conducteurs de taxis de Québec. L'auto eut tôt fait de gravir la falaise par la côte du Palais, et je me trouvai dans la cour du Château Frontenac.

Je fus accueilli par un Français qui m'apostropha en anglais.

— Toi, au moins, me dis-je, tu n'as pas d'excuse, puisque tu parles l'anglais comme une vache espagnole !

J'inscrivis mon nom dans le registre : Olivier Reillal, Cape-town, Cap de Bonne-Espérance, Afrique du Sud.

— Ah ! mais vous êtes Français ? me dit le commis.

— Non, je suis Canadien et je parle français, tandis que vous, vous êtes Français et vous me parlez anglais ! Et vous le parlez

très mal, permettez-moi de vous le faire remarquer !

— Mille excuses, Monsieur !

— C'est entendu, mais ne recommencez plus !

J'eus presque regret d'avoir froissé ce bon Français qui m'avait évidemment pris pour un Anglais. Mes habits confectionnés à Londres lui donnaient bien raison ! Mais j'étais irrité par l'incident de la veille et c'est ce qui explique mon impatience.

Après avoir fait ma toilette, je descendis à la salle à manger. On me présenta le menu avec l'en-tête

CHÂTEAU FRONTENAC

Puis je lus :

Relishes : Olives

Fruits : Grapefruit, Orange

Entrée

Porridge Corn Flakes All Bran

Et puis :

Ham and eggs Bacon and eggs

Beefsteak Porksteak

Bread and Butter

Coffee

— Eh bien ! me dis-je, en regardant de nouveau l'en-tête, Frontenac, on t'insulte ! Toi qui défendis si bravement Québec et qui fis à l'amiral Phipps qui te sommait de rendre la place cette belle réponse : « Je te répondrai par la bouche de mes canons », toi qui luttas pour perpétuer ici le nom de la France, on te vole ta gloire, on te traite en vaincu sur ce promontoire où tu as combattu victorieusement !

Je laissai là mon déjeuner et montai à ma chambre pour téléphoner à Henri. Pour le dérouter, je lui parlai en anglais.

— Hello ! Hello ! Are you Mr. Dupontier ?

– Comprends pas ! Parlez-vous français ?

J'avoue que le cœur me battit de joie. Je tenais au bout de la ligne un Canadien authentique, un « pure laine ».

— Monsieur Henri Dupontier ?

— Oui.

— À quelle heure serez-vous à votre bureau ? J'ai affaire à vous rencontrer pour une transaction immobilière importante.

— À neuf heures, Monsieur, je serai à votre disposition. Votre nom ?

Je raccrochai le récepteur. Enfin, me dis-je, encore une fois, je respire le doux parfum de chez nous ! J'avais hâte d'observer la physionomie d'Henri, quand il me verrait. À neuf heures, le taxi me laissait au numéro 66 de la rue Saint-Jean. Je frappai à la porte du bureau numéro 435.

— Entrez ! me dit une voix ferme.

J'entr'ouvris la porte tranquillement, pour voir si c'était bien Henri. Il avait un peu vieilli et portait des lunettes. Je baissai mon chapeau sur mes yeux.

— Bonjour, Monsieur Dupontier !

— Olivier ! Ah ! tu n'as pas besoin de te cacher les yeux ! Je t'aurais reconnu, même si je t'eusse rencontré sur la rue à New-York ! On ne trompe pas ainsi les Portjolinois ! Tu n'as pas changé !

— J'ai tout de même bruni un peu ! Le soleil d'Afrique qui nous brûle l'épiderme pendant douze mois de l'année…

— Ma foi, oui, tu es un peu grillé ! Mais ça te va à merveille ! Je m'attendais de te voir avec un helmet, et tu portes la casquette anglaise !

— L'habit, c'est bien tout ce qu'il y a d'anglais chez moi. Mais, tu sais, l'habit ne fait pas le moine.

— Pourtant, l'Union Sud-Africaine est un pays anglais.

— Mille pardons, mon cher ! Comme au Canada, nous devons allégeance au roi d'Angleterre, mais là finit notre devoir. En fait, c'est un pays hollandais et bilingue, et d'un bilinguisme intégral ! Au parlement de Pretoria, où je siège, pas un projet de loi qui ne soit présenté dans les deux langues officielles du pays ; et tous les documents officiels sont publiés simultanément dans les deux langues. Ce n'est pas, comme au Canada, une traduction française qui arrive six mois ou un an après la publication anglaise ! Ce sont deux textes originaux. Il est vrai que l'élément hollandais prédomine, mais les Anglais de là-bas sont très chatouilleux quand il s'agit de leurs droits.

Alors, ils sont plus chatouilleux des leurs que de ceux des autres… Nous dînons ensemble ?

— Excellente idée !

— Où es-tu descendu ?

— Descendu ? Ah ! non ! Je suis monté au Château.

— Mais tu es toujours descendu de voiture ?

— Oui, à mon grand regret ! Dis-moi, Henri, y a-t-il à Québec un hôtel où l'atmosphère soit française, l'ambiance française, et où il y ait des menus français ? Tu sais, quand je dis français, je dis aussi canadien. C'est un peu la même chose !

— Oui. Je connais un endroit idéal qui répond à tous tes désirs.

– Dépêche-toi de me le désigner !

— L'hôtel Saint-Roch.

— À la bonne heure ! Alors, nous dînons à l'hôtel Saint-Roch.

— Je pars en auto pour Port-Joli après dîner. Tu viens avec moi ?

— Tu ne peux mieux tomber, j'y retourne !

— Tu y es allé ?

— Oui, j'y ai passé presque trois jours. J'ai couché deux nuits à la Bastille.

— Ah ! Tiens ! tiens ! Dommage que tu ne l'aies pas su ! Allie doit y être rendue depuis mercredi avec sa petite famille.

— Si je te disais que je l'ai vue !...

– Tu ne me dis pas ! Comment est-elle ? Sais-tu que je ne l'ai pas revue depuis la mort de maman ! Pauvre mère !... C'est bien ça la vie, hein ? Tu as dû trouver du changement, à Port-Joli ?

— Non... Vraiment, il n'y a pas grand'chose de changé ! J'ai assisté à une noce. C'était comme il y a vingt ans.

— En effet, j'ai vu ça dans les journaux. C'est le petit Joseph à Nazaire qui a convolé avec la petite Dumas. J'avais déjà oublié ! Ça m'a rajeuni de vingt ans ! Je me suis retrouvé au milieu de cette bonne population terrienne, restée saine, d'apparence du moins, et combien française ! Ah ! il y a bien, à Port-Joli, une ombre au tableau : la Bastille ! Cette bonne vieille Bastille, autrefois le refuge des voyageurs de commerce, qui venaient y passer le dimanche, à cause du commerce si agréable du vieux Belleau, alors propriétaire de l'établissement ! Quels gais lurons que ces voyageurs ! Tu te rappelles que, petits garçons, nous désertions furtivement la maison pour aller écouter leurs histoires fantastiques et parfois même épicées ? Aujourd'hui, l'hôtel est envahi par les touristes et les villégiateurs. Cependant, l'entourage n'est pas changé. La maison de mon père est encore intacte...

— Oui, mais il y manque les vieux ! Comme je te l'ai dit, je ne suis pas retourné à Port-Joli depuis la mort de maman. Ça ne me dit plus rien, maintenant ! Si j'y vais, c'est pour voir Allie et les enfants.

— Comment s'arrange-t-elle, Allie ?

— Ma foi, assez bien, je suppose ! Si elle avait de la misère, tu la connais, elle souffrirait longtemps avant de se plaindre. Ah !

elle ne fait pas la même vie facile que du temps de M. Montreuil !... Elle a loué la maison paternelle pour l'été. Personne ne l'a habitée depuis notre dernier deuil.

— Alors, nous allons au Saint-Roch ?

18

L'auto d'Henri nous attendait à la porte. Nous sautâmes dedans et en trois tours de volant nous étions en face de l'hôtel.

Quelle métamorphose ! Au lieu de la vieille bicoque d'autrefois, située en face du marché Jacques-Cartier, plus renommé par sa malpropreté que par la gloire de son patron, nous étions en face d'une hôtellerie moderne donnant sur un petit parc très propre. La statue de Jacques Cartier, qui se dresse au milieu, tourne le dos à l'hôtel. Mais ce n'est pas par dédain, c'est parce que le hardi marin regarde la mer, et, par delà la mer, la France.

Quoique amateur friand des vieilles choses, j'avoue que cette transformation n'eut pas l'heur de me déplaire. J'y voyais, en effet, une preuve que, lorsque les Canadiens-Français le veulent, ils peuvent, comme les autres races, faire quelque chose de beau. Il suffit d'un peu de travail, d'économie et d'esprit de suite.

Nous entrâmes dans l'hôtel, où l'on nous reçut avec une courtoisie toute française. Le dîner battait son plein dans une salle comble, où nous eûmes de la difficulté à trouver une table de deux couverts disponible. Je me hâtai de consulter le menu.

— Tu es content, n'est-ce pas ? me dit Henri.

— Non, mais j'avais hâte de lire un menu français.

— Je ne t'ai pas désappointé, hein, mon vieux ? C'est un peu pourquoi je t'ai proposé le Saint-Roch ! Je voulais te faire une agréable surprise.

— Tu badines, mon cher Henri ! Du français à Québec, tu appelles cela une surprise ? Tu me fais rire ! Tout de même, c'est le premier menu français que je consulte, depuis que j'ai quitté Port-Joli, il y a trois jours. On se croirait dans un pays anglais, au milieu duquel se trouverait cette oasis : l'hôtel Saint-Roch.

— Et au banquet de l'hôtel du Plateau ?

— Tu le croiras si tu veux, mais on avait oublié le français sur le menu.

— De vieilles habitudes ! Je crains fort qu'avec tout cela nous ne soyons en train de nous défranciser !

— De vous défranciser ?

— Oui, j'ai bien dit : de nous défranciser Ainsi, il a fallu une loi spéciale, la loi Lavergne pour obtenir du français sur les billets de chemins de fer et de tramways. Un mot de français, un seul : « Postes », sur les timbres-postes a créé toute une commotion au pays.

— La raison en est bien simple, Henri, il est plus difficile de reprendre le terrain perdu que de garder les positions conquises. Si ces choses avaient été accomplies la première année de la Confédération, personne n'y aurait pris garde. Lors de la confédération des colonies sud-africaines, les deux langues furent déclarées

obligatoires sur toutes les formules officielles. Et gare au fonctionnaire qui l'oublierait !

— Ça viendra au Canada, je suppose !

— Ça viendra, si vous le voulez. Mais faut que vous le vouliez et que vous le vouliez résolument ! Je suppose que d'aucuns blâment l'élément anglais pour cet état de chose : Rassure-toi, mon vieux. L'Anglais ne court pas au-devant de vous pour vous offrir des faveurs, mais faites valoir vos droits, et sachez le faire avec fermeté, et je vous garantis que dans dix ans, vous aurez du français partout Et aucun Anglais ne s'en offusquera plus. Se scandalisent-ils des armoiries royales : « Dieu et mon droit », et « Honi soit qui mal y pense » ? De plus, combien d'Anglais songent à s'offusquer du latin qui apparaît sur les pièces de monnaie ?

— Tu as bien raison ! mais il s'agit de déclencher le mouvement ! Tu connais l'apathie des nôtres ! Eh bien, il se trouvera quelque vieille barbe parmi nous pour crier à l'intolérance !

– Il n'y a qu'une chose à faire : ne pas vous occuper d'eux ! Allez toujours de l'avant ! Ceux qui seront trop lâches pour suivre, laissez-les croupir où ils sont. Ils ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux. Sais-tu ce que je pense, Henri ?

— Non, dis !

— Eh bien, je pense que c'est la femme, et la femme de la campagne, qui sauvera la race !

— Ah ! tu y vas !

— N'est-ce pas une femme qui, un jour, sauva la France, quand tous les hommes disaient : à quoi bon ? La démocratie mourante a mis entre les mains de la femme une arme puissante : le vote. Pourquoi ne s'en servirait-elle pas ?

— Tu mets entre parenthèses une idée à laquelle je n'avais jamais pensé.

– Penses-y et tu m'approuveras. Mais, en attendant, parlons d'autres choses. Je faisais allusion à Allie tout à l'heure. J'ai hâte de la revoir, cette chère Allie. Je ne l'ai vue qu'une petite après-midi et une courte soirée ; et, pourtant, j'ai tant de choses à lui dire. Tu reviens demain de Port-Joli ?

— Oui, si tu tiens à te débarrasser si tôt de moi !

— Tu es toujours le même, Henri !

— Je n'ai pas vu Allie depuis un an et elle aura sans doute beaucoup de choses à me dire. Si tu venais dîner avec moi, sans cérémonie, chez elle ?

— Non. Il faudrait d'abord qu'elle m'invite elle-même. Elle vient à peine de s'installer. Cela pourrait la déranger. J'irai te rejoindre vers trois heures, demain après-midi. Tu vas à la messe basse ?

— Non. Il y a si longtemps que je ne suis pas allé à Port-Joli que j'irai à la grand'messe. J'y verrai de vieilles figures connues et j'y entendrai peut-être la voix fêlée de Félix Grandbois, qui chante le Kyrie comme un coq qui rate son cocorico.

— Alors, si je puis me trouver une place de banc, j'y serai moi aussi. Il y a vingt ans que je n'ai pas entendu un sermon en

français.

— Tu allais à l'église, là-bas ?

— Certainement. Mais tout se fait en anglais, car les catholiques sont tous, ou à peu près, d'origine irlandaise.

— Alors, c'est entendu. Si personne ne nous offre une place de banc, nous ferons comme le publicain !

Nous n'avions pas perdu de temps au cours de ce dîner intime ! Deux vieux amis, presque deux frères, ont bien des choses à se dire lorsqu'ils ont été vingt ans sans se voir ! Je soldai la note, malgré les protestations d'Henri, et nous nous mîmes en route vers Port-Joli.

19

Nous fîmes le pied de grue pendant deux heures avant de trouver place sur le traversier de Lévis. Enfin, on nous fit signe d'avancer. Je commençais à être à bout de patience ! Les bateaux modernes qui font aujourd'hui le service n'étaient pas encore en opération, et le pont du Cap-Rouge devait attendre encore dix ans l'honneur de supporter les voitures. Henri ne fut pas lent à s'élancer sur la grand'route. On eût dit qu'il voulait l'avaler tout d'un trait ! Tandis qu'il dévorait ainsi le chemin, je m'absorbais dans la contemplation du magnifique panorama qui se déroulait sous mes yeux. C'était la première fois que je parcourais en auto la distance de Lévis à Port-Joli.

La Cadillac douze cylindres d'Henri gravit les hauteurs de Beaumont à une allure endiablée et tout à coup s'étalèrent devant mes yeux les flancs de l'Île d'Orléans, qui s'inclinent doucement vers le fleuve, où ils viennent se baigner dans ses eaux grises. La baie de Beaumont, qui forme une échancrure dans la dentelle de verdure bordant le grand fleuve, d'où émerge à peine, au milieu des arbres trois fois séculaires, le clocher de la vieille église qui lance vers le ciel sa flèche timide, nous apparut dans toute sa simple beauté. Sur l'Île d'Orléans, le village de Saint-Laurent, qui semble construit à fleur d'eau, nous renvoyait les reflets de son clocher, sur lequel le soleil dardait ses clairs rayons. Dans le lointain, on apercevait une suite de baies, d'îles, et, comme rideau, fermant l'horizon, les montagnes abruptes de la côte nord. Bref, toute la grande nature québécoise était à nos pieds.

Nous aperçûmes enfin le clocher de la vieille église de Port-Joli. Henri eut l'amabilité de me conduire à la Bastille. Je l'invitai à souper avec moi, mais il s'excusa, car il avait hâte de revoir sa sœur, qui l'attendait sans doute avec impatience.

J'allai m'asseoir sur une banquette, dans le parc de la Bastille. Quelques figures nouvelles étaient venues s'ajouter à celles d'avant-hier, tandis que d'autres étaient disparues. C'est l'éternel renouvellement qui se produit dans toutes les stations balnéaires, où les gens ne séjournent, pour la plupart, que très peu de temps. Il n'y a qu'un petit groupe d'habitués qui y demeurent en permanence, durant quelques mois. Tel ce M. Latour, qui arrive à la Bastille le 2 mai et qui en repart le 3 octobre, régulièrement.

J'appris que ce bon monsieur était indisposé. Aussitôt que j'eus la permission d'aller le voir, je me rendis à sa chambre. Il

manifesta une joie exubérante en m'apercevant et il m'offrit un de ses fameux cigares.

La cloche du souper vint heureusement à mon secours, car ce bon M. Latour recommençait à me parler de sa fortune ! J'exprimai mon regret de ne pas le voir à table avec nous et je le quittai.

Après le souper, je retournai sur la falaise, où je commençais, sans doute, à avoir l'air d'un habitué. Je me demandais comment je passerais ma veillée, lorsqu'on me manda au téléphone.

— Allô ! Allô !

— Allô ! C'est Henri. Viens donc faire la causette ! Allie t'attend.

— Dans une demi-heure, je serai là. Le temps de changer d'habit, et je cours vous rejoindre !

– Tu m'as lire une épine du pied ! dis-je à Henri lorsqu'il vint m'ouvrir. La perspective d'une partie de bridge avec M Latour ne me réjouissait guère !

— J'ai pensé que tu t'embêterais !

– Quel assommoir que ce bon M. Latour !

Henri me fit les honneurs de la maison et m'invita à passer au vivoir. Allie était assise avec ses enfants et en train de leur expliquer je ne sais trop quelle illustration, sur un journal.

– Bonsoir, Olivier ! me dit-elle de sa voix chaude. Tu m'as amené de la belle visite !... Tu as fait un bon voyage ?

— C'est moi qui t'ai amené de la visite ! riposta Henri.

— Disons que vous vous êtes amenés l'un l'autre.

— Le jugement de Salomon ! dis-je. Oui, nous sommes venus tous les deux pour te voir.

— Comme autrefois !

— Oui, comme autrefois ! Sais-tu, Allie, que ce mot me fait presque mal ?

— Pourquoi ? Il y a tant de douceur dans ce mot, qui évoque tout un passé heureux ! Autrefois !... Il me semble que nous devrions plutôt dire hier, tant je sens revivre avec force les souvenirs charmants de cette époque, en me retrouvant, ce soir, avec Henri et toi !

— Par exemple, dit Henri, si vous commencez à vous attendrir ! Jouons donc plutôt une partie de bridge !

— Parfait ! Mais nous ne sommes que trois !

— Olive joue assez bien, interrompit Allie.

— Je jouerai avec Olive, dit Henri.

— Tu m'acceptes comme partenaire ? dis-je à Allie.

— J'aurais mauvaise grâce à te refuser, Olivier !

Il était onze heures quand la partie prit fin. Nous gagnions par deux manches et sept cents points.

— Chanceux aux cartes, malchanceux en amour ! hasarda Olive.

Comme elle avait raison, la petite Olive, et comme l'on trouve souvent la vérité dans la bouche des enfants ! Allie voulut gron-

der la petite fille pour sa boutade, mais je l'en empêchai. On ne punit pas les enfants parce qu'ils disent la vérité ! Cette manière d'agir pourrait les habituer à mentir !

Je me retirai, heureux de ma partie de cartes, moi qui d'habitude abhorre le jeu !

— Nous te reverrons, Olivier ? me dit Allie en me souhaitant le bonsoir.

— Certainement, puisque j'ai pris rendez-vous avec Henri pour trois heures ! Tu ne me retires pas ton invitation, Henri ?

— Non ! Et même avance l'heure du rendez-vous, si cela te fait plaisir. Tu dois t'embêter à la Bastille ?

— Plus que moins, oui ! Évidemment, la vie oisive ne me va guère !

Le temps que je passais à la Bastille me pesait tellement que c'est de tout cœur que j'avais accepté d'avancer ma visite d'une heure. Ce nouvel arrangement me donnerait juste le temps de dîner et de me reposer un peu, après la grand'messe du lendemain, à laquelle j'avais projeté d'assister.

Je venais de quitter Allie et déjà j'avais hâte de la revoir. Cette amitié que pendant vingt ans j'avais essayé de tuer était encore aussi vivace qu'au jour de mon départ. Ne serait-ce donc que dans l'amitié que se trouve ce sentiment de fidélité inébranlable que ni le temps ni l'espace ne peuvent altérer ? Serait-il exagéré de qualifier l'amitié d'éternelle ? Elle est, pour le moins, le plus durable et le plus constant des sentiments humains. Dieu, dans son incommensurable bonté, a voulu venir discrètement au secours des âmes désemparées, en jetant sur leur chemin l'âme

sœur, le cœur ami, qui les console et leur fait paraître leurs épreuves moins lourdes.

Certains esprits étroits prétendent qu'il n'y a pas de différence entre l'amitié et l'amour. Je laisse aux âmes sobres le soin d'en juger. Quant à ceux qui soutiennent cette opinion, il est inutile d'essayer de les convertir : ils n'ont pas l'âme assez haute pour comprendre toute la noblesse qu'il y a dans ce sentiment sublime qu'on appelle l'amitié.

20

La vieille coutume de se former en groupes épars, à la porte de l'église paroissiale, avant et après les offices religieux, existe encore à Port-Joli. J'ai souvent entendu, dans mon jeune âge, formuler des critiques contre cette habitude qu'ont les fidèles d'attendre le dernier son de la cloche pour secouer leurs pipes et entrer dans l'église. Bah ! Si nos grands-pères n'ont jamais commis de plus grand délit que celui-là contre l'observance du dimanche, il n'y a vraiment pas matière à scandale ! D'ailleurs, les pharisiens qui critiquent le plus violemment cette coutume ancestrale sont souvent ceux qui se scandalisent le moins de voir fumer les cheminées d'usines le jour du Seigneur. Non, il ne faut pas exagérer. D'ailleurs, cette formation de groupes offre un cachet si particulier, si attrayant ! Pendant que les hommes causent de leurs semences ou de leurs récoltes, les femmes, déjà agenouillées au pied de l'autel, préparent par leurs prières ferventes la rentrée de leurs hommes. Le tinton sonne, l'orgue ronfle, et c'est au son des notes, tantôt aiguës, tantôt profondes, que les bons habitants pé-

nètrent dans le sanctuaire, pour venir s'agenouiller auprès de leurs épouses. Cette entrée tardive permet aux hommes d'offrir les places libres aux étrangers.

C'est grâce à cette coutume qu'Henri et moi, qui nous étions rencontrés sur les marches de l'église, fûmes favorisés de deux places libres, dans le banc de Joseph Lanouette du quatrième rang. Sa femme, malade, n'avait pu se rendre à l'église. Nous ayant aperçus, bien qu'il ne nous ait pas reconnus, il nous offrit deux places. Il sentait bien un peu « l'étable », mais c'était un arôme du pays, et rien de ce qui monte de la terre canadienne ne répugne à l'odorat d'un fils du sol.

L'office divin différa si peu du dernier auquel j'avais assisté avant mon départ qu'il me sembla que j'avais entendu la messe dans cette église le dimanche précédent. J'avais l'impression que mes vingt années d'exil n'étaient qu'un rêve et que je n'avais été absent que quelques jours.

Le dîner à la Bastille fut des plus succulents, et une franche gaieté régna dans la salle à manger. M. Latour, qui s'était complètement remis de son indisposition, me pria de bien vouloir m'asseoir à sa table.

— Jouez-vous au golf ? me demanda-t-il tout à coup, vers la fin du repas.

— Oui, je joue, mais je n'ai pas mes bâtons ici.

— Nous vous en prêterons !

Pour mettre fin à ses instances, je dus lui expliquer que j'étais attendu chez un ami. Je m'excusai et je partis immédiatement pour mon rendez-vous avec Henri.

Àpeine avais-je franchi le seuil de la maison que ce dernier m'annonça qu'il retournerait peut-être à Québec dans l'après-midi, car il était un peu inquiet des siens.

Vraiment, je n'étais pas fâché de cette décision. J'avais hâte de me retrouver seul avec Allie. J'avais tant de choses à lui dire ! Il est vrai que j'aurais pu différer mon récit. Étant maître de mon temps, je n'étais pas pressé ! Mais il me tardait de la voir seule.

Àquatre heures, Henri nous quittait, après m'avoir fait promettre de retourner le voir et, surtout, d'aller le voir chez lui, car il était désireux de me présenter sa petite famille. Il s'était marié à une Québécoise qui lui avait donné sept enfants.

Àpeine fut-il parti qu'on frappa à la porte. C'était M. le curé qui venait rendre visite à Allie.

— Bonjour, Madame Montreuil, dit le curé en lui serrant cordialement la main.

— Bonjour, Monsieur le curé… Je ne m'attendais pas à votre visite !

— J'ai su, ce midi seulement, que vous étiez revenue parmi nous. Il y a tant d'étrangers en villégiature à Port-Joli !

– C'est peut-être parce que je suis du pays et que je ressemble sans doute à vos paroissiennes !

— J'avoue que je me plais à vous reconnaître comme une paroissienne. Le souvenir de votre famille est encore si vivace ici que je suis heureux de rendre hommage à celle qui me rappelle tant sa digne mère !

— Je vous remercie de votre bonté à mon égard, Monsieur le curé. Si vous voulez entrer ? J'ai de la visite rare ! Je ne sais pas si vous allez le reconnaître ?

— Voyons, que j'ajuste mes lunettes !… Olivier !

— Vous avez bonne mémoire, Monsieur le curé, lui dis-je. Après vingt ans, me reconnaître aussi facilement !…

— On n'oublie pas comme cela ses petits servants de messe ! Je t'ai reconnu, l'autre matin, à la messe, mais, tu sais, j'attendais ta visite !

— Je m'excuse de ne pas l'avoir encore faite, Monsieur le curé, mais j'avais l'intention d'aller vous voir avant mon départ.

— Ça fait deux fois que tu visites le bon Dieu… Il est encore le premier… Je n'en suis pas jaloux… C'est signe que tu n'as pas abandonné ta religion. Tu m'excuseras bien à ton tour, car j'étais venu voir M Montreuil pour une petite affaire qui m'occupe en ce moment.

— Alors, je me retire.

— Mais non ! Ce que j'ai à dire à M Montreuil intéresse tout le monde ! Je m'explique tout de suite. Vous allez peut-être me trouver un peu pressé, mais puisque c'est la Providence qui vous envoie…

— Je vous écoute, Monsieur le curé, dit Allie.

— Voici, en deux mots, ce que j'ai à vous demander. Les bonnes religieuses du couvent ont besoin de fonds pour restaurer leur chapelle qui tombe en ruines. Elles sont venues me consulter, mais, vraiment, je ne savais trop comment leur venir en aide.

« Si nous organisions une tombola ? me dit la Mère Supérieure. — Oui, mais, qui va se charger de cette tâche ? — Ah ! c'est là l'obstacle ! » me répondit-elle, un peu découragée. Pour l'encourager, je lui ai dit que je prierais pour elle et que je lui donnerais une réponse demain. Quand j'ai su que vous étiez ici, je me suis dit : Voilà que je suis exaucé !

— Vous n'y pensez pas, Monsieur le curé ! J'arrive à peine ! Que diront les dames du faubourg ?

— Je leur rappellerai leur fiasco de l'année dernière. Ça suffira pour les calmer. D'ailleurs, elles ont bon cœur et vous pourrez compter sur leur concours désintéressé, car elles seront trop heureuses de profiter de votre esprit d'initiative. Vous leur laisserez la gloire et vous garderez le mérite pour vous. C'est encore la meilleure monnaie pour le ciel.

Allie me regarda d'un air inquisiteur, comme si elle eût voulu me demander conseil, puis elle reprit :

— Vous n'exigez pas une réponse immédiate, Monsieur le curé ?

— Non, ma fille. Prenez le temps de réfléchir. Toutefois, je tiens à ajouter que, si vous ne pouvez accepter, la tombola tombera à l'eau. Je vous souhaite le bonsoir et vous bénis.

— Faites-moi donc le plaisir de prendre le thé avec nous, Monsieur le curé. Olivier reste à souper.

— Mille mercis, mais on m'attend au presbytère. D'ailleurs, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire ?

Pour toute réponse, Allie baissa les yeux. M. le curé prit congé de nous et nous nous retrouvâmes enfin seuls.

— Tu as accepté tacitement mon invitation à souper, devant M. le curé ; tu ne peux te récuser, maintenant, me dit Allie en rentrant dans la pièce.

— J'aurais mauvaise grâce de toujours refuser, Allie. De plus, comme l'a deviné M. le curé, j'ai beaucoup de choses à te dire. Peut-être, de ton côté, ne m'as-tu pas tout raconté ?

Allie rougit comme autrefois, quand elle se sentait intimidée. Elle fit signe aux enfants de se retirer pour quelques instants.

– Pourquoi as-tu fait cela, Olivier ?

— Quoi ?

— Ce dépôt de deux mille dollars, à mon nom !

— Je n'en avais pas plus sur moi, répondis-je en riant.

— Je ne badine pas, Olivier. Réponds-moi ! Pourquoi as-tu fait cela ?

— Jure-moi que je t'ai fait tort et je le retire !

— La question est trop pertinente pour que j'essaye de l'éluder, surtout après les confidences que je t'ai faites sur mon état misérable. Mais je ne puis tout de même accepter de passer, aux yeux du public..., pardonne-moi si je lâche le mot, je ne puis accepter de passer pour une femme qui est entretenue par un homme !

— Tu m'amuses, Allie ! Qui va s'imaginer une telle monstruosité ? On te connaît à Port-Joli !

— Oui, mais nous ne sommes pas maîtres des qu'en-dira-t-on. Vois-tu la coïncidence ? Tu arrives ici le mercredi ; j'étais arrivée la veille. Tu pars pour Montréal, et, avant de partir, tu laisses imprudemment une forte somme pour déposer à mon nom !

— Et puis ?

— Et puis, le directeur de la banque, nouvellement arrivé ici, m'a posé mille questions !

— Il est tenu au secret d'office, cet impertinent ! Je le verrai demain. N'ai-je pas le droit de disposer de mon argent à mon gré ?

— Deux mille dollars, c'est une somme !

— Ah ! j'oubliais ! J'ai dit au directeur que c'était une commission que tu m'avais chargé de faire la veille et que je l'avais oubliée.

— Il m'a bien parlé de cela, mais je n'étais pas au courant et je me suis mêlée un peu.

— Ça n'a pas d'importance ! J'arrêterai demain à la banque, pour me faire câbler une autre somme, et j'arrangerai cela.

— Je crains que tu ne te mettes à la gêne pour moi, Olivier !

— Ma chère amie, j'ai jusqu'ici gardé mon secret, même avec toi, pour ne mettre personne à la gêne et pour continuer à jouir, comme je le fais, de ma promenade, mais apprends que je suis riche à millions.

— Toi ?

— Et pourquoi pas ?

— Ma question te paraît bête, sans doute ? Mais je n'ai jamais entendu dire que tu étais riche.

— Ce n'est pas mon habitude d'étaler ma richesse, j'en connais trop la vanité. J'ai trouvé M. Latour si ridicule avec ses millions qu'il étale aux yeux de tout le monde ! Les diamants qu'il porte à ses doigts gros et courts, la chaîne de montre énorme qui orne sa corpulence prononcée, me donnent envie de rire, chaque fois que je le vois. J'ai l'avantage de n'être pas pansu, ce qui me donne l'air de tout le monde. Aussi M Latour m'a-t-elle pris en pitié, me classant sans doute au nombre des petits fonctionnaires qui dépensent leurs économies dans les stations balnéaires, pour avoir l'avantage de coudoyer des millionnaires et, une fois de retour à leur pupitre, parler de leur ami Untel rencontré en villégiature. Si elle savait, cette pauvre Mme Latour qui me regarde toujours de son petit air protecteur, que je puis acheter son mari dix fois ! Mais non, cela m'enlèverait tout mon plaisir !

– Raison de plus, Olivier ! Quand le public apprendra ta richesse — car ça se saura, les roches parlent à Port-Joli comme ailleurs — on dira que tu te payes le luxe d'une maîtresse, et je ne pourrais souffrir ce soupçon !

— Tu me fais injure, Allie ! Pourrais-tu me soupçonner de la moindre intention perverse, moi qui suis presque ton frère ? Une amitié qui a duré à travers le temps et l'espace pourrait-elle engendrer d'aussi sordides intentions ?

Ce n'est pas moi qui douterais de toi et de tes intentions, c'est le public ! Celui-là, il jugera toujours les choses en se considérant lui-même. Il imputera toujours aux autres ses propres senti-

ments. Soyons l'exception à la règle, et ne gâche pas ton bonheur et celui de tes enfants pour des on-dit.

— Je me fie à ta sagesse et à ton expérience, Olivier, et c'est comme un frère que je t'accueille et t'offre de partager mon modeste souper qui, sans toi, serait encore plus maigre. C'est bien assez, en effet, d'avoir une fois passé à côté du bonheur et de l'avoir manqué, sans perdre les miettes qui nous en restent.

— On ne refait pas le passé, Allie, on s'en souvient. On jette dessus un voile, quand il est mauvais, et on regarde vers l'avenir. Quand il est beau, on vit de son souvenir.

— Ce que tu dis est la sagesse même, Olivier. Je te laisse avec les enfants, pendant que je préparerai le souper.

Marie, Olive et Jacques vinrent s'asseoir près de moi. Je les questionnai sur différentes choses à la portée habituelle des enfants, et ils me répondirent tantôt timidement, tantôt avec hardiesse, selon la question que je posais.

— Vous vous appelez comme papa, dit subitement Olive.

— Et un peu comme toi, puisque tu te nommes Olive !

Elle ne répondit pas et alla retrouver sa mère. Elle fut bientôt suivie de Jacques et de Marie.

En jetant un coup d'œil autour de moi, je vis pêle-mêle, sur une table, un lot de vieux bouquins, parmi lesquels je découvris un album, contenant des pièces de vers, découpées ici et là dans les revues et les journaux. Classées artistiquement, ces poésies d'un choix exquis dénotaient chez la personne qui les avait recueillies le goût des belles choses, mais aussi un état d'âme porté

vers la tristesse. Je m'absorbai dans la lecture de ces pièces choisies, tournant tranquillement chacune des pages, à mesure que j'en avais fini la lecture ou que la mélancolie des vers était trop prononcée. Tout à coup, je m'arrêtai devant un titre qui me parut intéressant. Au milieu des poésies, une nouvelle :

« Tout espoir de voir revenir le lieutenant Reillal est perdu. »

— Tiens ! me dis-je, qu'est-ce que cela ? Je lus avec anxiété.

« Prise en embuscade par l'ennemi, sa troupe a été anéantie ou faite prisonnière. Il y a plutôt lieu de croire qu'ils sont tous morts au champ d'honneur. »

En marge de cette découpure, je lus ces mots écrits de la main d'Allie :

« A-t-il au moins deviné le secret de mon cœur ? Adieu, Olivier ! »

J'eus peine à dissimuler l'émotion qui m'étreignit en lisant ces mots. Cet album appartenait donc à Allie et c'étaient ses sentiments intimes qu'elle avait exprimés en marge de la nouvelle de ma disparition ! Elle avait dû les écrire dans toute la sincérité de son âme, puisqu'elle me croyait parti pour l'au-delà.

Je continuai à feuilleter l'album. De vieilles poésies, sur du papier jauni et d'un caractère plus grave encore, remplissaient les pages suivantes. C'était donc l'état d'âme d'Allie qui se reflétait dans ce recueil. Les pièces gaies en étaient exclues.

Je tombai sur un autre titre qui attira mon attention :

« Mariage fashionable à Port-Joli. M. Olivier Montreuil conduit à l'autel M Allie Dupontier. »

Suivaient tous les détails de la cérémonie : déjeuner à la Bastille, noms des invités, parmi lesquels des ministres, des députés, des sénateurs, puis, en finale : « L'heureux couple s'embarque pour une croisière sur la Méditerranée. »

En marge, écrit de la main d'Allie, on lisait : « Les apparences sont souvent trompeuses. »

Le recueil avait évidemment été négligé après le mariage de M Montreuil, car il y avait plusieurs pages blanches. Plus loin, je remarquai une inscription à la main, indiquant la date de naissance de Marie, d'Olive et de Jacques, les noms des parrains et des marraines.

Plus loin, sur une page bordée de noir, un extrait de journal relatant les détails des funérailles de M. Montreuil. La nombreuse assistance venue pour escorter sa dépouille mortelle témoignait de la popularité du défunt. Enfin, un peu plus loin, les découpures recommençaient, arrangées avec un certain désordre, mais toujours d'un caractère grave. De temps en temps, une poésie sur les orphelins, les veuves, les misères muettes. Plusieurs n'avaient pas encore été classées. Je lus ce que je pus, à la hâte. Le même goût sûr avait présidé au choix de toutes ces pièces, mais toutes étaient de nature austère.

J'entendis les pas d'Allie, qui venait vers moi. Précipitamment, je remis l'album à sa place, essayant de m'arracher aux réflexions qui me hantaient et tâchant de dissimuler l'émotion qui m'étreignait.

Je passai dans la salle à manger. Une nappe blanche recouvrait la table ; mais les plis un peu jaunis prouvaient qu'elle n'avait pas été dépliée depuis la mort de M Dupontier. Il y avait

bien longtemps que je ne m'étais pas assis à cette table familiale. C'était la même table qu'autrefois, au temps de mon enfance : une table en noyer noir, supportée par des pieds au bas desquels une tête de lion reposait tranquillement, l'œil aux aguets.

Pendant de nombreuses années, une famille de douze enfants avait apaisé sa faim autour de cette table hospitalière. Pour la première fois peut-être elle avait refusé la nourriture abondante de jadis quand, le jeudi précédent, Allie s'était trouvée en face d'un reste de poisson, pendant que ses enfants, ignorants de la misère qui les attendait, jouaient gaiement chez leur tante, qui les avait accueillis pour la journée. Non ! Il ne fallait plus que cette misère se renouvelât, dût en souffrir la fierté d'Allie.

— Tu excuseras mon modeste souper, me dit-elle. Il aurait pu être plus modeste encore, ajouta-t-elle en baissant les yeux.

Si le menu n'avait rien d'élaboré, l'odeur des mets était invitante et je mangeai de bon appétit, en faisant honneur à tous les plats.

La conversation, cependant, languit tout le temps du repas. Dans ce silence relatif, je goûtais, outre les plats succulents, cette atmosphère de tranquillité et de paix que procure toujours la présence d'êtres aimés.

— Desservez la table, dit Allie à Marie et à Olive, quand le dessert eut été englouti. Je retournai au vivoir, précédé de mon hôtesse.

— Tu n'as pas encore appris à fumer la pipe ? me dit celle-ci en s'asseyant.

— Non, répondis-je distraitement, les yeux fixés sur l'album. M. Montreuil fumait-il ?

— Beaucoup, quand il avait des problèmes difficiles à résoudre. À part cela, il fumait modérément. Il grillait une cigarette après les repas, et c'était tout. Je ne crois pas que ce soit l'abus du tabac qui l'ait tué. Mais laissons de côté cette question de tabac. Parlons de toi, ou, plutôt, parle-moi de toi, de tes aventures. Raconte-moi ta vie, enfin !

— Ma chère Allie, mon histoire tient presque du roman. Elle te semblera si extraordinaire qu'il vaudrait peut-être mieux la taire.

— Allons ! Ne crains rien. Raconte-la ; je t'écoute. Je ne t'ennuierai pas à te raconter les préliminaires de mon départ. Pourquoi me suis-je jeté dans cette aventure ? Dieu seul le sait ! Je t'ai tenue assez régulièrement au courant du départ de notre contingent d'Halifax, de nos arrêts aux îles du Cap-Vert et à l'Île Sainte-Hélène, où nous avons eu l'insigne privilège de visiter Longwood, où résida Napoléon I pendant son exil sur cette île désolée. Sais-tu qu'on a parlé d'y envoyer le général boer Cronge ?

Ai-je vu Longwood du même œil que mes compagnons d'origine anglaise ? Évidemment non ! Au retour de la visite que nous y avons faite, pendant que nous longions le chemin rocailleux qui conduit à la mer, je pouvais lire dans le regard du plus humble troupier tout l'orgueil d'Albion au souvenir de cette captivité imposée à l'empereur déchu. Quels sentiments contraires m'émouvaient lorsque je comparais l'étroitesse de cette enceinte avec la gloire qu'elle avait renfermée pendant des années ! L'ombre du grand empereur plane encore sur ce paysage sinistre ; et c'est à

cause de son souvenir et seulement à cause de cela que cette île déserte conserve sa renommée historique.

Sainte-Hélène était la dernière escale du bateau. Nous reprîmes la haute mer, cette mer si calme du Sud. Notre bateau avançait tranquillement, faisant lever de temps en temps une nuée d'exocets qui sortaient de la mer par milliers pour voler à fleur d'eau pendant plusieurs minutes et reprendre ensuite leurs ébats aquatiques.

Un bon matin, l'enseigne du vaisseau annonça : « Terre ! » Nous nous précipitâmes sur le pont tous ensemble. À mesure que nous avancions, nous voyions se dessiner à l'horizon le mont Table. Déjà, le soleil du midi empourprait sa crête de granit. La température, qui était supportable au large, devenait accablante à mesure que la terre ferme, inondée par les rayons du soleil tropical, nous renvoyait de plus près sa chaleur.

Nous débarquâmes enfin sur le sol brûlant. Une activité fébrile régnait sur les quais. L'arrivée de notre bateau n'était qu'un incident banal parmi les nombreuses arrivées de troupes d'Angleterre, d'Australie, de Nouvelle-Zélande et même des Indes. C'était le deuxième contingent canadien qui arrivait ; demain, ce seraient d'autres troupes puisées aux sources intarissables d'un puissant empire. C'était bien la guerre avec ses canons, ses chariots, ses soldats postés partout en sentinelles.

Une nuée de pousse-pousse attendaient le débarquement de chaque bateau. Ce moyen primitif de locomotion fut pour nous, Canadiens, une stupéfiante révélation. Voir des êtres humains remplacer les bêtes de somme nous paraissait pour le moins anormal. Mais le temps n'était pas aux attendrissements, puisque

nous venions faire la guerre à un petit peuple inoffensif. Nous montâmes donc, deux par deux, dans les pousse-pousse, pour nous rendre aux quartiers généraux de l'armée.

Nous avions à peine perdu le pied marin qu'un ordre du général en chef nous désigna pour le front, à un endroit inconnu de tous, excepté du colonel de notre escouade. Nous devions partir en chemin de fer et des compartiments nous avaient été réservés, mais au dernier moment, les ordres furent changés et nous nous embarquâmes de nouveau pour le Natal. Ce furent trois jours additionnels sur les flots de l'Océan Indien, qui ne fut pas aussi clément que l'avait été l'Atlantique, car nous fûmes ballottés continuellement.

À Durban, où nous débarquâmes, régnait la même activité fébrile qu'à Capetown. Les troupes anglaises avaient subi un échec lamentable sur la Tugela, au mois d'octobre, et la retraite du général Yule, qui avait succédé au général Symons, blessé et fait prisonnier par les Boers, avait failli tourner en un désastre irréparable. Ordre me fut donné de rejoindre l'armée du général Buller, qui avait préparé de longue main une contre-offensive, et je fus incorporé au corps de génie de l'armée anglaise. Je perdais en quelque sorte mon identité canadienne.

Après plus de revers que de succès, l'armée du général Buller, en qui Albion avait mis toutes ses espérances, dut, à son tour, baisser la tête devant la victoire boer de Spion-Kop. On confia à notre corps de génie la tâche de construire des pontons sur la Tugela. Les rapides de la rivière étaient un obstacle presque insurmontable à la construction de ces pontons et la plupart des troupes durent traverser à gué, tandis qu'on faisait passer le gros matériel sur le pont du chemin de fer, encore intact.

Cette nouvelle défaite anglaise, ajoutée à celle du mois d'octobre, avait jeté la consternation dans l'armée. Les soldats anglais, pourtant si imbus de la supériorité de leurs officiers, perdaient confiance dans leur habileté à conduire la campagne. Parmi les troupes coloniales, l'enthousiasme des premiers jours avait faibli et fait place à un pessimisme inquiétant. Des murmures sourds grondaient parmi les soldats, qui ne se gênaient pas pour dire qu'on les conduisait à la boucherie sans raison. Entre eux, ils traitaient les généraux de jackasses (ânes).

J'observai en moi-même un curieux état psychologique. Je m'amusais à observer les figures glabres des officiers anglais, avec qui j'étais en contact journalier et qui semblaient offusqués du moindre sourire de ma part. C'est que je n'étais pas dans le même état d'âme qu'eux. Que me faisait à moi l'humiliation d'Albion ? N'avait-elle pas un jour, tout comme aujourd'hui, envahi notre beau sol canadien et arraché à la France le plus beau joyau de sa couronne royale ? Ce drapeau anglais que l'on avait arboré un jour sur le rocher de Québec, il était lacéré par l'ennemi, troué de balles et humilié. Je m'en réjouissais, sans m'en rendre compte.

Je réfléchis longtemps sur cet état d'âme, qui me paraissait si étrange. Était-ce que je voyais, dans cette armée de Boers, luttant bravement pour conserver leur liberté, les régiments de Montcalm, succombant dans un combat héroïque sur les Plaines d'Abraham, où le drapeau français dut se replier pour repasser les mers, disant adieu pour toujours au grand fleuve, au cap Diamant, au mont Royal et au petit peuple désormais sans défense et à la merci d'un ennemi séculaire ?

La réponse à ces questions intérieures ne se faisait pas attendre : c'était notre revanche ! Pourtant, je restais loyal à l'armée, dans laquelle je m'étais volontairement enrégimenté. L'idée ne me vint jamais de passer à l'ennemi que je combattais consciencieusement, par devoir et par respect de la parole donnée, mais sans enthousiasme. Blood is thicker than water, disent les Anglais. Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en ces moments tragiques de ma vie aventureuse, où les revers que nous venions de subir annonçaient une lutte qui serait longue. On n'efface pas de la terre un peuple qui ne veut pas mourir !

Après ce dernier échec, un calme relatif s'établit. Heureusement, je ne fus pas pris dans Ladysmith, au cours du long siège qu'en firent les Boers, et je pus obtenir des congés qui me permirent de me mettre en contact avec les gens du pays. Je visitai une partie du Natal. Je poussai même une pointe dans le Zoulouland pour me diriger ensuite sur Capetown que j'avais à peine vue. Je m'arrêtai à divers campements échelonnés le long du chemin de fer et fis la rencontre de plusieurs troupes affectées au transport des bagages. Là encore je constatai, comme sur le front du Natal, que la vie d'officier anglais, même en rase campagne, offre un certain confort. Il n'est pas exagéré de dire qu'un tiers des moyens de transport est affecté aux victuailles et aux bagages des officiers. Avec les moyens primitifs encore en usage à cette époque, c'est dire qu'une grande partie de l'énergie des soldats, qui aurait pu être déployée beaucoup plus utilement ailleurs, était consacrée aux douceurs des officiers. Cet état de choses ne fut pas tout à fait étranger aux revers des Anglais. On ne va pas à la guerre comme à une partie de plaisir ! Ces messieurs l'ont appris à leurs dépens, même si la leçon ne les a pas corrigés !

Tout cela n'est rien, pourvu que l'officier ait son rhum, son scotch et sa batterie de cuisine, le tout aux soins de son ordonnance. C'est peut-être ce qui explique pourquoi l'Anglais, habitué au confort de son home, ne dédaigne pas ces aventures de conquête au profit de cet empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Je me rendis donc à Capetown, ville moderne, munie d'hôtelleries confortables. C'était l'endroit préféré des officiers en congé, et j'en profitai comme les autres. Je liai des relations assez intéressantes au point de vue social, car les bals succédaient aux bals, malgré les défaites récentes de l'armée britannique aux mains des Boers. Les Anglais ont ceci de particulier qu'ils ne perdent jamais confiance dans l'habileté du Home Government à surmonter toutes les difficultés. Ils se disent que la ténacité du bouledogue anglais finit toujours par triompher.

L'élément hollandais restait cependant étranger aux manifestations mondaines. Quelques-uns seulement, que l'élément chauvin du Cap appelait du nom flatteur de « progressifs », se mêlaient à la population d'origine anglaise. Pas ou peu de femmes d'origine hollandaise, malgré l'attrait qu'exerce toujours sur le beau sexe le costume militaire. Cette réserve, de la part d'une population en sympathie naturelle avec les Boers, qui scandalisait les Anglais, s'expliquait plus facilement pour moi. Je n'avais qu'à me transporter en esprit au Canada pour y trouver une situation identique, car il n'est pas exagéré de dire que quatre-vingt-dix pour cent des Canadiens-Français partageaient l'opinion de cette minorité qui en Angleterre condamnait cette guerre de conquête, en la qualifiant énergiquement de crime national.

21

Allie m'avait interrompu un moment, pour répondre à une question de Jacques, qui avait écouté attentivement le récit de mes aventures.

— Marie et Olive demandent si elles peuvent venir écouter le récit de M. Reillal ?

Allie me regarda d'un air presque suppliant.

— Certainement, dis-je, si cela les intéresse.

— Vous avez fini votre petit ménage ? dit Allie aux deux petites filles.

— Oui, maman, répondirent-elles ensemble.

— Alors, venez. Je te demande pardon, Olivier, de l'interruption de Jacques.

— Ce n'est rien, Allie. Je continue. Tout a une fin ici-bas, les bonnes comme les mauvaises choses. Je crois même que les choses agréables durent encore moins longtemps que les autres. C'est peut-être que, se sentant trop recherchées, elles se lassent et s'enfuient. Toujours est-il qu'après mon congé je dus retourner sur le front.

La guerre entrait dans une nouvelle phase. Aux batailles rangées succédèrent les combats d'embuscade, sous la direction des généraux boers de La Rey, Botha et Dewet. Une fois le siège de Ladysmith et celui de Kimberley levés, l'utilité des grosses pièces d'artillerie devenait presque nulle. Les mitrailleuses et les pompoms devinrent les favoris. La charrette à deux roues fut adoptée

comme moyen de transport par les Boers, qui pouvaient ainsi se déplacer avec une rapidité foudroyante.

Je t'ai tenue au courant assez fidèlement, je crois, des combats auxquels j'ai pris part, pour qu'il ne soit pas nécessaire de t'en faire à nouveau le récit détaillé. Je noterai cependant que nos moyens de transport, que les officiers supésieurs hésitaient à remplacer par d'autres plus en conformité avec les circonstances nouvelles, nous mettaient dans un état notable d'infériorité. L'ennemi campait souvent à un mille ou deux de nous et décampait avant le lever du soleil, de sorte que nous courions souvent comme après des fantômes. Le général Dewet, de célèbre mémoire, nous donnait plus de difficulté que les autres. On dit que c'est lui qui organisa le nouveau mode de transport, jusque-là inconnu des guerriers, dont j'ai parlé tout à l'heure.

C'est alors que le haut commandement de l'armée anglaise et coloniale fut confié à lord Roberts, généralissime des armées anglaises, avec lord Kitchener comme conseil.

Du côté de l'ennemi, un colonel français, de Villebois-Mareuil, pris de sympathie pour le petit peuple boer aux prises avec l'ogre anglais, avait généreusement offert ses services aux deux républiques sœurs. Les généraux boers, tout en acceptant ses services, le regardaient, dit-on, d'un œil plutôt défiant. Ils ne pouvaient sans doute s'expliquer pourquoi un étranger sacrifiait ainsi, par pure sympathie, son temps et peut-être sa vie au service d'une cause qui aurait dû le laisser indifférent. De quel droit ce nouveau La Fayette, transplanté sur le velt africain, se permettait-il de donner des conseils aux vieux généraux boers ? L'âme boer, même après le voyage du président Krüger à Paris, ne pouvait saisir l'élan de générosité de ces fils de la France toujours prêts à

voler au secours des faibles. Ils avaient pourtant ajouté foi aux promesses d'aide du kayser, promesses qui s'étaient envolées comme plumes au vent !

Notre corps de génie s'éveilla donc, un beau matin, le nez sous les baïonnettes françaises, nos sentinelles ayant été surprises et faites prisonnières avant nous. Pris à l'improviste et désarmés, nous n'avions qu'à lever les mains et à nous rendre.

Personne n'est maître de ses impressions, et je ne le fus pas des miennes au moment où j'allai déposer mon épée. Aurais-je voulu l'être que je ne l'aurais pu ! Devant l'uniforme français bleu horizon, en voyant la figure ouverte, l'air martial et hautain du jeune colonel, j'eus presque envie de crier : Vive la France ! Je le dis en d'autres termes.

— Je suis heureux, général, qu'ayant à rendre mon épée, ce soit à la France que je la rende !

— Comment ? Vous, un Français, sous l'uniforme de notre éternel ennemi ? Avez-vous oublié Fachoda ?

— Je vous demande pardon, mon général, je suis Canadien et, par conséquent, sujet britannique.

— Et comment se fait-il, dit-il plus aimablement, que, sujet anglais, officier de l'armée anglaise, vous soyez resté français ?

— C'est que bon sang ne peut mentir, mon général. Avez-vous oublié que nous sommes les descendants des preux qui défendirent si vaillamment leur petit pays naissant, en 1760, et qui versèrent si généreusement leur sang pour le conserver à la France ?

— Tout de même, je m'explique très mal votre présence ici !

— Qu'importe, puisque c'est à la France que je me rends !

Le général daigna sourire. Je profitai de sa bonne humeur pour le prier de me relâcher sur parole, ce qui me fut accordé, à condition que je quitte le théâtre de la guerre et me réfugie en pays neutre. On accorda la même faveur à un Irlandais du nom de Ryan. Je serrai la main du colonel et partis.

Nous décidâmes, mon compagnon et moi, de visiter le pays des Zoulous, tribu nègre qui avait été souvent aux prises avec les Boers et qui était plutôt sympathique aux Anglais, un grand nombre d'entre eux étant affectés aux transports.

Les frontières n'étaient pas gardées, et nous pénétrâmes facilement jusqu'à l'intérieur du pays, munis tous les deux d'un fusil de chasse qu'on nous avait permis d'emporter pour nous défendre contre les bêtes sauvages que nous pourrions rencontrer dans la brousse.

Libres comme l'oiseau dans l'air, sac au dos, le fusil en bandoulière, munis d'eau potable pour une semaine et de biscuits hard tac en quantité, nous nous engageâmes, le cœur gai, dans ces régions mystérieuses où l'homme blanc ne pénètre que très rarement.

Nous cheminâmes toute une journée, par une chaleur atroce. Pour l'homme blanc, l'Européen, la brousse est une espèce d'enfer chauffé à blanc. Pas la moindre petite brise n'y vient rafraîchir l'atmosphère. De temps à autre nous entendions un bruissement de feuilles et la crainte s'emparait de nous. Le plus souvent, ce n'était qu'un oiseau qui prenait son vol à notre approche. Parfois un grondement sourd nous donnait le frisson, tandis que le

moindre craquement de branche nous portait instinctivement à épauler notre fusil.

Il n'y a pas de crépuscule sur cette terre africaine. Le jour brillant cède la place à la nuit sombre sans transition. Seul le soleil qui baisse à l'horizon nous avertit de l'arrivée des ténèbres.

Le premier soir de notre incursion, alors que nous cherchions une grotte pour nous réfugier durant la nuit et que le soleil déclinait rapidement, nous entendîmes soudain un bruit confus de lamentations qui semblait produit par une voix humaine. Nous prêtâmes l'oreille, pour nous assurer de quelle direction venait ce bruit, tandis que j'ajustais ma lunette pour scruter les alentours.

— Look ! Look ! me dit Ryan, qui avait saisi à l'œil nu une scène horrible. Un noir était aux prises avec un tigre. Un autre nègre, gisant à quelques pas du premier, donnait encore quelques signes de vie. Quoique blessé et les yeux égarés par la douleur, le tigre, qui venait de remporter une première victoire, essayait de faire une nouvelle victime. J'épaulai mon fusil et tirai. La tête transpercée d'une balle, le fauve s'écrasa tout d'une pièce. Le nègre, tout hébété, se retira des griffes mortelles de son adversaire terrassé. Nous courûmes vers lui et nous constatâmes que tout son corps était couvert de blessures profondes. Nous pansâmes ses plaies et lui donnâmes tous les soins que requérait son état.

Je n'oublierai jamais de ma vie l'expression de gratitude qui se refléta dans les yeux de ce pauvre inconnu que le hasard de notre présence avait sauvé de la mort.

Nous nous occupâmes alors de son compagnon, mais, malgré tous nos efforts pour le ranimer, il expira quelques instants plus

tard. Le tigre lui avait broyé le cœur et il ne coulait plus que du sang rose de ses plaies béantes.

Notre rescapé parlait apparemment très bien le hollandais, mais il ne faisait que baragouiner quelques mots d'anglais. Après s'être confondu en gestes de remerciements, il nous fit comprendre le danger qu'il y avait pour nous de coucher à la belle étoile. Il nous prit par la main et nous fit signe de le suivre. La nuit tombait et ce fut bientôt l'obscurité complète. Notre nègre se confondait avec les ténèbres. Nous le suivîmes de confiance et, une heure plus tard, nous arrivions enfin à une grotte, qui nous offrait une protection naturelle contre les bêtes féroces. Je frottai une allumette, pour examiner notre gîte. Une mousse épaisse servait de plancher. Le noir nous fit comprendre que cela nous ferait un bon lit confortable et que nous pouvions dormir tranquilles, car notre retraite était sûre. De plus, il s'installa pour monter la garde.

Bientôt, Ryan se mit à ronfler comme un tuyau d'orgue. Je ne tardai pas à l'aller rejoindre au pays des rêves. Le lendemain matin, nous nous levâmes de bonne heure. Avant de nous remettre en marche, nous invitâmes notre hôte à déjeuner avec nous, ce qu'il accepta de bon cœur.

— Cherchez-vous des diamants ? questionna-t-il dans son anglais baroque.

— Oui, répondis-je à tout hasard.

— Je vous dois la vie, continua-t-il dans son baragouin. Pour vous prouver ma reconnaissance, je vais vous montrer un endroit où il y a assez de diamants pour charger vingt chameaux.

Une telle offre nous éblouit et nous nous gardâmes bien de la refuser. Notre homme nous fit comprendre que les nègres n'avaient pas le droit de posséder ni de négocier des diamants, et que ces lois s'étendaient non seulement aux républiques sud-africaines du Transvaal et de l'Orange, mais aussi aux colonies du Cap de Bonne-Espérance, du Natal et même du Mozambique.

Le jour suivant, il nous conduisit en face d'un amas de diamants bruts d'une valeur inestimable. Il nous fit signe que nous n'avions qu'à creuser le sol pour en trouver encore davantage ; et, nous exprimant de nouveau sa reconnaissance, il nous gratifia de son plus beau sourire, ce qui nous permit de voir deux rangées de belles dents blanches faisant contraste avec sa peau d'ébène et ses lèvres rouges. C'est ainsi, semblait-il dire, qu'un Zoulou récompense ses bienfaiteurs !

Il ne savait peut-être pas en face de quel problème il nous laissait, ou bien il le savait, et c'était là le motif de sa générosité. Si l'or a toujours eu pour effet de fasciner l'homme, le diamant l'attire peut-être encore davantage. En présence de cette richesse inattendue, nous étions sans parole et comme abasourdis. Nous ne pensions même pas de quelle manière nous pourrions l'utiliser ; nous nous contentions de la contempler et de l'admirer, semblables à ces enfants qui, venant de recevoir un jouet de grand prix qu'ils ont désiré longtemps, n'osent y toucher, de peur de le rendre moins attrayant.

La garde de notre trésor nous força à renoncer à notre projet de visiter la capitale du Zoulouland. Il s'agissait pour nous de trouver un moyen de transporter cet amas de diamants. Le problème était-il au-dessus de nos forces ? Le nègre avait-il deviné notre impasse et s'était-il moqué de nous ? Nous passions nos

journées à supputer nos chances de succès, et nous nous couchions le soir avec l'espoir que la nuit nous apporterait la solution que nous n'avions pas réussi à trouver durant le jour. Quand nous réussissions à fermer les yeux, nous nous éveillions, le lendemain matin, en face du même insoluble problème. Drôle de situation ! Nous n'osions quitter notre trésor, de crainte de nous le faire voler, et nous étions dans l'impossibilité de l'emporter avec nous, car il aurait fallu le passer en contrebande aux frontières. Allions-nous faire comme l'avare et mourir de faim sur un amas de diamants ?

Quelle ne fut pas notre surprise, un beau matin, de voir notre nègre monté sur un zèbre et attendant notre réveil. Il nous invita de nouveau à le suivre. Désemparés comme nous l'étions, nous n'avions rien de mieux à faire que de nous confier à lui. Il nous apprit qu'il était un riche planteur de maïs et qu'il venait nous chercher pour que nous allions fêter avec lui son heureux retour dans sa famille. Connaissant sans doute la nature humaine et l'avidité des blancs pour les richesses, il avait deviné que nous ne nous étions pas éloignés de notre trésor.

Nous partîmes à sa suite, Ryan et moi. Après deux heures de marche sur les montures qu'il avait mises à notre disposition, nous atteignîmes sa ferme. Toute sa famille nous attendait sur le seuil de sa demeure. Son épouse et ses enfants étaient vêtus tout de blanc.

Je fus tout étonné du savoir-vivre de cette famille nègre, dont l'éducation pouvait se comparer avantageusement avec celle de certaines des familles supercivilisées des États-Unis d'Amérique. Une chose certaine, c'est que l'esprit de famille y existait intégralement et que l'autorité y était respectée.

Après un succulent dîner à la mode africaine, le chef de la maison nous fit l'honneur d'un discours, auquel je ne compris rien. Je lui répondis, avec l'assurance qu'il n'était pas plus renseigné que moi sur l'échange de nos propos. Il nous invita ensuite à visiter sa ferme et, au cours de notre excursion, il nous offrit de mettre une caravane de vingt chameaux à notre disposition, pour transporter hors du territoire zoulouin ses diamants devenus les nôtres.

Àce moment de mon récit, on frappa à la porte.

22

Allie et sa petite famille étaient si intéressées au récit de mes aventures que le choc du marteau sur la porte produisit une espèce de commotion. C'était pourtant la chose la plus naturelle du monde que quelqu'un frappât à la porte d'une maison habitée ! Cependant, Allie resta interdite et les enfants parurent inquiets.

— Veux-tu que j'aille ouvrir ? dis-je à Allie pour la tirer d'embarras.

— Oui… Non… Non, j'irai moi-même. Tu es là, il n'y a pas de danger.

Allie ouvrit. C'était M. le curé, qui venait donner quelques détails supplémentaires pour l'organisation de la tombola. Elle s'excusa auprès de moi et fit passer le curé dans une pièce voisine.

— Vous allez continuer votre histoire, Monsieur Reillal ? dit Olive.

— N'attendrai-je pas plutôt le retour de votre maman ?

— Je n'y pensais pas. J'avais hâte de savoir ce que vous aviez fait de vos diamants.

— Nous verrons cela tout à l'heure ; si M. le curé ne prolonge pas trop sa visite, je continuerai mon récit.

Un journal à moitié ouvert gisait sur une table. Mon attention fut attirée par une manchette en caractères gras : Concours patriotique.

— Voici les réponses que nous avons reçues à notre dernière question : Que pensez-vous de l'avenir du français au Canada ? »

Les opinions les plus variées y étaient exprimées, et je pus constater, avec un chagrin mêlé d'inquiétude, que le Canada français compte un nombre incroyable de défaitistes. Le traditionnel « à quoi bon », marque infaillible des âmes veules et sans fierté, s'étalait avec impudence dans plusieurs des opinions exprimées par les concurrents. L'horizon borné de ces hommes à volonté gélatineuse, qui se tiennent pour battus avant d'avoir engagé la lutte, ne concorde pas avec les vastes horizons de la belle nature canadienne, où la France a tracé un sillon profond et laissé son empreinte encore vivante dans tous les cœurs bien nés.

Àquoi bon ? Si les soixante mille colons abandonnés par la France sur les bords du Saint-Laurent avaient ainsi jeté le manche après la cognée, il y aurait belle lurette que le verbe français serait disparu de la terre canadienne. Heureusement que la majorité de nos gens ont exprimé leur volonté de vivre !

En marge de ces expressions d'opinions, Allie avait noté ses impressions, au crayon. « Aussi longtemps que les Canadiens-

Français seront divisés en deux camps, rouge et bleu, aussi longtemps que le peuple fermera les yeux sur la tactique de nos adversaires de toujours : « diviser pour régner », maxime anglaise si adroitement déguisée mais si habilement exploitée, nous resterons en état de stagnation et nous continuerons à tâtonner. Aujourd'hui, cette question ne devrait plus se poser. « Vaincre ou mourir » devrait être notre devise, si nous voulons rester dignes des preux qui furent nos ancêtres !

« Qui fera ce miracle d'arracher l'âme canadienne aux tentacules de ces pieuvres que sont les partis politiques ? Qui fera de ces êtres désemparés un faisceau capable de résister aux attaques de l'ennemi ? Je voudrais être homme pour aller revendiquer les droits de ma race et les imposer au besoin ! »

Paroles fières et bien dignes de celle qui les avait écrites, en marge de cette enquête !

Le curé prit bientôt congé d'Allie et s'excusa, en passant près de la porte du vivoir, de nous avoir dérangés. Allie nous rejoignit immédiatement, en disant :

— Nous avons interrompu ton récit, Olivier ?

— Oui, mais cela m'a permis de faire une belle découverte !

— Ah ! Qu'as-tu donc pu explorer en si peu de temps ?

Ceci, lui dis-je, en lui montrant l'annotation en marge des réponses.

— Ce sont des impressions subites qui me sont passées par la tête en lisant ces opinions, les unes intelligentes et patriotiques,

les autres stupides comme leurs auteurs. Il y a une chose que je n'ai jamais pu tolérer : c'est la lâcheté !

— Te dire que je partage tes idées serait une expression trop banale pour exprimer toute mon admiration. D'une âme haute ne peuvent sortir que des sentiments nobles et, sans être surpris de tes réflexions, je te félicite.

— Tu es en veine de compliments, Olivier ! Si tu continuais ton récit ?

— Avec plaisir ; mais pas avant de te dire que je reviendrai sur ce sujet patriotique, plus tard. Qui sait si le salut de la race ne viendra pas d'une femme ?

23

Je pourrais intituler cette partie de mon récit : « Comment je devins laboureur. » En effet, ayant accepté l'offre de notre hôte, nos diamants furent transportés en terre portugaise, dans le Mozambique. Ayant trouvé un endroit propice pour enfouir notre trésor, nous résolûmes de le tenir caché jusqu'à la fin des hostilités. Je me mis alors au service d'un fermier portugais, pour quelque temps. Ryan fit de même.

Cette guerre, qui me semblait interminable, prit enfin une tournure définitive. Des pourparlers engagés entre les parties en cause aboutirent à un traité de paix, par lequel le brave petit peuple boer perdit son identité. C'est le sort réservé à tous les peuples faibles aux prises avec des nations de proie.

La paix signée, je laissai Ryan en charge du trésor et, après m'être muni de passeports, je louai une place sur un convoi du Sud Africanche Sporoweg Machapin, chemin de fer qui relie Lorenzo Marquez à Capetown.

Ce n'est pas tout de posséder des diamants, il faut en disposer ! La perspective de crever de faim sur un amas de diamants ne me souriait guère ! J'entrepris donc le cœur gai ce voyage de mille cinq cents milles. J'allais revoir en temps de paix ce pays que j'avais vu bouleversé par la guerre. Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis la cessation des hostilités et déjà le pays pacifié offrait un aspect tout différent. Pretoria, ancienne capitale du Transvaal, que j'avais vue dans tout le délabrement d'une ville fraîchement conquise, avait repris un train de vie ordinaire. Les maisons désertes étaient de nouveau habitées par leurs propriétaires, qui avaient tout quitté à l'approche de l'armée anglaise. La tristesse et la fatigue se reflétaient bien encore sur les figures de ces Bughers, improvisés soldats pour la défense de leur pays, mais ils étaient fiers de la lutte longue et héroïque qu'ils avaient soutenue et de n'avoir cédé que devant la force. Ils étaient sortis de la lutte avec la satisfaction d'avoir glorieusement combattu pour une juste cause !

Sur le quai de la gare, je reconnus le général Smutts, qui causait amicalement avec un colonel anglais. Quoique avec un fort accent hollandais, le général parlait l'anglais avec une volubilité qui me surprit. Par les bribes de conversation que je pus saisir, je compris que le général exprimait avec fermeté l'opinion que la paix ne serait durable qu'en autant que les clauses du traité de paix seraient intégralement respectées, particulièrement en ce

qui touchait à la langue des habitants du nouvel État qui allait être constitué.

Le train se remit en marche après deux heures d'arrêt. Tout le long de cette voie ferrée où le canon avait si souvent tonné pendant ces trois années de guerre, régnait un silence de mort. C'était l'oubli, dans le silence, des innombrables soldats anglais et boers qui, ayant glorieusement sacrifié leur vie pour leur patrie respective, dormaient côte à côte leur dernier sommeil, les uns, loin des leurs, sur une terre étrangère, les autres, près de leurs foyers, peut-être, et non loin du lieu où ils avaient fait leurs derniers adieux à leurs épouses et à leurs enfants.

Le soleil levant nous salua à notre entrée en gare de De Aar, où le chemin de fer bifurque. Le train se remit bientôt en marche à travers cette campagne vallonneuse, jadis si fertile, dévastée par une guérilla de trois ans. Les cruautés d'une guerre sans merci, livrée par l'Angleterre, humiliée de la résistance opiniâtre d'un petit peuple de fermiers décidés à vendre chèrement leur peau, avaient laissé des traces profondes tout le long de la voie ferrée. Les maisons de ferme avaient toutes été incendiées, après que les femmes eurent été parquées dans les camps de concentration et que les troupeaux eurent été anéantis. C'était le no mand's land africain !

Pour descendre du train, je décidai de revêtir mon costume militaire, sachant tout le prestige attaché à l'uniforme d'officier de l'armée anglaise. Puisque j'étais maintenant en territoire anglais, autant valait profiter des circonstances. Le train filait à une allure d'à peine vingt milles à l'heure, sur le narrow gage sud-africain, et Bloomfontein, ancienne capitale de l'État libre d'Orange, ne fut atteinte qu'à la tombée de la nuit. À travers la

demi-obscurité, je pus apercevoir le cimetière militaire, champ immense de petites croix de bois, marquant l'emplacement où reposent des milliers de soldats morts de cette terrible fièvre entérite qui terrassa plus de soldats dans leurs lits d'hôpital que n'en couchèrent les balles boers. J'avais été témoin, lors d'un séjour à Bloomfontein, de ces funérailles en commun de quarante à cinquante morts qui, chaque jour, quittaient les hôpitaux militaires, sans les vider, car de nouveaux blessés venaient toujours les remplacer.

Le lendemain, nous nous éveillâmes au milieu du désert du Caroo et, dans l'après-midi, nous atteignîmes la crête des montagnes, du haut desquelles nous nous engouffrâmes dans une gorge que la nature avait découpée dans le roc. Le ruban d'acier épousait docilement les courbes gracieuses qui longeaient les précipices et s'accrochait solidement aux flancs d'un rocher abrupt. Les freins, continuellement appliqués, grinçaient avec une persévérance agaçante, qui enlevait un peu de charme à cette descente pittoresque.

Capetown, but de mon voyage, fut enfin atteinte, dans la soirée. Je sautai dans un pousse-pousse et me fis conduire à l'hôtel.

Quel contraste avec les activités guerrières qu'on y voyait deux ans auparavant. L'hôtel était presque désert. Seule l'odeur du curry and rice me rappelait mon passage à cette hôtellerie. Vraiment, je n'étais pas fâché de renouer connaissance avec ce plat, qui est un préservatif efficace contre la fièvre jaune.

Mais je n'avais pas de temps à perdre à faire des réflexions sur les plats et les odeurs de cuisine ; il s'agissait d'arranger mon affaire au plus tôt. Je m'adressai à une firme d'avocats, pour me

renseigner sur les lois minières. Je compris immédiatement que j'étais à la merci du consortium des diamantaires. Après réflexion, je résolus de prendre le bœuf par les cornes et d'en finir au plus tôt. Je demandai une entrevue au président de la compagnie de diamants du Cap, ce que j'obtins assez facilement.

Mon récit l'intéressa immédiatement. Quand on parle de diamants à un diamantaire, c'est comme si on parlait de modes à une modiste. Il crut d'abord à de l'exagération de ma part ; mais, en face des précisions que j'apportais, il finit par m'accorder sa confiance. Il essaya bien, par toutes sortes de moyens détournés, de savoir le lieu de notre cachette et l'endroit précis de la mine, mais il s'aperçut qu'il avait affaire à aussi rusé que lui. Il me donna finalement rendez-vous pour le lendemain, le bureau de direction devant se réunir au complet à dix heures précises.

Je retournai à l'hôtel, plein de courage et de confiance, et je me retirai immédiatement à ma chambre. À peine y étais-je entré qu'on frappa à ma porte.

— Come in ! leur criai-je en anglais.

Deux policemen, bien astiqués dans leur uniforme aux boutons d'or fraîchement polis, franchirent le seuil de ma porte. Je m'aperçus bientôt qu'ils n'étaient pas venus me faire une visite de politesse. Un peu gênés à la vue de mon uniforme d'officier, ils hésitèrent tous les deux, en se regardant. Puis ils se passèrent un parchemin timbré, qu'ils lurent à tour de rôle. Avec un accent cockney prononcé, le sergent me dit :

— Sorri ! Saar ! but I have to do my duty. You are under arrest, Saar !

— Comment ? Moi, en état d'arrestation !

Ils se regardèrent de nouveau.

— Sorri ! Saar, répétèrent-ils, but you will have to follow us !

— Permettez au moins que je sache pourquoi vous m'arrêtez !

— Vous êtes le lieutenant Reilly ? me dit le sergent.

— Je suis le lieutenant Reillal.

— C'est ça, dit-il en m'empoignant. Il n'y a pas d'erreur. Il avoue lui-même être le lieutenant Reilly.

— Mais non ! dis-je. Reillal et Reilly, ce n'est pas tout à fait la même chose !

— Vous serez pendu, demain matin, me dit le sergent, pour toute réponse.

— Comment ? Pendu ? Sans procès ? Un officier de l'armée !

— Votre procès a été fait, il y a trois mois, et vous avez été condamné par contumace.

Je fus, sans plus de cérémonie, jeté dans un cachot, en attendant ma pendaison.

24

C'est avec un frisson d'horreur que j'entendis la porte du cachot se refermer sur moi, tandis que les deux policiers, fiers de leur

habile coup de filet, quittaient la prison en fredonnant une chanson du pays.

Je m'assis sur un grabat, la tête dans mes deux mains, cherchant, dans le fond de mon pauvre cerveau que la fièvre brûlait déjà, une issue à cette aventure dangereuse. L'assurance des policiers me laissait perplexe. Pourtant, je n'étais pas Reilly ! Deux Anglais, fussent-ils revêtus de l'uniforme de policiers, n'étaient tout de même pas pour me convaincre que j'étais devenu un autre que moi-même ! À ce moment, le geôlier frappa à ma porte.

— Prisonnier Reilly, avez-vous quelque désir à exprimer, avant votre pendaison, qui aura lieu à huit heures demain matin ?

— Je ne suis pas Reilly, lui répondis-je.

— Reilly ou non, vous serez pendu, demain matin ! Avez-vous quelque désir à exprimer, prisonnier ?

— Envoyez-moi un prêtre, répondis-je sèchement. Ceux qui n'ont jamais été condamnés à être pendus peuvent difficilement se faire une idée de l'état d'âme dans lequel je me trouvai, à ce moment suprême. Heureusement, le prêtre ne tarda pas à venir ! C'était un homme assez âgé, aux cheveux blancs et à l'air grave. Il me regarda à peine, en entrant dans ma cellule. Avec un fort accent irlandais, il m'exhorta à la résignation et au repentir, m'assurant de la félicité éternelle si je me repentais de mon crime et faisais généreusement le sacrifice de ma vie.

— Ne pourriez-vous pas me confesser, d'abord ? lui dis-je.

Il parut d'abord interloqué, mais, ayant réfléchi un peu, il me dit :

— Je voulais vous exhorter au repentir, pour que vous ayez le regret de vos fautes.

Malgré la conviction intime que j'avais de mon innocence, ces paroles de vie éternelle me procurèrent un certain soulagement et me remplirent d'une espèce de béatitude. Il y a, dans cet intervalle qui sépare la vie d'ici-bas d'avec la félicité céleste, un bonheur auquel je n'avais jamais goûté. Je me confessai donc dans les meilleurs sentiments de piété.

— Vous ne cachez rien ? me dit mon confesseur, qui avait l'air bien convaincu que je voulais jouer mon dernier atout par une mauvaise confession. Et, me quittant précipitamment, il me promit de m'apporter la communion à cinq heures.

Je m'étendis sur mon grabat, tout habillé. Je fermai en vain mes paupières. Le sommeil ne venait pas. Le geôlier qui montait la garde vint m'offrir un narcotique que je refusai. Si je n'avais plus que cette nuit à passer sur la terre, mieux valait garder toute ma lucidité. On dit que les agonisants retrouvent, dans le coma, une lucidité d'esprit parfaite. J'eus, je crois, ce privilège. Toute ma vie se déroula devant mes yeux, sans que le moindre détail fût omis. Je me revis dans cette vieille maison, jouant avec Henri et toi, sous la surveillance de ta mère. Instinctivement, je cachai ma figure dans mes mains à la pensée que tu apprendrais un jour que j'étais mort sur un gibet d'infamie. Je passai le reste de la nuit dans des transes mortelles.

Le matin, le prêtre m'apporta le saint Viatique. Je communiai avec tout l'esprit de piété qui m'avait envahi depuis la visite du prêtre.

Celui-ci m'exhorta de nouveau au sacrifice, me citant comme exemple le divin crucifié qui était mort pour les péchés des hommes.

Àsept heures, le geôlier m'apporta mon déjeuner, mais je ne pris qu'une tasse de café, auquel on avait ajouté une forte dose de cognac. Cette eau-de-vie me redonna un peu des forces que j'avais si vite perdues, et je décidai de me défendre devant le juge.

Àl'heure fixée pour ma sentence, on m'amena devant la cour.

— Stand up ! cria tout à coup l'huissier.

Le juge, un vieillard, coiffé d'une perruque blanche, revêtu d'une toge aux épaulettes d'hermine, fit son entrée solennelle, flanqué de deux huissiers. Il lut immédiatement la sentence :

« Oliver Reilly, vous avez été trouvé coupable d'assaut grave et de meurtre sur la personne de la fillette Jefferson et vous avez été condamné à mort par contumace. Votre crime est l'un des plus révoltants dont fassent mention les annales criminelles de la colonie. Vous avez pu, pour un temps, vous dérober aux conséquences de votre forfait, mais la justice a le bras long, et la Providence a voulu qu'elle vous atteigne, la veille de la date fixée pour votre exécution.

« Malgré votre absence, votre procès a été équitable : vous avez été trouvé coupable par douze de vos pairs et condamné à être pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Condamné, la justice vous accorde encore un privilège avant de mourir. Qu'avez-vous à dire avant que votre sentence ne soit exécutée ? » Serait-ce ma planche de salut ? me dis-je en reprenant courage.

— Votre Seigneurie, je suis heureux du privilège que vous m'accordez. La principale et la seule objection que j'aie à offrir, c'est que je ne suis pas Oliver Reilly.

— Trêve de plaisanteries en face de la mort ! me rétorqua le juge.

J'avais cru comprendre, un instant auparavant, que le nom du juge était de Villiers.

Si je lui parlais en français ! me dis-je.

— Votre Seigneurie, vous êtes, comme moi, de descendance française, si j'en juge par votre nom. Permettez que cette injustice ne soit pas consommée sans qu'on m'accorde un procès régulier !

— Allez chercher un interprète, dit le juge.

Il était aussi fermé au français qu'un nègre du Basutoland.

— Inutile ! lui dis-je. Je puis continuer en anglais. Mais, de grâce, écoutez-moi !

Le fait de lui avoir parlé français avait-il fait naître en lui un sentiment de sympathie : En tout cas, il consentit à m'écouter. Je n'eus aucune peine à me disculper, et il suspendit la sentence qu'il avait cru prononcer sur Reilly.

Après ma mise en liberté, il m'invita dans son cabinet particulier et s'intéressa avidement au récit de mes aventures depuis mon arrivée au pays comme lieutenant du corps de génie. La préparation à la mort l'amusa beaucoup ; mais il fronçait souvent les sourcils en pensant à la bévue qu'il était venu si près de com-

mettre, grâce à la stupidité des policemen qui m'avaient appréhendé.

Il m'invita à lui rendre visite chez lui, m'assurant que son épouse et sa fille unique, Cécilia, seraient heureuses d'écouter le récit de mes aventures. Je lui promis une visite pour le dimanche après-midi.

25

Pendant la nuit où je me préparais à mourir, M. Janison, président de la compagnie de diamants du Cap, mûrissait le projet de m'intéresser à sa compagnie en acceptant comme mise de fonds ma réserve de diamants bruts.

Il apprit ma mésaventure par les journaux, trop tard, par conséquent, pour venir à mon secours. Il me fit une proposition concrète quand je le revis.

— Nous examinerons vos échantillons et, si les choses sont telles que vous le dites, nous n'avons qu'une voie à suivre dans notre intérêt mutuel. Vous possédez une quantité si considérable de ces diamants que leur mise sur le marché les réduirait à vil prix. Ce serait la ruine pour nous et le néant pour vous. Voici nos propositions : vous nous cédez votre stock au complet et vos droits de mine. En échange, nous vous donnons quarante-neuf pour cent des parts de notre compagnie, dont vous devenez un des directeurs.

Je ne pouvais repousser une telle proposition et j'acceptai d'emblée.

Dans l'espace de vingt-quatre heures, j'avais été arrêté, condamné à mort, libéré, et j'étais devenu millionnaire. J'avais bien mérité un petit congé, après tant d'émotions, et je partis pour un court séjour au bord de la mer, près de Port-Elizabeth.

Je retournai à Capetown le dimanche suivant, afin d'assister à la messe et pour ne pas manquer à ma promesse de rendre visite au juge en chef. J'avoue que cette seconde rencontre avec le magistrat m'émut moins que la première. J'étais jeune, cependant, et l'idée de rendre visite à la famille d'un juge me troublait un peu. Bah ! me dis-je, puisque je suis désormais millionnaire, je puis coudoyer tout le monde. La richesse n'est-elle pas le passe-partout par excellence ? Il fallait bien que je m'habitue à ce monde nouveau, puisque j'habiterais désormais le pays ! Je me suis alors, et souvent depuis, fait cette réflexion qu'après tout il n'y a pas tant de différence entre les hommes : les uns doivent leur situation à un accident de naissance, d'autres à un accident de fortune, mais ils sont tous égaux devant Dieu.

Ces pensées me mirent à l'aise pour frapper à la porte du juge de Villiers, qui vint m'ouvrir lui-même.

— Je ne vous cache pas, lui dis-je, que je vous vois d'un autre œil que l'autre matin !

— Et les miens vous jugeront avec moins de sévérité ! C'est sans doute que nous avons tous deux changé de lunettes.

M. de Villiers habitait une maison spacieuse et bien montée. Mais il était sans prétentions, comme d'ailleurs tous les occupants.

Mde Villiers arriva bientôt, suivie de sa fille. Après les présentations d'usage, la conversation roula naturellement sur l'incident du mardi matin.

— Savez-vous, me dit soudain le juge, que je n'ai pas dormi durant la nuit qui a suivi votre comparution ?

— J'étais en avance sur vous, Monsieur le juge, car, la veille, ç'avait été à mon tour de ne pas fermer l'œil.

Cécilia s'était assise près de moi. Sous divers prétextes, les parents nous laissèrent souvent seuls, la jeune fille et moi. En sa compagnie, la conversation ne languissait pas. C'était une sportswoman invétérée, et elle ne se rassasiait pas de parler de natation, d'équitation et même d'alpinisme, le pays se prêtant merveilleusement à ces sports en plein air.

Elle me proposa une promenade à cheval, pour le lendemain matin. La proposition me plut, car je n'avais pas monté un pursang depuis ma capture par le général de Villebois-Mareuil. Ce dernier, en effet, m'avait fait la politesse de garder ma monture.

Le départ fut fixé à quatre heures, afin de profiter de la fraîcheur du matin.

— Aimez-vous un cheval fringant ? me dit-elle.

— Ma foi, Mademoiselle, je me contenterai fort bien d'un cheval plutôt calme.

— Alors, vous prendrez Jack. Je monterai Nellie.

— D'ailleurs, ce sera mieux comme cela ! Il n'y aura pas de confusion de sexe.

— Tu finiras par te faire tuer avec cette jument vicieuse, lui dit M de Villiers.

— Ne l'ai-je pas toujours maîtrisée ?

— Oui, mais un jour tu feras une fausse manœuvre, et elle prendre l'avantage sur toi.

— C'est à voir, maman ! D'ailleurs, M. Reillal sera là. À deux, on peut maîtriser une petite bête !

— Inutile de poser des objections, dit M de Villiers en s'adressant à moi. En équitation, elle a toujours raison.

Le lendemain matin, à l'heure convenue, un cab me déposait en face de la maison du juge. Déjà le soleil levant dardait de ses rayons ardents le verger d'orangers, de goyaviers et de citronniers qui entourait la spacieuse demeure des de Villiers. Je m'engageai dans la longue allée bordée de ces arbres fruitiers qui me protégeaient contre les rayons du soleil. Tout près de la véranda s'étalaient d'énormes cactus verts, qui tranchaient sur un fond d'arbres aux feuilles d'argent, des silver trees, près desquels Jack, sellé, était attaché à un pieu. Cécilia m'attendait sur la véranda, bottée, éperonnée, cravache à la main. En m'apercevant, elle se précipita à ma rencontre. Quelle belle amazone elle faisait ! C'était un charme de contempler cette figure fraîche, colorée, presque farouche, qu'ornait une chevelure blonde finement bouclée, coiffée du classique chapeau de soie noire. Une robe noire, traînant jusqu'à terre, mais séparée à l'américaine, complétait cette toilette d'amazone sur laquelle retombait, près du cou, une cravate crêpée toute blanche. Ses éperons, qui étincelaient sous les rayons du soleil, sonnaient sur les dalles du pavé, pendant

que, de sa cravache, elle frappait impatiemment sa jupe en attendant que l'écuyer sorte sa monture de l'écurie.

— Enfin, la voici ! dit-elle. Ne vous inquiétez pas de ses folies, elle aime à nous effrayer.

— D'un bond, elle avait enfourché Nellie et saisi les guides. Elle flatta le cou de sa bête, laquelle lui répondit par des mouvements de tête qui semblaient exprimer sa satisfaction. Jack, devant les trépidations de sa compagne, dressait les oreilles, et il n'attendit pas d'avoir les éperons dans les flancs pour se mettre à la poursuite de Nellie, qui avait pris son élan d'un bond et dévalait à une allure endiablée, soulevant un nuage de poussière qui faillit m'envelopper dans son tourbillon. Tout à coup, à la première bifurcation du chemin, Cécilia fit halte.

— Nous ferons le tour du Cliff ! Vingt milles, tout d'un trait ! Ça vous va ?

— Allez ! lui dis-je. Si je reste en panne, vous viendrez à mon secours.

Elle repartit à la même allure vertigineuse. Jack, qui avait évidemment l'habitude de ces randonnées furibondes, la suivait à distance de sabot. Le chemin, situé sur le côté est du Cliff, montait en pente douce jusqu'à l'extrémité nord. Mais cette inclinaison de terrain ne ralentit pas l'allure de Nellie.

La belle chevelure blonde de Cécilia, battant au vent, s'harmonisait en quelque sorte avec la crinière café de sa monture. Je ne cessais d'admirer la crânerie et l'habileté de ma compagne, malgré toute l'énergie que je devais déployer pour la suivre.

Après cette montée, nous prîmes le côté du Cliff longeant la mer. Le chemin, taillé dans le roc escarpé qui borde l'océan, n'est pas sans offrir quelque danger. À certains endroits, le roc tombe verticalement dans la mer. Une forte brise agitait les vagues, qui venaient se briser avec fracas sur ce mur de granit. À certains moments, nous semblions suspendus au-dessus de l'abîme. Cependant, Nellie ne ralentissait pas son allure.

J'admirais de plus en plus cette amazone de vingt ans, si belle, si brave, si téméraire même, et qui me donnait le vertige. Tout à coup je m'aperçus que Nellie ralentissait son galop. Mon attention se porta tout naturellement sur l'écuyère, et je vis qu'elle faisait de grands efforts pour maîtriser sa bête. Un coup d'éperon dans les flancs de Jack, et j'étais à ses côtés. Elle me fit signe de ne pas intervenir. Par un effort suprême, elle réussit à mettre Nellie au pas. En même temps, elle me fit observer un superbe point de vue, qui, autrement, m'aurait échappé, tant j'étais absorbé à admirer l'habileté de ma compagne. Nellie écumait, battant la chaussée de ses sabots, pendant que M de Villiers m'expliquait les détails de l'incomparable panorama qui se déroulait sous nos yeux : à gauche, la mer furieuse, battant le flanc du rocher ; à droite, le mont Table, tirant son nom de sa crête plate en forme de table, qui s'élève à trois mille pieds d'altitude ; à nos pieds, la ville de Capetown, construite en amphithéâtre dans le flanc de la montagne. Ses maisons toutes blanches, se dégageant au milieu de jardinets et de vergers entourés de murs blanchis à la chaux, lui donnaient l'aspect d'une ville égyptienne. Le parlement, construit de marbre blanc, entouré d'une pelouse plantée de cactus et de silver trees, présentait un aspect féerique.

Nellie, impatiente, se cabrait et menaçait de jeter son écuyère en bas du précipice. Le fer de ses sabots faisait jaillir des étincelles du roc qu'elle frappait à coups redoublés. Cécilia, impassible, l'œil en feu, la figure rouge sous l'effet de la brise et des émotions qu'elle ressentait, semblait sortir de la baguette magique d'une fée, tant elle me paraissait surhumaine. Le tableau eût tenté le peintre le plus froid, et le pinceau fût tombé des mains du plus enthousiaste des artistes. J'avais toutes les peines du monde à garder mon sang-froid. Tout à coup, Nellie se mit en train de secouer son écuyère, dans une ruade furibonde suivie de sauts capables de faire lâcher prise à un cowboy de l'Ouest canadien.

— Filons ! lui dis-je, pour la tirer de sa situation périlleuse.

Pour toute réponse, elle éclata de rire. La jument se jeta finalement par terre et faillit rouler dans la mer. Je sautai en bas de ma monture. Quelle ne fut pas ma surprise de voir ma compagne en selle dès que Nellie se fut relevée !

L'amazone, furieuse à son tour, commença à labourer de ses éperons les flancs de sa bête, avec une telle âpreté que je fus tenté de lui crier d'arrêter, qu'elle allait se faire tuer. D'un bond la jument traversa la route et alla s'assommer sur le rocher du côté opposé. Nellie était domptée et Cécilia, un peu énervée, me regarda d'un air triomphant. Mes yeux durent lui dire toute mon admiration. J'essayai de la féliciter, mais elle me rit au nez, tout en arrangeant un peu le désordre de sa chevelure, car ni sa bravoure ni son habileté ne lui faisaient oublier la coquetterie innée chez toute femme.

— Faites-vous de l'alpinisme ? me demanda-t-elle tout à coup.

— En amateur, comme je vous le disais hier.

— Si le cœur vous en dit, nous ferons l'ascension de la montagne demain.

— Vous n'êtes donc jamais fatiguée ?

— Et vous ? me dit-elle, en secouant sa belle chevelure.

— J'ai fait la guerre, voyez-vous !

Un voile sombre passa sur ses yeux. Elle me regarda fixement, pendant quelques secondes, puis elle reprit :

— Demain ?... Cela vous va ?

— Si vous me donniez une journée pour voir à mes affaires, je serais plus libre ensuite !

— Comme il vous plaira ! Demain, je préparerai les voies.

— Nous aurons besoin d'un guide.

— C'est moi qui serai le guide. Je connais toutes les crevasses de la montagne, car j'en ai fait plusieurs fois l'ascension.

— Combien de temps faut-il pour escalader cette montagne ?

— Huit heures. Pour descendre, tout dépend de la solidité de vos britches.

— Ah ! ah ! et pourquoi ?

— C'est que nous l'escaladons par le côté nord et que nous descendons dans cette crevasse que vous voyez au sud. Encore une fois, faites consolider vos boutons et chaussez-vous de fortes bottes.

— Mes bottes de soldat, alors ?

— Ça va ! Quant à moi, ne soyez pas scandalisé, car je porterai des britches avec un fond solide. J'avais oublié de vous recommander de vous munir aussi de bons gants.

— Vous me faites presque peur avec vos précautions ! Vous, si téméraire !

—Téméraire ? Moi ? Ah ! non, je suis très prudente !

— Vous m'amusez !

— Tant mieux ! J'avais peur que vous ne vous ennuyiez avec moi !

— Comment pourrais-je m'ennuyer en aussi aimable compagnie ?

— À votre tour de m'amuser !

Je la laissai sur les marches de la vaste véranda d'où nous étions partis quelques heures auparavant. Son père partait pour la cour et m'invita à marcher avec lui. Il était un marcheur infatigable. Quant à moi, je ne demandais pas mieux que de me dégourdir les jambes, afin de me remettre un peu après cette randonnée émouvante.

26

Les journaux du soir à Capetown étaient remplis de mes démêlés avec la justice. Ma photographie était publiée à côté de celle du juge de Villiers. J'étais, par conséquent, déjà populaire.

En arrivant à mon hôtel, trois reporters m'attendaient et m'assaillirent de questions. Je me hâtai de les satisfaire, pour rentrer le plus tôt possible dans ma chambre, où je trouvai une pile de journaux canadiens. Ces derniers m'avaient été expédiés régulièrement, après ma capture, et on les avait gardés au bureau de poste.

J'essayai de les classer par ordre de dates, afin de me mettre au courant des événements successifs qui s'étaient passés depuis mon départ, mais je trouvai vite la tâche un peu fastidieuse. D'ailleurs, j'étais encore trop absorbé par la pensée de M de Villiers pour pouvoir m'astreindre longtemps à un travail aussi monotone. Je saisis un numéro au hasard. Un gros titre, dans la page des mondanités, attira mon attention. C'étaient les détails de la cérémonie de ton mariage, Allie !

Àce moment de mon récit, un sanglot faillit m'étouffer, et je dus m'interrompre un instant. Marie, Olive et Jacques me regardèrent avec des yeux pleins de curiosité enfantine. Que voulait dire cette émotion de ma part et cette gêne apparente de la part d'Allie ? Celle-ci sauva la situation.

— Il est assez tard pour les enfants, dit-elle. Faites votre prière et allez vous coucher.

Ils vinrent, chacun leur tour, embrasser leur mère et se retirèrent.

— Ai-je commis une bévue ? dis-je à Allie, quand les enfants furent partis.

— Non, Olivier. C'est aussi dans le journal que j'ai appris ta supposée mort, et j'ai été, moi aussi,... impressionnée... Tu com-

prends mon émotion ?

— Je la comprends d'autant mieux que je la partage. Que les desseins de Celui qui préside à la destinée des hommes sont donc mystérieux !

— Tu parles toujours de destinée, comme autrefois, tout en affectant de n'y pas croire ! Pourquoi cela ?

— Il y a des choses si étranges qui arrivent !

— Tu comprends, Olivier, que je te croyais mort quand j'ai accepté la main de M. Montreuil ?

— Et moi, que je te savais mariée, quand… ?

Je ne pus achever ma phrase. Un silence de mort glaça la pièce pour quelques minutes. J'essuyai mes yeux. Allie replaça son mouchoir dans son corsage. Nous avions pleuré tous les deux ! Pourquoi ?

27

Vingt années de séparation n'avaient donc pas altéré cette amitié profonde, née inconsciemment au seuil de notre vie ! Dans le fond de notre cœur, nous étions restés fidèles l'un à l'autre ; seules les circonstances de la vie nous avaient irrémédiablement séparés.

Au lieu de laisser cimenter cette amitié par les liens du mariage, le sort avait tout fait pour empêcher la réalisation naturelle de désirs mutuellement ignorés. Mais la digue construite par la

destinée avait été impuissante à contenir les aspirations de nos cœurs, comme le sont tous ces obstacles, érigés par la main de l'homme pour enrayer l'œuvre du Créateur, que les éléments, dans leur force irrésistible, emportent comme un fétu de paille. C'est la revanche de la nature contre ceux qui veulent l'assujettir à leur intérêt personnel.

Inconsciemment, sans doute, les journaux, pour satisfaire une légitime curiosité de leurs lecteurs, avaient jeté le trouble dans nos âmes, au point de nous faire croire que quelques mots en caractères imprimés, lus par hasard, devaient présider à l'orientation de notre vie. Ah ! combien grande est l'influence de la pensée imprimée sur le papier à journal !

De quelle essence est donc composée l'amitié ? N'est-ce pas le plein épanouissement de l'âme qui crée ce sentiment noble, pur et, par là même, naturel, mais, malgré tout, si souvent incompris ? Ce sont des effluves qui partent de l'âme, passent par le cœur qui les réchauffe à la cadence de ses battements, et s'amplifient sous l'influence de l'émotion qui naît à la vue de la personne aimée. Le moindre geste de l'amie fait vibrer en nous toutes les cordes sensibles de notre être ; sa parole nous émeut parfois jusqu'aux larmes et souvent sa simple présence suffit à notre bonheur. Ses malheurs sont les nôtres, de même que nos misères sont les siennes. Notre bonheur répond à celui de l'aimée, comme l'écho répercute dans le lointain le son de notre voix. Nous faisons nôtres ses deuils, comme elle se penche avec compassion sur nos douleurs. Nous éprouvons même un certain bonheur à partager ses peines, parce que nous croyons ainsi les alléger. Ni le temps ni l'espace ne peuvent altérer ces sentiments qui dorment au fond de notre cœur et qui s'éveillent aux charmes

d'une voix caressante qui parle ou qui chante, sous l'effet d'un geste familier ou au hasard d'une rencontre.

J'ai pourtant aimé Cécilia d'un amour farouche, passionné ! Mon cœur a violemment vibré au simple son de sa voix ! Sa vue seule m'a maintes fois troublé ! Même dans les moments les plus tragiques de mon existence, quand mon cœur transpercé par les morsures de la jalousie semblait laisser couler mon sang goutte à goutte, je sentais en moi je ne sais quelle farouche passion qui m'attachait encore à elle ! Mais jamais, en sa présence, je n'ai éprouvé cette sensation de paisible bonheur, douce comme le zéphyr qui caresse nos fronts lorsque le soleil africain, ayant dardé tout le jour ses rayons enflammés sur nos têtes, se dérobe enfin pour laisser arriver jusqu'à nous les effluves caressants d'un souffle de vent frais venant de la mer.

La nature farouche et volontaire de Cécilia avait fait de moi presque un fauve, et je me sentais maintenant comme un lion adouci. L'âme tendre et sensible d'Allie avait chassé de moi toute aigreur. Son charme m'enveloppait entièrement, mais sans faire naître en moi même le simple désir d'une cordiale étreinte.

Depuis l'échange de nos dernières paroles, Allie était restée assise, comme figée, devant la grande glace suspendue au mur. Que se passa-t-il dans son âme pendant que dans mon cœur s'agitaient ces sentiments suscités par les événements que ma mémoire me représentait avec tant de vivacité qu'on aurait dit qu'ils s'étaient passés la veille ? Je rompis le silence le premier.

— Tu dois être fatiguée, Allie ! dis-je, un peu troublé par les émotions qui venaient de m'assaillir.

Allie, qui semblait aussi émue que moi, murmura quelques paroles incohérentes que je ne pus saisir. — Tu n'es pas malade, Allie ? repris-je.

— Non, Olivier, mais après tant d'émotions je me sens brisée et j'ai besoin de repos.

— Je ne puis pourtant pas te laisser dans cet état !

— Sois tranquille, mon ami ! Dans les grandes émotions, la solitude est parfois salutaire. Je ne suis pas malade… J'ai déjà supporté tant d'épreuves que je surmonterai bien les suites d'un excès de bonheur.

Mais, à mesure qu'elle parlait, sa pâleur s'accentuait.

Je ne pouvais pas la laisser seule dans cet état ! Ses enfants dormaient déjà profondément, ignorant l'état de leur maman chérie… et aussi le mien… Que leur importait, d'ailleurs, celui-ci ? Avais-je le droit de me le demander ? Sans doute, j'aimais bien ces petits êtres, si chers à Allie ! Mais, eux ? Que m'importait à moi-même mon état d'âme ? J'aurais bien la force de triompher de cet affaissement passager, qu'un sommeil réparateur dissiperait. Il n'en était pas de même pour Allie. Que faire ? Je ne pouvais pas, convenablement, passer la nuit auprès d'elle !… Je proposai d'appeler le médecin. Elle s'y opposa.

— Laisse-moi seule, me dit-elle avec insistance !

— S'il arrivait quelque chose ?

— Encore une fois, Olivier, sois tranquille. Je connais mes forces. Un peu de repos me remettra. Il vaut mieux que tu partes avant qu'il ne soit trop tard.

Je la quittai, non sans lui avoir offert d'aller lui chercher un cordial chez le médecin. Elle refusa encore. Il me fallut donc la quitter, malgré mes inquiétudes.

28

Lentement, je m'acheminai vers la Bastille. Contrairement à mon attente, tout l'hôtel était illuminé. Que voulait dire cette profusion de lumières à minuit ? Je m'approchai lentement, pour constater qu'un bal battait son plein. Contraste de la vie ! Ici, un cœur brisé par l'émotion ; là, la joie faisant vibrer les cœurs dans un tourbillon de danses plus ou moins recommandables et dans des enlacements plus ou moins irréprochables.

J'entrai furtivement, avec l'intention de me glisser silencieusement au deuxième étage ; mais je ne pus échapper à l'attention des invités. Ce fut M. Latour qui vint au-devant de moi, suivi de près par M Latour.

— Bonsoir, mon ami, dit-il. Vous arrivez un peu en retard, mais la fête n'est pas finie. Vous aurez encore le temps de vous amuser !

— Vous restez ? me dit calmement M Latour.

Elle n'avait plus son petit air protecteur et elle m'entourait de mille attentions, tout en agitant son éventail de plumes d'autruche, pour chasser ses vapeurs.

Comme je ne m'endormais pas, je m'assis sur une marche de l'escalier, regardant danser les jeunes qui y allaient avec tout l'en-

train de leur innocente candeur. Le tournoiement des danseurs était en harmonie avec les idées qui tourbillonnaient dans mon esprit, où tout était dans la confusion.

Je profitai d'un silence de l'orchestre pour monter à ma chambre, où je me barricadai comme un homme qui craint une attaque.

J'avoue que ma prière fut plus ou moins distraite par les sons de l'orchestre et par les pensées qui m'assaillaient.

La musique se tut enfin et, un à un, les danseurs réintégrèrent leurs chambres. Je regardai à ma montre ; il était quatre heures du matin. Déjà le soleil se montrait derrière la montagne et inondait ma chambre de ses rayons. Je me levai, pris un bain d'eau froide et m'habillai.

Si je préparais mon discours pour le banquet que doit m'offrir le premier ministre ? me dis-je. J'essayai, mais en vain, de rassembler mes idées. Les pulsations de mon cœur faisaient battre mes tempes avec trop de violence ; je ne pouvais m'astreindre à aucun travail de l'esprit. J'avais un peu de cognac dans une gourde. J'en ingurgitai un bon verre, tout en me déshabillant de nouveau ; puis, je me jetai sous mes couvertures. Je m'assoupis, sans doute, car je m'éveillai bientôt en sursaut.

29

Celui qui connaît les angoisses d'une nuit d'insomnie pourra juger plus facilement dans quel état nerveux je me trouvais à mon

second lever. Cependant, je fis précipitamment ma toilette et me rendis à la messe de huit heures.

Au sortir de l'église, j'allai prendre des nouvelles d'Allie. Je la trouvai entourée de ses enfants et leur lisant une poésie dans son recueil. La porte n'étant pas fermée, j'entrai sans frapper. Je restai interdit, ne sachant trop quoi dire, devant le calme imperturbable de M Montreuil.

— Tu as bien dormi, Allie ? finis-je par lui dire.

— Très bien, Olivier. J'étais si fatiguée ! Et toi ?

— Moi ?

— Eh oui ! Toi ?

— Je n'ai pas bien dormi… Je n'ai pas dormi du tout… Il y avait un bal à la Bastille !

— Et tu as dansé ?

— Non… J'ai… j'ai… veillé. Je te demande pardon, Allie, mais n'insiste pas pour savoir, c'est trop fou… À mon âge… dans ma situation… Non. Je voulais simplement te dire que je pars pour Ottawa.

– Pour le banquet que t'offre le premier ministre ?

– Tu as su ?

– Tous les journaux en font mention ! On ne parle que de toi, dans les gazettes : de ce Canadien-Français qui, parti pour la guerre, a fait fortune au pays des Bœrs ! Vois plutôt.

Je jetai un coup d'œil sur les journaux du matin. En effet, on parlait beaucoup de moi. Ma photographie, placée en vedette, était même encadrée de titres sensationnels. C'en était fait de ma tranquillité. Je n'avais pu échapper à la publicité.

— Alors, mon voyage ne te surprend pas, Allie ?

— C'est un hommage que tu as bien mérité !

— Cette réunion mondaine me sourit fort peu ! J'aime tant la paix, à présent que j'y ai goûté ! Quand toute notre vie n'a été qu'un tourbillon, j'allais dire une tempête, le calme nous paraît si doux ! Cependant, je considère que c'est un devoir pour moi d'accepter cette invitation, pour l'honneur qui en rejaillira sur les Canadiens-Français. D'ailleurs, j'ai beaucoup de choses à dire, et je les dirai avec d'autant plus de fermeté que ce sera au cœur du pays, dans la capitale même, que je parlerai.

— Et quelle note toucheras-tu ?

— Je n'ai rien préparé… J'improviserai… Les émotions du moment m'inspireront. Tu verras, Allie, que, dans le cœur d'Olivier Reillal, député au parlement de l'Union Sud-Africaine, vibre encore l'amour de son pays et de sa race !

– Je serais étonnée du contraire, Olivier, alors que vingt années d'absence n'ont pas même altéré ton pur accent canadien.

— Et c'est dans ce français canadien que je parlerai d'abord ! Je te quitte, Allie, et te dis encore une fois au revoir !

— Bon succès ! répondit Allie, en me tendant la main.

J'y déposai un baiser et pris congé d'elle.

Maintenant que ma richesse était connue, pourquoi voyager comme tout le monde ? me dis-je. Je n'avais pas encore fait le trajet de Québec à Montréal en auto, sur le chemin qu'on venait à peine d'ouvrir. Le garagiste de Port-Joli avait une Packard flambant neuve à vendre. Je l'achetai. Il m'offrit les services d'un chauffeur, mais je refusai, préférant voyager seul. Pourtant, il est une compagnie qui m'eût été fort agréable ! Si je demandais à Allie de l'étrenner ? Après réflexion, je jugeai la démarche impertinente, et je décidai de partir seul.

30

La grand'route était presque déserte. Cette absence de voitures me permit d'admirer, encore une fois, la grande nature canadienne, à nulle autre pareille. À ma droite, le grand fleuve gris, que les montagnes du Nord encadrent de leurs pics élevés ; à ma gauche, la campagne vallonneuse, où mûrissait une moisson abondante. Tout le long de la route, les maisons de ferme très propres, peinturées des couleurs les plus variées, et les granges blanchies à la chaux, formant relief sur cette luxuriante campagne, respiraient la paix et le bien-être. Les troupeaux de vaches laitières paissaient tranquillement dans de gras pâturages bordant la route. Les nichées d'enfants qui, proprement vêtus, accouraient aux portes pour voir passer les automobiles, remplissaient mon esprit de charmes et faisait gonfler mon cœur de patriotisme. Pourquoi donc traite-t-on ma race d'arriérée ? Serait-ce parce que, les lois divines étant observées, des essaims d'enfants remplissent les maisons, constituant ce qu'on a justement appelé « la revanche des berceaux » ? Pourquoi marchander à

une race si prolifique sa part de soleil sous le ciel canadien ? Serait-ce que l'habitant, attaché au sol, est la forteresse contre laquelle viennent se briser toutes les attaques, tous les assauts assimilateurs ? Serait-ce encore que cette minorité ethnique montre des qualités égales, sinon supérieures, à la majorité ?

Toutes ces pensées passaient et repassaient dans mon esprit, quand, en passant aux Trois-Saumons, mon regard s'arrêta sur l'ancien domaine des de Gaspé. Une boîte sans élégance remplaçait l'ancien manoir seigneurial. Il ne restait que quelques vestiges de ce passé historique, sous la forme de vieux hangars, dont la noirceur des murs marquait la décadence.

Je fis halte, devant la barrière de la maison de ferme qui remplace le vieux manoir détruit par un incendie. Une femme travaillait dans le jardin, près de la maison. J'ouvris la barrière et me dirigeai vers elle.

— Vous êtes propriétaires du vieux domaine, Madame ? lui dis-je en l'abordant.

— Oui et non ! C'est pas exactement moi, c'est mon mari qui est le propriétaire.

— Je parlais au pluriel, sachant qu'au Canada la femme possède toujours autant que son mari.

— Si j'vous comprends mal, c'est p't'être parce que vous parlez en tarmes !

— En disant vous, je voulais dire, en sous-entendu, votre mari et vous.

— Ah ! j'comprends. Vous êtes un descendant des de Gaspé, j'suppose ?

— Non, mais les choses historiques m'intéressent beaucoup.

— Y a du monde comme ça, paraît-il. Il en vient souvent, ici, qui disent la même chose que vous. Ça doit être des gens qui n'ont pas grand'chose à faire !

— Vous croyez ?

— Oui, c'est tous des gens qui arrivent ici en « machines », qui viennent nous parler du vieux manoir des de Gaspé ! Tenez ! Aimeriez-vous à voir le portrait de la bâtisse ?

— Avec plaisir ! Cela ne vous dérange pas trop ?

— Ça m'permettra de me reposer. On travaille assez fort chez les habitants ! J'dis pas ça pour me plaindre, vous savez ! Mais…

— Vous avez une grosse famille ?

— J'ai quasiment honte d'le dire ! J'ai seize enfants bien « grouillants ».

— Je vous félicite, Madame !

— C'est plus facile que d'les nourrir ! Vous ne devez pas en avoir « gros », vous ! Vous êtes p't'être ben garçon, « itou » ?

— J'ai une fille.

— Y me semblait ! Si vous en aviez élevé seize, sur une terre, vos félicitations seraient moins enthousiastes !

— C'est à voir !

— Entrez toujours, Monsieur, pendant que je décrotterai mes souliers.

— Je suis navré de tant vous déranger, Madame !

— Inquiétez-vous pas ! J'vas m'laver les mains et j'su-t'à vous ! Tiens ! voici mon homme qui arrive. J'vous l'présente…

— Mon mari, Monsieur !

— Olivier Reillal !

— Pas le petit Olivier à Joseph ?

— Lui-même !

— Y a ben du « sacre » !

— Vous me connaissez ?

— Si j'te connais ? J'cré ben ! J'sus ton parrain !

— Mon oncle Philippe ? Je vous croyais mort !

— Comme tu vois, nous sommes bien en vie. Tu vas entrer ta « machine », qu'on jase un peu !

— Permettez que j'embrasse d'abord ma tante, que je n'ai pas reconnue !

Après quelques minutes de conversation, je m'excusai de ne pouvoir prolonger ma visite. On voulut me garder encore pendant quelques minutes, mais enfin je pus partir, après avoir promis d'arrêter en revenant.

Il me fallait maintenant rattraper le temps perdu ! Je me hâtai de regagner mon auto restée sur le bord du chemin. Mon oncle

me suivit jusqu'à la barrière. Une idée me passa par la tête, comme il cheminait à mes côtés.

— Votre propriété est-elle à vendre ? lui dis-je à brûle-pourpoint.

— Ça dépend, Olivier. Si je trouvais mon prix…

— Et quel est ce prix ?

— J'te dis ben franchement, Olivier, j'n'y ai pas pensé !

— Pensez-y, mon oncle ! Je vous en reparlerai.

Je filai un peu plus vite, après avoir quitté le vieux domaine historique tombé, par je ne sais quel hasard, entre les mains de mon oncle. Je commençai à bâtir des châteaux, non pas en Espagne, mais sur la propriété de mon oncle. Pourquoi ne pas faire revivre le passé par la reconstruction aussi fidèle que possible de l'ancien et premier manoir seigneurial ? Au Canada et dans le bas du fleuve en particulier, il reste si peu de vestiges de ce passé où, pendant deux siècles, le drapeau fleurdelisé flotta si glorieusement sur notre jeune pays !

Cette course enchanteresse et ces projets remplissaient mon âme des plus douces émotions. Je fus bientôt en face du promontoire de Québec. Je traversai Lévis par la basse-ville, afin de serrer de plus près le fleuve tout en contemplant plus à mon aise le cap Diamant. Je voyais déjà la silhouette élégante du pont de Québec, dans le lointain. Comme j'en approchais, un train rapide le traversa. Quel spectacle ! Je filai par le chemin de la rive sud qui borde le grand fleuve sur presque toute sa longueur, de Lévis à Saint-Lambert.

Quoique le fleuve se rétrécisse à mesure qu'il remonte vers sa source, l'intérêt se maintient tout le long du trajet. Je découvrais, pour ainsi dire, un pays nouveau, car, avant l'apparition de l'auto, qui connaissait sa province ? On aurait pu compter sur les doigts de la main les gens qui avaient fait en voiture le trajet de Québec à Montréal.

Afin de jouir plus à mon aise de cette nature enchanteresse, je descendis à l'auberge Beauséjour, à Deschaillons, où je trouvai le charme d'une hospitalité toute française, joint à celui de me voir dans une vieille maison de pierre.

Trois couples d'Américains, qui, soit dit en passant, me font toujours penser à de grands enfants quand ils voyagent, séjournaient à Deschaillons, depuis trois jours. Ils étaient enchantés, m'avouèrent-ils, de se trouver dans une hôtellerie canadienne-française. Ils s'évertuaient à parler français, tout en s'amusant à feuilleter un dictionnaire de poche, pour trouver les mots qui leur permettraient de converser avec leur charmante hôtesse ou de traduire le menu français, quand il leur était présenté.

— We cannot tear ourselves away from here ! me dit le plus âgé. It is so charming ! Je me demandais en moi-même ce qu'en penseraient les nombreux propriétaires de Inns, échelonnés le long des grandes routes nationales.

31

Une panne d'automobile n'obligea à voyager la nuit et je n'atteignis la capitale que sur les petites heures. Me croyant arrivé de la

veille, le premier ministre m'envoya chercher pour visiter le nouveau parlement, remplaçant l'ancienne Chambre des Communes et celle du Sénat, consumées par les flammes au cours de la guerre mondiale.

Vraiment, j'ai trouvé dans ce nouveau palais législatif un air de grandeur auquel n'avaient pas atteint les constructions similaires dans mon pays d'adoption. Il ne m'appartient pas d'établir des contrastes. Je me borne à les constater.

Une grande animation régnait au Château Laurier, quand je retournai à mes appartements. On préparait la réception que devait me faire le premier ministre.

Au banquet du soir, on eut la délicatesse de faire proposer la santé de l'Union Sud- Africaine par un député de Québec. Je n'ai pas à la mémoire les paroles flatteuses qu'il m'adressa, mais je rapporte aussi fidèlement que passible mes propres paroles en réponse à cette santé.

Monsieur le Premier Ministre,

Mesdames, Messieurs,

Noblesse oblige, avez-vous dit, Monsieur Dauvergne, qui, si galamment et en un si noble langage, avez proposé de boire à la santé de mon pays d'adoption, l'Union Sud-Africaine. J'espère que je serai à la hauteur de ma tâche.

Par une délicatesse hautement appréciée, on a voulu que celui qui proposa cette santé fût de ma race, de mon sang, de ma province. Je dis, à dessein, ma province, car l'exil volontaire que je me suis imposé, pendant vingt ans, n'a altéré en moi ni le noble sang de France qui coule dans mes veines, ni la foi ancestrale, hé-

ritage légué par l'ancienne mère patrie après l'avoir implanté sur le sol d'Amérique, ni le souvenir de mon beau pays de Québec.

Vous avez voulu aussi, avec une générosité qui vous honore, que ce soit ce Canadien-Français, qui n'a jamais flanché, même aux heures les plus sombres de sa carrière, qui propose cette santé. De tout cela, je vous remercie du fond du cœur.

Vous m'avez fait l'insigne honneur de reconnaître mon origine française, en faisant proposer dans la langue de Bossuet la santé d'un autre pays, bilingue comme le vôtre, comme le nôtre plutôt, de par la loi, mais, contrairement au Canada, intégralement bilingue dans la pratique. Oui ! Pays bilingue en fait et en loi, où les deux langues sont sur un pied d'égalité en tout et partout.

Pays bilingue, où la majorité n'essaye pas d'écraser la minorité, où chacun est libre d'atteindre son plein épanouissement, en se servant de sa langue propre, d'idéaliser ses sentiments raciques à la hauteur des plus nobles ambitions, tout en travaillant pour le bien commun du pays.

Vous vous demandez sans doute, et j'admets votre légitime curiosité, quel élément prédomine dans ma circonscription électorale. C'est l'élément majoritaire, c'est-à-dire hollandais, le même qui prédomine au parlement et qui fait respecter les droits de la minorité anglaise, par la production simultanée des documents et publications officielles dans les deux langues. Tout est bilingue, chez nous, depuis le timbre-poste jusqu'à la monnaie de papier, excepté les cœurs qui, dans un mutuel respect pour le sang qui coule dans les veines de chacun, savent vivre en paix sans se fusionner.

Quoique plus jeune que le Canada, l'Union Sud-Africaine a su, dès sa naissance, s'affirmer pays bilingue. L'élément anglais, qui constitue la minorité, a posé cette condition lors de l'union, et cette condition a été respectée et le sera toujours.

Présumant que les mêmes sentiments animent la majorité canadienne, je la félicite et la remercie au nom de ma race, grande à l'égale de l'autre, plus grande peut-être, elle qui a subi le martyre de la conquête et qui a soutenu de vaillants combats pour défendre sa liberté enfin reconquise.

M. Dauvergne a bien voulu faire allusion à ma fortune. Laissez-moi lui dire que ces biens, que la Providence a mis entre mes mains, n'ont pas extirpé de mon cœur l'amour de ma race. Mon exil volontaire sous le soleil brûlant d'Afrique n'a pas séché le sang de ce cœur qui vibre encore si intensément aux souvenirs de mon enfance !

Si j'ai conservé là-bas, malgré l'acquisition d'une troisième langue, l'amour de la mienne, c'est qu'elle est encore la plus belle et la plus noble, c'est que je l'ai apprise sur les genoux de mes deux mères : ma mère selon le sang et ma province ! C'est pourquoi je l'aime comme ma mère, car celui qui renie sa mère est un misérable !

Buvons donc à la santé des deux nations sœurs !

Àla demande des députés de langue anglaise, je répétai mot à mot mon discours en anglais. Je ne fus pas étonné de recevoir d'eux autant d'applaudissements, sinon plus, que de mes compatriotes.

Cette digression patriotique me permet d'affirmer que je n'apprends rien à mes compatriotes en leur disant que le tort fait à notre langue ne doit pas toujours être imputé à l'adversaire, mais bien plus souvent à nous-mêmes.

Au milieu de ce tintamarre où le patriotisme débordant de mon cœur avait coulé à profusion, ma pensée s'était souvent envolée vers Port-Joli, où l'amie d'enfance attendait mon retour.

32

J'avais promis à Allie d'être présent à la tombola qu'elle avait organisée à la demande du curé. Mais, comme l'ouverture n'en devait avoir lieu que le lundi, j'avais le temps de visiter plus en détail la belle capitale du Canada.

M'étant levé de bon matin, je m'engageai sur le Driveway, au moment où tout dormait encore. Je pus contempler à mon aise ce jardin fleuri qui borde les deux côtés de la chaussée. Les tiges des fleurs ployaient sous le poids des gouttes de rosée qui semblaient cristalliser les pétales des roses, des glaïeuls et des hydrangées, qui commençaient à s'épanouir.

Deux couples de cavaliers chevauchaient tranquillement, profitant de l'air pur du matin et, sans doute, de l'absence des automobiles. Ils parurent tout surpris de m'apercevoir, au moment où je franchissais les barrières de la ferme expérimentale.

Mon esprit ne put s'empêcher de se reporter à quelques années en arrière. Je me revis, chevauchant pour la première fois à côté de Cécilia, subjugué pour ainsi dire par sa crânerie et son

habileté. Que réservait l'avenir à ces jeunes enthousiastes du sport hippique ? Je n'essayai pas de résoudre la question et filai vers les bâtiments de la ferme.

Le beuglement des vaches, mêlé au hennissement des chevaux, n'empêcha pas de laisser percer jusqu'à moi le caquet de la poule annonçant l'œuf tombé dans le nid. Les coqs, trop nombreux pour s'entendre, se disputaient l'honneur d'avoir fait lever le soleil et chantaient une sorte de chanson à répondre. Je crus, à un certain moment, saisir l'air de « C'est la poulette blanche qui a pond dans la grange », chanson que chantait ma mère, pour m'endormir, quand elle me berçait sur ses genoux.

Ce chant du coq canadien, cousin du coq gaulois, avait un charme exquis. Je stoppai, pour jouir plus à mon aise de cette musique peu harmonieuse, mais belle, à cause des souvenirs qu'elle évoquait. Que le simple chant du coq puisse faire vibrer le cœur d'un homme qui a maintes fois bravé la mort sans en ressentir la moindre émotion, voilà une preuve de la complexité de l'âme humaine.

33

Au risque d'être accusé de raconter des histoires de revenants, je ne puis m'empêcher de noter l'impression pénible que me causa la visite de la métropole. Quand je quittai le pays, c'était une ville au visage français et au cœur encore français. Il n'y avait pas encore longtemps que des jeunes gens au cœur vaillant avaient fait sauter la colonne Nelson, avec laquelle on voulait déparer un quartier entièrement français !

Vingt ans avaient suffi à métamorphoser la deuxième ville française du monde ! L'Hébreu à la face hirsute avait traversé, non pas la mer Rouge, mais la mer bleue et avait envahi Montréal, où il avait trouvé la « Terre Promise » et où il se conduisait déjà en maître.

Pourquoi Israël se serait-il senti à la gêne au milieu d'une race à l'âme si généreuse et si naïve qu'elle ne soupçonne même pas le danger d'une invasion étrangère ? Pourtant, la mainmise des Hébreux sur certaines branches du commerce aurait dû donner l'éveil ! Trop pris par la partisanerie politique, le peuple canadien-français s'était laissé chasser de chez lui. Jusqu'au portail du Monument National qui portait les traces de l'envahissement d'Israël ! Il n'y avait que le musée Éden, musée des horreurs, qui semblait avoir échappé au naufrage. Évidemment, le meurtre de Sam Parslow et la pendaison de Cordélia Viau n'avaient pas encore attiré l'attention des Juifs !

Je ne blâme pas les descendants d'Abraham de leur conquête pacifique, payée à même les sueurs des Canadiens ! Je me demande plutôt pourquoi nos dirigeants d'alors ont invité cette tourbe envahissante au pays ?

Quand Dieu veut punir un peuple, dit-on, il lui envoie les Juifs. Ah ! Ville-Marie, qu'as-tu donc fait pour que ta mission soit ainsi faussée ? Afin de chasser ces idées sombres, je me dirigeai du côté de la montagne. Là, au moins, me dis-je, je respirerai encore les parfums d'autrefois. Comme l'ascension du mont Royal en auto était défendue, je hélai un cocher de fiacre, qui se tenait en sentinelle près d'une haridelle attelée à une Victoria.

– Combien pour l'ascension ?

– Vous voulez aller à l'Ascension ? Vous feriez mieux de prendre les « chars » !

– Je veux dire l'ascension de la montagne.

– Ah ! Eh bien, je vous grimperai pour deux piastres !

Pourquoi, me dis-je, en escaladant la montagne, faut-il que tous les chevaux de fiacre soient maigres ?

Je fus bientôt arraché à ces réflexions par la beauté du panorama qui commençait à se dévoiler à mes yeux, pendant que la vieille rosse, de son petit trot, gravissait la longue côte en pente douce de la montagne.

Arrivé devant le poste d'observation, je fis arrêter la voiture et je me dirigeai à pied du côté ouest, où je réfléchis longtemps sur la prédiction de Maisonneuve.

Le grain de sénevé était en effet devenu un grand arbre, mais quelle forme monstrueuse il avait prise ! Au lieu de l'émonder, pour lui conserver sa forme normale et sa force, on avait greffé sur son tronc canadien-français une variété de branches exotiques, qui le rendaient méconnaissable. Je restai longtemps à contempler cette absurdité : une ville de près d'un million, dans une province d'à peine deux millions et demi d'habitants. Excroissance dangereuse, qui ferait, un jour ou l'autre, perdre l'équilibre à cet édifice mal assis et incapable de résister à la chute fatale et inévitable ! Je fermai les yeux pour ne pas voir, tant le danger me parut imminent !

Je retournai à la ville, en passant par le champ des morts, les cimetières du Mont-Royal et de la Côte-des-Neiges. Accidentellement, le cocher me signala le tombeau de Chiniquy. Pauvre Chi-

niquy ! Ah ! si tu savais comme tu m'as fait honte, un jour, quand, dans la bibliothèque de mon beau-père, je trouvai ton livre Quarante ans dans l'Église catholique ! Peux-tu mesurer, pauvre misérable, toute l'étendue du mal que tu causes, même après ta mort, à ta mère la sainte Église ? Ah ! le danger d'une plume qui s'égare dans le champ d'orties ! Comme elle peut commettre de mal, même longtemps après que l'encre en a rongé l'acier. Mon beau-père, homme droit et honnête protestant, condamna heureusement à la peine du feu ton volume pervers, après que je lui eus raconté ton histoire ! Je voudrais bien avoir le courage de faire une prière sur ta tombe ! Je puis tout au plus t'exprimer ma pitié. Pauvre Chiniquy !

Je passai tout près du four crématoire, cet autre monument élevé au paganisme. Je commandai au cocher de filer. J'avais hâte d'arriver chez moi ! Oui, même dans un cimetière, quand il est catholique, on se sent chez soi ! Là reposent nos morts qui, munis des sacrements et réconciliés avec Dieu, sont partis pour un monde meilleur. La croix, signe de la Rédemption, est là qui veille sur chaque tombe, à l'ombre de laquelle dorment les disparus.

Du cimetière, je retournai à mon automobile et filai droit vers Québec, par le chemin situé sur la rive gauche du fleuve. Ma quatre-vingts chevaux dévorait, pour ainsi dire, le ruban d'asphalte ; si bien que, quatre heures et demie après mon départ, j'étais à la traverse de Lévis et que, deux heures plus tard, j'arrêtais en face de la Bastille.

34

J'avais soif de tranquillité et de paix, après cet excitant voyage. La Bastille m'apparut comme un lieu de tout repos. Je me trouvai chez moi dans ma chambre.

Il me tardait de revoir Allie. Comment était-elle ? que pensait-elle ? que faisait-elle ? Désirait-elle, autant que moi, le moment où nous nous reverrions ? Voilà autant de questions que je me posais.

Je pris mon souper en compagnie de M. et M Latour, qui ne cessaient de me complimenter sur la teneur de mon discours. Cette vaine gloriole était maintenant pour moi chose du passé et j'aurais aimé mieux n'en plus entendre parler. J'avais fait mon devoir, mais j'osais à peine en espérer des conséquences heureuses. Ce que j'avais dit, je l'avais dit dans l'intérêt de ma race et pour la sauvegarde de ma langue, qui me semblait si menacée et qu'il fallait conserver coûte que coûte.

Je m'échappai à la première occasion, pour voler vers Allie. Malgré mon grand désir de la revoir, j'éprouvais je ne sais quelle crainte intérieure et je sentais toujours mon cœur se serrer à l'approche de sa demeure.

Je la trouvai assise sur sa véranda. M'ayant aperçu, elle vint au-devant de moi. Ma timidité passagère fut vaincue du coup par son sourire accueillant. De sa voix d'or elle me dit :

— Tu as eu un franc succès au banquet du premier ministre.

— Que Dieu le veuille ! Si je puis avoir été utile aux miens ! Je n'ai pas été trop violent ?

— Pas assez doux pour « posséder la terre », au sens des Béatitudes, mais assez élevé pour nous transporter sur les sommets. Il faut parfois faire violence au ciel pour obtenir ce que l'on désire. Si tu as réussi à jeter à bas l'autel des préjugés dressé contre nous, c'est un succès sans précédent !

— Si tu m'excuses, tu le fais habilement ; si, au contraire, tu m'accuses, tu le fais si gentiment que j'aurais tort de m'en offenser !

— Je te félicite, Olivier ! Puissent tes paroles remonter le courage de ceux qui l'avaient perdu ! M. Dauvergne a été à la page, lui aussi, comme toujours !

— Il m'a admirablement bien ouvert la porte, et j'ai foncé… J'allais dire : avec toute l'ardeur de mes vingt ans !

— Pourquoi pas ? Il y a des cerveaux qui sont toujours jeunes !

– Comme il y a des cœurs qui ne savent pas vieillir !

— Tu deviens sentimental, Olivier ! J'ai peine à reconnaître le lion d'hier !

— J'ai été si longtemps privé d'affection !

— Olivier, ces paroles demandent une explication ! Il y a, dans ta vie, un mystère !

— Lequel ?

– Tu le sais mieux que moi ! Mais je sais qu'il fait partie de l'histoire de ta vie, que tu as commencé à me raconter l'autre soir.

— Et qui a fini dans un sanglot !

— Que veux-tu, Olivier ! Tant de souvenirs se sont réveillés, depuis notre rencontre fortuite sur le quai, mais qualifiée autrement par de mauvaises langues !

— Voilà qui montre le danger qu'il y a à mesurer les autres à son aune. Il y a des âmes aux sentiments bas qui voient du mal partout, comme il y en a aux sentiments élevés qui ne voient que du bien chez les autres. Mais, dis-moi, Allie, comment marche la tombola que M. le curé t'a priée d'organiser ?

— Tu me mets ainsi sur la voie d'évitement ?

— Tu m'amuses ! Si tu veux, réponds-moi d'abord !

— Oui. Tout marche sur les roulettes.

— Alors, les souscriptions affluent ?

— Oui… à pas de tortue !

— Sais-tu, Allie, quelle idée m'est venue pour stimuler l'enthousiasme ?

— Organiser une rafle ?

— Non. C'est demain dimanche. Alors, tu vas dire à M. le curé d'annoncer au prône qu'un inconnu s'engage à fournir une somme égale à celle que rapportera la tombola.

— Je te garantis l'acceptation de ta proposition !

— Alors, c'est entendu ! Après le bazar, je me rendrai chez mon oncle Philippe, que j'ai retrouvé accidentellement. Sais-tu qu'il occupe le domaine des de Gaspé ?

— Tu ne savais pas cela ?

— Je le croyais si bien mort et enterré ! Je lui ai presque fait une proposition, que j'ai mûrie depuis : acheter le domaine, reconstruire le manoir seigneurial et m'y installer.

— Alors, la seigneurie revivra ?

— Moins un authentique seigneur ! Mais le manoir renaîtra de ses cendres !

— Si nous entrions, Olivier ! Ne trouves-tu pas qu'il commence à faire froid ?

— Oui. Avec mon épiderme africain, je sens que le vent du nord-est me glace !

— Attends un peu que je fasse de la lumière !

— Je veux frotter moi-même l'allumette ; ça me rappellera le vieux temps ! Te rappelles-tu ma joie quand ta mère me disait : « Olivier, allume donc la lampe du salon, comme un bon garçon ! » C'était pour moi une marque de confiance ! Et comme j'y allais de bon cœur !

— Alors, je te fais la même confiance ! Olivier, allume donc la lampe !

— Tu ris ? Sais-tu que j'en éprouve un réel bonheur ?

— Les enfants sont ainsi faits !

— Ris bien ! C'est vrai, tout de même ! Je me sens redevenir enfant.

— Mais tu ne l'es plus, Olivier ! Ni moi non plus ! Regarde autour de moi… ces grands enfants !

J'eus un moment de tristesse, en regardant ces enfants, si heureux de la seule présence de leur mère et ignorant même leur malheur. Allie s'en aperçut et un moment de silence s'ensuivit. Elle finit par me dire :

— Tu ne m'as pas raconté toute ton histoire, l'autre soir ! Le coup de minuit est venu interrompre notre conversation.

— Crois-tu que ce soit le son de la vieille horloge qui ait coupé mes mots et fait monter ce sanglot à ma gorge ?

— Peut-être préfères-tu garder ton secret ?

— Ma vie ne peut avoir de secret pour toi, Allie, et je puis t'affirmer que, malgré la fortune qui m'a souri, le chemin que j'ai parcouru n'a pas toujours été semé de roses.

J'avais coupé mon récit, n'est-ce pas, à la lecture de la nouvelle de ton mariage ? J'en éprouvai une telle émotion que je téléphonai à M de Villiers, la priant de remettre à plus tard l'ascension de la montagne Table. J'avais assez de mon calvaire à gravir pour le moment ! Elle consentit à remettre la partie à deux jours plus tard. Au Cap, nous n'avons pas à nous inquiéter du beau ou du mauvais temps, car, pendant six mois de l'année, pas un nuage ne vient entraver les rayons du soleil. Si bien que, à force de nous faire pénétrer de ses rayons, nous en devenons saturés et que nous sommes tentés de qualifier d'insolente cette persistance à nous brûler la peau.

Le départ fut fixé à quatre heures du matin, et, à l'heure dite, nous partions sac au dos. Je dis sac au dos, c'est une façon de parler, car Cécilia ne voulut pour rien au monde me laisser porter le moindre fardeau, sous prétexte que, n'ayant pas l'habitude de

ces ascensions, à certains moments, j'aurais peine à me tenir en équilibre. En effet, dit-elle, vous ne connaissez pas les accidents du terrain et, ajouta-t-elle un peu moqueuse, vous n'avez pas le pied montagnard.

— En effet, ce n'est pas à escalader la montagne de Montréal, en voiture ou en funiculaire, qu'on se forme la jambe à l'alpinisme.

Àquatre heures précises, je franchissais la grille de la propriété des de Villiers. Ce fut le juge lui-même qui vint m'accueillir à la porte, bientôt suivi de M de Villiers et de Cécilia.

— Toujours à l'heure militaire, lieutenant, me dit Cécilia.

— C'est la politesse des rois, Mademoiselle !

— Vous n'avez pas déjeuné, sans doute ?

— Nous déjeunerons au restaurant ! Non ! nous déjeunerons en route, sur le bord du chemin, comme de simples chemineaux !

— Ça me va ! Ce sera comme à la guerre, quoi !

— La guerre de conquête ?

Je crus qu'elle faisait allusion à la conquête des États boers, car je connaissais ses sentiments de sympathie envers les deux républiques sud-africaines. Je ne répondis rien à cette parole énigmatique.

Munis chacun d'un solide bâton, nous entreprîmes cette randonnée de vingt milles, non comme des soldats en mal de conquête, mais comme les rois, au temps où ils épousaient des bergères, les reins ceints et le bâton à la main. Cécilia était d'une

beauté si ravissante que, même dans ce costume négligé, elle aurait pu tenter un roi !

Nous cheminâmes d'abord à pas lents, en humant l'air vivifiant du matin. Cécilia portait, jetée sur ses britches, une jupe courte, qui lui seyait bien. À cette époque, les femmes ne s'étaient pas encore assez masculinisées pour porter le travesti. Un simple veston de laine blanche couvrait son torse d'athlète, qui conservait, malgré son développement musculaire, une grâce toute féminine. Ses jarrets de montagnarde entraînée lui donnaient l'avantage sur moi. Aussi, malgré qu'elle portât toute la charge, je dus souvent lui demander grâce, ne pouvant accorder mon pas à la cadence du sien.

Sous des dehors pourtant bien féminins, c'étaient des muscles d'homme qui animaient cette charpente adorable de femme. Pourquoi n'avais-je pas deviné que ce ne pouvait être qu'un cœur d'homme qui commandait à ces muscles d'acier ? On ne métamorphose pas physiquement une femme en homme, sans que la sensibilité, la douceur, la sympathie, la candeur féminine n'en soient atteintes !

Nous marchions ainsi depuis trois heures et je regardais souvent avec un œil d'envie le sac que portait si allègrement, sur son dos, ma compagne, et qui contenait notre déjeuner. Soudainement, elle fit halte sur le haut d'un talus, jeta son sac par terre et s'assit.

— Avez-vous faim ? me dit-elle en ouvrant le sac.

J'éclatai de rire, en lui répondant :

— Si une marche pareille n'est pas suffisante pour ouvrir l'appétit !

Ce fut à son tour de rire de mon air de ventre-creux.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt ?

— C'est un peu gênant de demander grâce à une femme, fût-elle adorable !

— Vous n'auriez pas été le premier !

— Je n'en doute pas, et vous aviez bien raison de dire que je n'ai pas le pied d'un montagnard !

— Vous n'allez pas demander à retourner en arrière ?

— J'ai fait la guerre, Mademoiselle ! Je ne recule jamais ! lui répondis-je, un peu piqué.

— Vous avez pourtant été capturé par les Boers !

— Oui, mais pas en me sauvant ni en reculant. D'ailleurs, ce n'est pas une humiliation que de se rendre à d'aussi habiles guerriers, surtout quand le général est Français !

— Savez-nous que je déteste l'Anglais ?

— Je ne m'en serais jamais douté !

— Pourquoi sont-ils venus voler le Transvaal et l'Orange aux Bughers ?

— Je me suis déjà posé la question à moi-même. J'ai eu tôt fait d'y trouver une réponse. Vous n'avez qu'à analyser le tempérament anglais et vous le saurez comme moi. Pourquoi ont-ils ar-

raché le Canada des mains de sa mère la France ? L'esprit de conquête, chère amie !

— Vous avez dit : chère amie !

— Je ne me dédis pas. Pourquoi ne pourrais-je pas dire chère amie ? Vous me causez tant d'intérêt ! D'ailleurs, ne parlons-nous pas de conquête ?

— Il y a des citadelles dont il faut faire longtemps le siège !

— Et d'autres que l'on prend d'assaut !

— Moi, je vous prends par la faim !

— Je suis habitué au jeûne !

— Alors, je vous gave ! Un sandwich au jambon ? Un œuf à la coque ? Un œuf de poule ou de cane ?

— Ma foi, je préfère les œufs de poule !

— Voici ! Un, deux, trois ! Attrapez-les au vol ou jeûnez !

— Un, deux, trois ! Je n'en ai pas manqué un seul ! Vous faisiez allusion, tout à l'heure, à vos sentiments envers les Anglais. Vous les fréquentez, cependant !

— Par convenance ! Mon père est juge en chef de la colonie ; il faut bien faire figure d'amis !... Savez-vous pourquoi vous m'avez plu ?

— Est-ce le siège ?

— C'est un ultimatum !

— Je me rends !

Voilà, ma chère Allie, comment je connus Cécilia… et comment je cédai à son ultimatum. Le sort de la guerre m'avait constitué prisonnier de l'ennemi ; l'amour forgeait les anneaux d'une nouvelle chaîne : chaîne dorée et auréolée de beauté, mais qui resserrait tous les jours ses liens autour de ma volonté !

Après ce déjeuner fatal, nous commençâmes l'ascension proprement dite de la montagne, par une crevasse située à l'arrière, du côté nord, la seule accessible à l'homme.

Nous avions huit milles de trajet derrière nous, et Cécilia avait désigné, pour le dîner, un endroit connu, près du réservoir de l'aqueduc. Mon substantiel déjeuner m'avait donné du courage, mais non pas la souplesse et la gracieuse agilité de Cécilia. Pourquoi, dans cette randonnée fatale, l'ai-je suivie, au lieu de la précéder ? J'ai toujours trouvé dans ce tableau l'emblème de ma vie.

Allie, qui avait feuilleté son recueil de poésies tout le temps que j'avais parlé, en sortit une pièce intitulée : Ton nom, et me la présenta.

— Pourquoi me fais-tu lire cette horrible réalité, Allie ?

— Pourquoi avoir réalisé cette horreur, Olivier ? Mais continue ton récit.

Comme nous commencions à escalader la montagne, j'aperçus une autruche qui cachait sa tête dans le sable. Je signalai le fait à Cécilia.

— Nous aurons une tornade, me dit-elle.

Combien de fois, depuis lors, quand la tempête grondait autour de mon cœur brisé, n'ai-je pas désiré suivre l'exemple de la

stupide autruche et ensevelir mon désespoir dans le sable.

Le Créateur a donné à l'homme l'intelligence et, à la bête, l'instinct. Celle-ci semble parfois mettre à meilleur profit sa faculté que l'homme ne le fait de la sienne. Serait-ce qu'elle est plus soumise à sa volonté ? On serait porté à le croire, en face de certaines réalités.

Au pied de la montagne s'étendait un immense champ de lys. Je m'arrêtai pour contempler cette nappe blanche, qui me rappelait la neige canadienne.

— Que regardez-vous ? me dit Cécilia, l'air un peu contrarié.

— Je regarde ce champ de lys, qui me rappelle nos hivers canadiens.

— Vous rêvez, parfois ?

— Chaque fois que quelque chose me rappelle mon pays !

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! interrompit-elle. La tornade pourrait bien s'annoncer plus tôt que nous ne nous y attendons ! Vous n'avez pas d'idée de ce qu'est une tornade sur la montagne Table !

— Nous pourrions retourner ! hasardai-je timidement.

Cécilia éclata de rire.

— Attention ! Forward ! me dit-elle, en me saluant militairement.

Je la trouvai superbe dans cette attitude et je ne pus m'empêcher d'admirer son courage. Je me pliai à sa volonté. Hélas ! combien de fois, depuis, ai-je subi l'influence de cette voix cas-

sante, qui ne souffre pas de réplique et qui ne s'incline ni devant l'autorité ni devant le raisonnement.

J'avais été vaincu par cette femme dès notre première randonnée à cheval. La maîtrise avec laquelle elle avait mis Nellie à la raison, sa démarche altière, sa beauté incomparable, sa volonté intraitable même m'avaient conquis tout à fait. De là à faire le pas fatal, il n'y avait pas loin.

Je repris mon courage et me gantai pour l'ascension. Cécilia faisait des enjambées d'athlète, accrochant ses mains légèrement gantées aux saillies pointues des rochers, qui menaçaient à tout moment de nous lacérer les chairs. Enfin, nous aperçûmes le sommet de la montagne.

— Un brouillard ! dit Cécilia. À cette saison, c'est extraordinaire ! L'autruche s'est trompée ! Elle a pris le brouillard pour une tornade.

Comme le brouillard était à nos pieds, nous pûmes contempler le rare spectacle d'un soleil brillant au-dessus de nos têtes pendant que la pluie tombait à verse sur la ville. Nous continuâmes notre chemin au milieu de cet enchantement de la nature sud-africaine.

Le nuage se dissipa tout à coup, et nous vîmes à nos pieds la pittoresque ville de Capetown, éblouissante sous le soleil.

— Nous lunchons ? me dit Cécilia, pendant que, rêveur, je contemplais le magnifique spectacle qui s'offrait à mes yeux : un tapis de verdure, partant du pied du rocher abrupt, descendait en pente douce vers la mer, faisant ressortir davantage les construc-

tions toutes plus blanches les unes que les autres, qui émergeaient çà et là de cette nappe verdoyante.

— À quoi rêvez-vous ? me dit Cécilia.

— À mon déjeuner, répondis-je en riant.

Ma pensée, pourtant, vagabondait ailleurs : il me semblait deviner, au-delà de la mer immense, la côte canadienne.

Il nous fallait retourner avant la nuit. Aussi, notre lunch achevé, nous entreprîmes la descente redoutée de tous les alpinistes africains. Comme par habitude, Cécilia se lança la première dans la crevasse. Elle tomba à cinquante pieds, tout d'un bond. Je me lançai à sa suite, dans une chute vertigineuse. Cécilia s'était redressée et m'attendait en riant, au bas de la première glissade. Les morceaux du rocher sur lequel j'avais glissé passaient comme de la mitraille de chaque côté de nos têtes. Cécilia mit ses mains gantées sur ses oreilles, pour se protéger. Pour ma part, je reçus sur la nuque une petite pierre qui faillit me faire tressaillir. Nous arrivons à la source, me dit Cécilia, pendant que, péniblement, nous descendions, tantôt en nous accrochant à un petit arbre rabougri, tantôt en nous arc-boutant sur une pointe de rocher. Enfin, nous atteignîmes cette source d'eau limpide qui jaillissait du flanc de la montagne.

— Je parie, me dit Cécilia, que malgré vos hivers rigoureux, et même sous la glace, vous n'avez jamais bu d'eau plus froide.

— Je ne puis parier sur une chose aussi problématique ! Mais votre parole me suffit, Mademoiselle.

— Alors, à la santé de nos fiançailles, me dit-elle hardiment, en buvant tout d'un trait un grand verre de cette eau glacée.

Je n'eus pas le temps de la prévenir contre le danger de boire de cette eau dans l'état où elle était, après une marche qui nous avait mis le sang en ébullition.

Je répondis à sa santé, en trempant mes lèvres dans cette eau traîtresse.

Par quelle fatalité tombai-je ainsi entre les mains de cette femme volontaire ? Je ne sais. Je n'ai jamais pu comprendre par quel hypnotisme elle me subjugua et réussit, pour ainsi dire, à encercler mes poignets de menottes d'acier. C'est qu'elle était belle, belle à tenter un ange, quand, les joues saignantes, les yeux ardents, les cheveux fous, elle leva son verre d'eau cristalline, d'un geste crâne qui me parut spontané, mais qui sans doute faisait partie de la trame qu'elle avait soigneusement élaborée avant notre départ.

Je te tairai nos épanchements naturels après cet événement qui semblait tenir plutôt du roman que de la réalité. Elle se retira tout à coup de l'enlacement de mes bras, en se plaignant d'un malaise à l'estomac. La fièvre l'envahit subitement et elle se mit à claquer des dents. Je la couvris de mon manteau ; mais rien ne semblait pouvoir la réchauffer. J'aurais donné la moitié de ma fortune pour un verre de cognac ! Mais l'eau de la source ne manifesta aucunement l'intention de se changer en eau-de-vie.

Cécilia avait perdu toute son assurance et elle me guida tant bien que mal dans ce dédale de sentiers inconnus. Je dus faire appel à toutes les ressources de mon intuition pour ne pas m'écarter.

Nous arrivâmes enfin à six heures du soir dans une maison de ferme. Notre hôtesse nous offrit ce qu'elle avait de mieux : un mi-

sérable lit de paille, sur lequel Cécilia, plus morte que vive, s'étendit. Il ne fallait pas songer à passer la nuit dans ce réduit, loin de tout médecin et hors d'atteinte par téléphone. Le seul moyen de transport à notre disposition était le pousse-pousse d'un noir qui demeurait non loin de la ferme. Je décidai de l'utiliser.

Après un parcours qui paraissait s'éterniser, sur un chemin rocailleux, nous atteignîmes enfin la grand'route. D'un trot léger et régulier, le nègre tira la voiture, chargée de son précieux fardeau, et, vers les neuf heures, Cécilia tombait dans les bras de M de Villiers, qui était venue la rencontrer à la grille.

Tu t'imagines, Allie, l'émotion causée par cette arrivée tragique, où je faisais l'office d'oiseau de malheur. Tous furent, cependant, très corrects à mon égard. M de Villiers m'invita même à venir prendre à loisir des nouvelles de sa fille.

La famille ignora tout de nos fiançailles, pendant quelques jours. Mais je crus qu'il était de mon devoir de les mettre au courant. La sympathie qu'ils me témoignèrent me toucha profondément. Ils me considérèrent dès lors comme un des leurs.

M. et M de Villiers avaient atteint l'âge mûr, et sous leur extérieur austère de puritains se cachait une nature plutôt sympathique, qui se dévoilait dans l'intimité.

35

Cécilia fut quinze jours entre la mort et la vie et, durant cet espace de temps, qui me sembla infini, elle resta inconsciente. J'al-

lais tous les jours prendre de ses nouvelles et chaque fois je recevais la même réponse : « Elle est toujours inconsciente, son pouls est très irrégulier, la température baisse un peu le matin pour remonter le soir. »

Sa forte constitution triompha enfin de la maladie et elle entra dans une période de convalescence qui devait durer trois longs mois. Quand elle me reconnut pour la première fois et me sourit, j'en éprouvai un bonheur ineffable. Depuis trois semaines, je ne l'entrevoyais que du seuil de la porte de sa chambre, et ses yeux hagards et sans expression me faisaient peur. Je vis dans son premier sourire comme la révélation d'une joie enfantine, et j'y répondis avec la tendresse d'un père qui répond au premier balbutiement de son enfant.

Mes visites se succédèrent à intervalles plus éloignés, mais je sentais augmenter en moi l'amour que j'avais voué à cette créature, qui m'avait subjugué dès notre première rencontre. Je ne t'ennuierai pas avec les détails du mariage, qui sont toujours les mêmes quand il s'agit d'un mariage fashionable. Mon titre d'étranger ne contribua pas peu à exciter la curiosité de la population, et mes aventures devinrent légendaires.

Nous fîmes notre voyage de noces en Australie, pays que ma femme désirait visiter depuis son enfance. Le climat, la nouveauté du pays, tout contribua à agrémenter notre lune de miel.

La disparité de culte ne tarda pas cependant à créer entre nous un fossé, qui devint plus tard un gouffre infranchissable, comme cela doit inévitablement arriver quand chaque partie se retranche dans ses positions, sans vouloir capituler. Cécilia s'était pliée d'assez bonne grâce à la promesse d'élever les enfants issus

de notre mariage dans la religion catholique. Elle s'était figuré que nous n'en aurions jamais, et c'était un détail auquel elle n'avait attaché aucune importance. Je découvris, petit à petit, qu'elle avait une haine implacable contre la religion romaine. Elle tenait le pape pour une espèce d'antéchrist dont elle voyait les maléfices s'étendre à toute la terre. Elle avait absorbé, à petites doses, le poison contenu dans le livre de Chiniquy et elle avait manifesté un grand mécontentement quand son père avait condamné ce volume au feu. Elle avait deux objets de haine bien avoués : l'Anglais et le pape.

Elle commença à manifester ses sentiments hostiles aux premiers symptômes de la maternité. Cet état, où la noblesse de la femme semble s'élever, l'irritait plutôt qu'il ne lui procurait le bonheur dont se sent envahir d'ordinaire la jeune épouse sur le point de devenir mère. Sa position avait d'abord dérangé ses habitudes sportives : plus de courses à cheval, plus de randonnées périlleuses ; la vie d'intérieur pour tout partage. Elle détestait cette vie si naturelle aux autres femmes.

Combien de fois ai-je essayé de lui exprimer mon bonheur de la voir bientôt revivre dans un enfant qui nous serait cher, parce qu'il serait beau comme sa petite maman. Un sourire sarcastique se dessinait toujours sur ses lèvres, qui ne manquaient pas de beauté et que la maternité tendait à embellir davantage. Un jour que j'essayais de nouveau de lui exprimer mon bonheur, elle se leva toute rouge de colère et me dit avec menaces :

— Notre enfant ne sera pas catholique, ou nous vivrons séparés ! Je prétexterai n'importe quoi pour obtenir un divorce !

J'eus beau lui rappeler ses promesses, dûment signées de sa main, elle ne voulut pour rien au monde revenir à de meilleurs sentiments. Je n'insistai pas, craignant les conséquences graves d'une telle saute d'humeur. Je lui répondis simplement : Nous verrons.

— C'est moi qui y verrai, me répondit-elle.

Je n'ajoutai pas un mot, bien décidé naturellement à respecter nos engagements envers l'Église.

Àla naissance de l'enfant, son père, homme droit et probe, étant intervenu, elle modifia un peu son idée au sujet de la cérémonie du baptême. Elle exigea cependant que le ministre de l'Église réformée néerlandaise (Hervormde) fût présent.

Ce caprice ne fut pas le seul que j'eus à subir. Les vexations auxquelles nos divergences religieuses donnèrent lieu ne firent que se multiplier, à mesure que l'enfant grandissait. Cécilia portait une telle haine à la religion catholique qu'elle en vint à haïr sa propre enfant, à cause de l'onction de son baptême. Imagine-toi quels sentiments elle devait nourrir à mon égard, moi qui étais la cause indirecte de ses troubles. Pour couper court à toute querelle au sujet de l'éducation et de l'instruction de Cécile, je la conduisis en France, où je la confiai aux Sœurs de la Présentation, à Bourg-Saint-Andéol, où elle est restée désormais.

J'ai vécu, depuis la naissance de cette enfant, les jours les plus sombres de mon existence. Cécilia était devenue une tigresse, toujours prête à me sauter à la gorge pour la moindre contrariété. Sa beauté remarquable elle-même se ressentit de ses sautes d'humeur et ses lèvres quasi divines, à force de se crisper pour cracher des injures, avaient pris une forme presque diabolique qui la

rendait repoussante. Elle fut plus tard atteinte d'hydropisie et devint tout à fait impotente. Un goitre acheva de la défigurer. Toujours assise dans une chaise roulante, à l'aide de laquelle elle se transportait, elle réservait toute son énergie pour me cracher des invectives.

Pour me divertir et me changer les idées, je m'adonnai à la vie de club, qui n'avait aucun attrait pour moi. Mes relations m'entraînèrent bientôt dans la politique, où j'obtins des succès. Je représente depuis quinze ans un quartier de Capetown au Parlement de Pretoria. Les sessions de la Chambre furent toujours pour moi un congé, car j'y trouvais une tranquillité relative. Il y a à peine un an, je sortais encore une fois triomphant des urnes électorales.

Après les élections, ma femme exigea le retour au pays de notre enfant. Elle en avait assez, disait-elle, de voir sa fille entre les mains des nonnes, qui ne pouvaient que la corrompre et, peut-être, en faire une recrue pour leur communauté. N'avait-elle pas, en effet, fait sa première communion et n'en avait-elle pas exprimé tout son bonheur dans une lettre de tendre et filiale affection à sa mère ! Il y avait sept ans que cette lettre avait été reçue et elle était restée sans réponse. Cécilia exigeait le retour de sa fille, avant de lui répondre, et son obstination ne pouvait être vaincue.

Devant mon opposition bien arrêtée à ses projets, elle sollicita le divorce, sous le prétexte d'incompatibilité de caractère. Elle l'obtint facilement, car je n'y fis aucune objection. Heureusement, le tribunal vit clair dans toute l'affaire et me confia la garde de Cécile ! Elle est toute à moi et je pourrai maintenant en faire

une bonne petite Canadienne, car elle aime notre pays sans trop se rendre compte pourquoi, mais sans doute par atavisme.

Le scandale de notre divorce fit tant de bruit que je décidai, il y a trois mois, de quitter le pays pour un temps indéfini.

Tu comprends maintenant, Allie, ma réserve à ton égard. Devant la loi de mon pays, de tous les pays, je suis libre ; mais, devant Dieu, je reste attaché à cette femme par les liens indissolubles du mariage.

Pour avoir passé une fois à côté du bonheur, il ne me reste que la douce illusion de vivre à son ombre, sans jamais espérer que ses rayons puissent m'atteindre. Comme consolation, il me reste notre amitié. Libre à toi de la rompre, si tu m'en juges indigne !

— Pourquoi tes malheurs diminueraient-ils l'estime que je t'ai conservée ? Tu me les a révélés avec des accents d'une telle sincérité et une émotion si naturelle que, loin de diminuer mon affection pour toi, ils n'ont fait que l'accroître !

— Tu rallumes en moi, Allie, une flamme que je croyais à jamais éteinte, celle de l'espérance. Pouvant compter sur ta sympathie, je ne vivrai plus désormais que pour toi, à distance, comme il convient dans la position irrégulière où je me trouve. Je vivrai à l'ombre de ton foyer, qui sera bien un peu le mien, le seul où je me sente chez moi et le seul qui puisse réparer la brèche faite à mon bonheur. S'il nous faut, par convenance et par devoir, rester chacun de notre côté de la clôture, nos cœurs, unis par des sentiments de sublime amitié, s'abreuveront à une seule source : celle du bonheur.

— Tu as si bien exprimé mes propres sentiments, Olivier, que je n'ai qu'à confirmer tes paroles. C'est à cette seule condition, d'une amitié sans autres liens que des aspirations surnaturelles, que je réponds : oui, soyons des amis, de vrais amis !

En écoutant le récit de tes malheurs, je n'ai pu m'empêcher de penser à ceux de ton enfant. Mon cœur de mère ne peut rester fermé aux sentiments d'inquiétude, pour ne pas dire de désespoir, que te cause la solitude de Cécile qui, au sortir du couvent, se trouvera sans foyer, sans soutien moral autre que celui que tes moments de loisir pourront lui procurer. Je n'ai à lui offrir que les débris d'un foyer brisé par la misère, de laquelle tu m'as momentanément tirée, mais c'est à bras ouverts que je l'accueillerais, si tels pouvaient être son désir et ta volonté.

— Ta générosité, Allie, ouvre devant moi des horizons inespérés. J'ai mûri un projet qui, j'en suis sûr, sera agréable à tout le monde. Je t'en reparlerai, après la tombola. En attendant, tu peux assurer M. le curé de la réalisation de ma promesse.

La haine n'a jamais effleuré le cœur d'Allie. Son bonheur conjugal n'a certainement pas été complet, mais, en femme chrétienne, elle a courageusement supporté son fardeau. Elle a envisagé la maternité sous son vrai jour, avec ce qu'elle comporte de souffrance, de bonheur et d'abnégation. Du malheur même qui l'a frappée, elle a tiré la consolation de ne pas être restée seule et sans motifs de dévouement. Ses misères d'argent, qu'elle ne considère pas comme mortelles, ne font qu'ennoblir ses efforts pour se tirer d'affaires, confiante que la Providence lui viendra en aide.

36

La tombola, qui devait être une affaire ordinaire, prit, par suite de mon offre, les proportions d'un événement extraordinaire dans la paroisse. Au sortir de la grand'messe, les groupes réunis à la porte de l'église s'interpellaient sur l'identité de ce richard soudainement tombé du ciel.

Ce bon M. Latour, qui trouvait toujours moyen de parler de sa fortune, recueillait presque tous les suffrages. Tout le monde l'abordait pour le féliciter ; si bien qu'à la fin il prit les compliments au sérieux. Même M Latour tomba dans le panneau et reprocha vertement à son mari son imprudence. Si toute la paroisse allait se liguer pour lui extorquer son argent !

J'assistai à la tombola en simple curieux. Mais mon titre d'étranger me valut d'être assailli par un essaim de jolis minois, qui semblaient s'évertuer à trouver le plus tôt possible le fond de mes poches.

Allie semblait tenir toute l'organisation dans sa main, et tout marchait avec méthode et ponctualité.

— Nous allons te ruiner de fond en comble ! me dit-elle la deuxième journée du bazar. Nous sommes rendus à trois mille deux cent dix-huit dollars !

— Ma terre va y passer ! répondis-je en badinant.

— Et le « roulant » aussi !

Le curé était ravi de la réussite assurée de son « bazar », comme il disait en parlant de la tombola. Il ne tarissait pas d'éloges sur Allie, qu'il appelait sa petite touche-à-tout.

Un grand banquet, auquel presque toute la paroisse prit part, clôtura ces activités. C'était une fête comme il ne s'en était jamais vu à Port-Joli. Le nom du donateur ne devait être dévoilé qu'à la fin du banquet et j'insistai pour prendre place parmi les convives, afin de ne pas éveiller l'attention et de conserver l'intérêt jusqu'à la fin.

M. et M Latour étaient à la table d'honneur. Le curé, qui présidait, avait à sa droite Allie et les principales organisatrices. La santé du Souverain Pontife, celles du roi, du cardinal, du curé, des organisatrices furent tour à tour proposées. Celle du donateur anonyme fut réservée pour la fin. M. Latour répondait distraitement aux questions nerveuses de sa femme.

Le curé proposa enfin la santé du donateur caché et qui avait manifesté le désir de le rester. « Cependant, dit-il, une telle générosité ne doit pas rester inconnue. C'est pourquoi je nommerai celui qui en est l'auteur, malgré sa défense. Je suis assuré d'avance de son pardon. C'est un de mes anciens servants de messe qui, absent depuis vingt ans, continue de servir son Dieu d'une autre manière, en restant attaché à sa foi et à sa langue. J'ai, dit-il, le plaisir de tenir dans ma main son chèque accepté pour la somme de sept mille deux cent cinquante-six dollars, montant égal à celui réalisé par la tombola. L'humilité de celui qui a voulu s'effacer sera récompensée dans le ciel. J'ai nommé M. Olivier Reillal. »

Pendant le discours de M. le curé, j'avais pris plaisir à observer ce bon M. Latour, qui pâlissait tout à coup, s'essuyait le front de son grand mouchoir de soie, puis rougissait comme une jeune fille sous les regards anxieux de M Latour. Quand mon nom fut prononcé, il eut un air de désappointement tragi-comique. N'é-

tait-il pas frustré de sa gloire par l'indiscrétion du curé ? Il commença à s'éventer avec son mouchoir, puis il s'affaissa, la tête entre ses mains.

Ma réponse fut brève. Je reportai sur Allie le succès de toute l'affaire. J'assurai en même temps mes anciens concitoyens de mon inaltérable attachement à la paroisse où j'avais vu le jour et où j'avais passé les plus belles années de ma vie, ajoutant que demain peut-être je serais redevenu un des leurs.

J'avais à peine prononcé le dernier mot de ma courte allocution, que mon oncle Philippe accourut vers moi et me dit tout déconfit :

— J'peux ben me faire une croix su l'bec pour la vente de ma terre, hein ? Ça t'empêchera pas de venir nous voir quand même, Olivier !

Je m'engageai à aller sans faute le lendemain lui rendre la visite promise.

37

Ce fut un congé marqué au coin de la plus stricte intimité que ma visite chez mon oncle Philippe. Il y a des moments où il fait bon d'oublier qu'on existe ! Comme cela repose des vicissitudes ordinaires de la vie ! Au domaine des de Gaspé, le faste et l'activité débordante d'autrefois avaient fait place à la vie pastorale dans toute l'acception du mot.

Mon oncle ressemblait beaucoup à mon père. Le travail des champs lui avait donné une allure plus lourde, mais l'air de famille avait laissé son empreinte. Le cœur, surtout, était resté bien français ; et, à part quelques anglicismes familiers aux cultivateurs canadiens, employés surtout pour désigner les machines aratoires, fournies par des maisons anglaises, cataloguées, illustrées et décrites en anglais, il avait conservé cette suave tournure de phrases du terroir canadien, si agréables à entendre.

— Nous visitons votre bien ? dis-je à mon oncle.

— Si ça te contrarie pas ! J'serais bien aise de t'montrer ça. Ça n't'engage à rien !

— Vous ne revenez pas sur votre parole, mon oncle ?

— « Badame », elle n'est pas encore tout à fait donnée ! Avec ça que t'as pas mal dépensé d'argent hier au soir ! T'aurais presque acheté ma terre avec c'que t'as donné au curé. Mais p't'être qu'en fouillant dans le fond de tes poches, tu en trouverais assez. J'connais pas tes moyens !

— Nous allons d'abord visiter la terre et, ensuite, nous parlerons d'affaires ; mais pas avant que ma visite soit finie ! Je ne veux pas gâter mon congé, vous savez !

— Comme tu voudras et quand tu voudras ! Tes mon invité et j'veux te recevoir comme il faut !

Nous fîmes le tour de la ferme et, à midi et dix, nous étions de retour.

— Tu dois avoir une terrible faim ! me dit mon oncle. Il ajouta aussitôt : Il vaut mieux laisser faire la bonne femme. Ça l'énerve,

quand on surveille le pot qui bouille !

— Il fait si bon, dehors, mon oncle ! Et, d'ailleurs, je n'ai pas faim.

— Ta pauvre tante, elle est toujours tâtonneuse « pareil » ! J'ai passé plus de temps à attendre après elle, dans ma vie, qu'à manger ! Mais elle a si bonne volonté ! C'est patient comme un ange, mais lent comme la mort ! J'cré ben que, si j'lui envoie chercher la mort pour moi, j'vivrai vieux !

Les boutades de mon oncle ne hâtaient pas le dîner ; mais, comme il disait, « à force de tâtonner, ça vient à venir ». Ma tante, toute joyeuse, vint enfin nous annoncer que le dîner était servi.

Au moment où elle ouvrit la porte de la salle à manger, je humai une odeur de galettes de sarrasin.

— Ça sent bon ! lui dis-je.

— Mon p'tit Olivier, j'me rappelle de tes goûts ! J'sus sûre que t'en as pas mangé souvent, chez les Boers !

— J'avais même oublié ce mets délicieux, ma tante. Mon odorat, plus fidèle que ma mémoire, me le rappelle avec tant d'acuité que, si mon estomac n'a pas dégénéré, je me charge de faire honneur à votre bonne galette !

— C'est d'la galette au levain, me dit ma tante, toute glorieuse de son flair. Regarde à côté de ton assiette, Olivier, la crème enlevée de sur les « vaisseaux » !

— Décidément, ma tante, vous me gâtez !

— Te rappelles-tu que ta pauvre mère, cette chère Angélina, te traitait de « safre », quand tu sautais sur la galette qui avait les plus gros yeux ?

— Vous avez une mémoire, ma tante ! En effet, vous me faites me rappeler toutes ces scènes de mon enfance, et je les vois comme si elles s'étaient passées hier !

— Alors, tu ne regrettes pas d'être v'nu ?

— Ma tante, mon séjour chez vous restera un des plus heureux épisodes de ma vie, cette vie qui me réapparaît sous son vrai jour, depuis mon retour au pays !

Au cours de la journée du lendemain, je bâclai l'achat du domaine avec mon oncle. Celui-ci l'apprit à ma tante pendant le souper que je pris avec eux.

— On va-ti être heureux, hein, Philippe ! Habiter le faubourg ! L'rêve de ma vie ! Le bon Dieu est ben bon ! dit ma tante dans une sorte d'extase.

— Et c'est Olivier qui nous donne une maison au faubourg, par-dessus le marché !

— J'regrette pas de t'avoir fait de la galette, mon petit Olivier ! J't'en ferai encore ! Quand nous serons installés au faubourg, tu viendras nous voir ? Tiens, comme c'est ton dernier repas icitte, puisque tu veux absolument t'en aller, j't'ai fait une autre surprise !

— Laquelle ? Ah ! ma tante, je crois sentir !

— Un pudding à la vapeur, aux framboises des champs !

— Décidément, ma tante, vous me gâtez !

— Ça m'fait tant plaisir ! Quand ta femme sera arrivée, je lui montrerai comment faire la galette et le pudding aux framboises. Elle doit parler français, ta femme !

Je n'eus pas le courage de lui répondre et je détournai la conversation.

Le lendemain matin, nous nous rendions chez le notaire, pour passer le contrat de vente par lequel je devenais le propriétaire du domaine seigneurial des de Gaspé.

38

Mon pèlerinage au pays des ancêtres tirait à sa fin. Quel enchantement que de revivre un passé si plein de souvenirs charmants ! Je m'étais comme éveillé de je ne sais quel sommeil léthargique, qui me semblait maintenant être un conte des Mille et une Nuits. Et, pourtant, j'avais bien vécu ces vingt années au cours desquelles j'avais acquis une fortune immense qui avait peut-être été la cause de la perte de mon bonheur !

Des rêves de ma jeunesse, où j'entrevoyais la douceur d'un foyer modeste, rempli de nombreux enfants, que me restait-il ? Ma fille unique, enfermée dans les murs d'un pensionnat de la vieille mère patrie ! Tout s'était dissipé, comme les nuages, sous le soleil brûlant d'Afrique. Image de ma vie, toute resplendissante, mais stérile ! Que vaut à l'homme la fortune, s'il n'a pas, pour épancher son cœur, un cœur d'ami dans un cœur d'épouse ? L'amitié n'est-elle pas la rosée bienfaisante qui rafraîchit l'âme,

comme la rosée du matin féconde la fleur qui lui ouvre tendrement ses pétales, pour en recevoir la vie ?

Il me fallait pourtant m'arracher à ce rêve et envisager la réalité. Je devais faire mes adieux à Allie. Allie ! C'était bien elle, cette goutte de rosée qui avait manqué à l'épanouissement de mon cœur ! Je la voyais si calme, si sereine, entourée de ses chers petits ! Les épreuves n'avaient pas altéré la sérénité qui jaillissait de cet être, frêle comme le roseau que le vent agite, mais qui se redresse toujours, malgré la violence de la secousse. N'était-elle pas le refuge assuré de ma Cécile qui, ballottée au gré des flots, sur un navire désemparé, sans voiles et sans boussole, cherchait un abri contre la tempête soulevée par le vent malsain des préjugés ? Je ne voulais pas partir sans assurer l'avenir d'Allie ! Et comment le lui mieux assurer qu'en lui confiant mon enfant ? Elle aimait déjà le Canada, sans le connaître ; elle aimerait aussi M Montreuil, qui avait les mêmes idées qu'elle. Sa mère avait volontairement brisé notre foyer qu'elle aurait pu sauver si elle l'avait voulu, malgré que le fossé creusé entre elle et nous fût profond et que la brèche fût irréparable ! Elle ne l'avait pas voulu ! Mon devoir était donc de franchir le Rubicon et d'assurer à mon enfant un bonheur relatif !

Oui, cette enfant était bien la mienne, et je n'avais pas le droit de la laisser seule, sans affection, comme une rose au milieu des chardons ! Il y avait place pour elle au milieu des autres fleurs cultivées dans le jardin de l'affection. Là, elle s'épanouirait, cette fleur tendre, à l'ombre de sa sœur aînée, prototype des vertus canadiennes-françaises. Oui, de ce pas, j'irais faire part de mes projets à M Montreuil ! Je trouvai Allie assise près de la fenêtre, la

tête appuyée sur sa main droite, regardant sans doute les eaux calmes du fleuve qui invitaient à la mélancolie.

— Je rêvais, me dit-elle en se levant pour m'accueillir.

— Pourvu que tes rêves répondent aux miens !

— Ah ! tu rêves, toi aussi, Olivier ! Un grand homme, un homme fortuné !

— L'homme a beau atteindre à la fortune, aux honneurs, aux grandeurs même, il reste homme, si l'orgueil ne lui fait pas perdre le sens des réalités ! Qu'y a-t-il de plus beau qu'un rêve ? Et que reste-t-il du plus beau rêve quand il est réalisé ? Et à quoi rêvais-tu, Allie ?

— C'est trop fou, comme tous les rêves ! Je rêvais des choses impossibles !

— Ceux-là, je les connais et je les retiens, pour les avoir faits éveillé. Ne sont-ils pas les plus beaux ? Une douce chimère, longuement caressée, fait tant de bien que, même quand elle s'envole, on lui tend les bras pour l'inviter à revenir. Mais,... à côté des rêves,... il y a la réalité !

— Tu as l'air tout troublé, Olivier ! Que se passe-t-il ?

— D'abord, il me faut partir ! Partir, comme dit la chanson, « c'est mourir un peu, c'est mourir à ceux qu'on aime » !

— Et revenir, n'est-ce pas revivre à ceux qu'on aime ?

— Tu joues bien ton rôle d'ange consolateur, Allie ! Mais qui m'assure que je reviendrai ? Qui aurait pu prévoir, lors de mon départ pour la guerre, un retour si lointain ? Qui aurait osé pré-

dire, dans le temps, que le petit peuple boer eût pu résister trois longues années à la superbe Albion ? Qui eût pu deviner la suite d'aventures qui m'échurent, dans un enchaînement inextricable, et qui me dit que je reviendrai jamais à Port-Joli ? J'ai entrevu l'intérieur du paradis terrestre, mais j'ai lu sur la porte ces mots fatidiques : Entrée interdite ! Trop tard !

— Il ne faut pas te laisser aller au découragement, Olivier ! As-tu déjà remarqué que c'est à la fin d'un orage, quand tout paraît le plus sombre, que le soleil se montre le plus brillant ?

— Puisse-t-il en être ainsi ! Je voudrais le dire au revoir, et le mot adieu monte à mes lèvres chaque fois que je songe au départ !

— Chasse ce mot comme un intrus ! Ce ne sont que les émotions du moment qui t'attristent ! Quand tu auras mis le pied sur le bateau qui te ramènera dans ton pays d'adoption, tu oublieras !

— Et toi, Allie, que deviendras-tu ?

— Je suis habituée aux sacrifices ! Il est entré tant d'abnégation dans ma vie, qu'il me semble que je l'ai sucée dans le lait maternel ! J'ai vu beaucoup de bonheurs factices s'engloutir, et j'en ai vu surgir d'autres moins brillants, mais plus réels ! J'ai un besoin inné de me dévouer pour les autres et j'y trouve le vrai bonheur !

— Tu ouvres la porte toute grande à mes propositions, Allie !

— Je l'ai fait exprès, Olivier !

— J'y entre d'autant plus à mon aise ! Tu ne peux t'imaginer ce que j'ai à te proposer !

— Si je l'avais deviné, Olivier !

— Nos pensées se rencontrent si souvent que je n'en serais pas surpris. Dis, alors, ce que tu penses.

— Sais-tu à qui je rêvais, quand tu es entré ?

— Je m'en doute bien un peu ! Je… Je songeais à ton enfant, à ta Cécile, privée de l'amour maternel auquel tout enfant a droit en naissant. Je reconstituais dans mon esprit la vie d'une enfant placée sous la surveillance d'une bonne, privée de l'affection maternelle, grandissant dans une atmosphère d'indifférence, au milieu d'un luxe excusable mais qui éloigne des vrais sentiments familiaux. J'ai relu Chantecler, au cours du trajet entre Montréal et Port-Joli, et je faisais des comparaisons entre la faisane et la poule de nos basses-cours. En même temps, je me figurais une autre scène, où la première, laissant là son petit grelottant de froid, ferait la cour au coq étranger, et où la deuxième aurait une couvée de poussins si considérable qu'ils devraient se battre pour s'abriter sous ses ailes. Je me disais : mes ailes maternelles sont assez grandes pour couvrir Cécile de ma protection, si seulement elle voulait venir s'y réfugier ! Ah ! je n'ai pas de lambris dorés à offrir à ta fille, mais j'ai dans mon cœur de mère une surabondance de chaleur dont elle pourra bénéficier !

— Allie, tu ouvres à mon âme des horizons inespérés ! Non, cette porte du paradis n'est pas hermétiquement close ! J'ai découvert une fissure par laquelle je pourrai pénétrer à l'intérieur ! Je te confie Cécile, qui retrouvera en toi une mère. Tu l'aimeras, à cause de notre bonheur perdu ! Peut-être pourrons-nous repêcher une parcelle de ce bonheur qui me pénètre déjà au point que

j'en sens les doux effluves parcourir tout mon être ! Allie ! tu es le soleil brillant après l'orage !

— Je te dois tant, Olivier !

— Depuis un instant, les rôles sont changés et la gratitude est de mon côté ! Rien de matériel ne pourra jamais remplacer ce que tu viens de faire pour moi. C'est un lien nouveau ajouté à notre indissoluble amitié ! Tu es bon, Olivier !

— Je t'ai fait part de mes projets de reconstruire le vieux manoir seigneurial. Je te nomme intendante de la maison, où tu seras reine et maîtresse. Nous unirons nos deux familles avec le reste de bonheur que Dieu nous réserve !

— Crois-tu que Cécile s'accommodera de mon humble logis, en attendant la reconstruction du manoir ?

— Je n'ai qu'à lui dire que j'y ai vécu les plus belles années de ma jeunesse ! Comme moi, Cécile aime les vieilles choses, et elle vivra heureuse de mon souvenir et de ta présence !

Je retourne au Cap afin de liquider tout ce qui me reste en ce pays. Ma circonscription électorale se cherchera un autre député ! Je reviendrai au pays fonder un foyer à deux cheminées, dont les flammes éparses répandront pourtant une chaleur uniforme, soudant l'union de deux âmes nées l'une pour l'autre et vivant dans une sérénité voisine du paradis. Tu habiteras une aile du manoir, j'habiterai l'autre. Nous serons ainsi l'un près de l'autre, sans manquer aux convenances. Nos enfants grandiront dans une communion parfaite qui fera leur bonheur et le nôtre !

— Ne crains-tu pas les mauvaises langues ? interrompit Allie.

— Ne sont-elles pas déjà déliées ? Qui scrutera le fond de nos consciences, si ce n'est Dieu et nous ? Je comprends qu'il faille de la force de caractère pour vivre ainsi, l'un près de l'autre, l'un sans l'autre. Mais je sais que tu m'estimes assez pour avoir confiance en ma parfaite loyauté !

— Tu me chagrines, Olivier ! Comment pourrais-je douter de toi ? Toi, presque mon frère ! Mais le public !

— Jamais nous ne pourrons empêcher une certaine catégorie d'êtres humains de mal juger les autres. Il y a des gens qui voient du mal partout, qui interprètent les intentions des autres à leur fantaisie, se convainquant que leurs doutes sont fondés, quittes ensuite à les répandre dans le public ! C'est la calomnie érigée en système !

— C'est un peu le défaut de notre race, Olivier !

— C'est le défaut de toutes les races ! Mais la nôtre a de si belles qualités qu'il faut bien lui pardonner certaines déficiences ! La différence, souvent, c'est que les autres peuples n'ont pas besoin d'inventer ce qui existe déjà et qu'ayant intérêt à se cacher mutuellement, ils se confinent dans une hypocrisie collective ! J'emploie ce mot à dessein. J'aime encore mieux nos défauts étalés à ciel ouvert que les pourritures cachées de certains peuples !

— Vingt siècles de christianisme n'ont donc encore pu établir la charité sur la terre !

— Encore une fois, je préfère la calomnie légère en vogue chez notre peuple à l'hypocrisie profonde, froide et calculée de certains autres !

— Tu as raison, Olivier ! Il n'y a que la voix de la conscience qui doive nous guider. Dis à Cécile que je l'attends et que j'ai hâte de la presser sur mon cœur ! Dis-lui que je lui ouvre les bras, comme une mère à son enfant !

J'étais ému jusqu'aux larmes quand je fis mes derniers adieux à Allie.

39

Le train pour Québec passait à Port-Joli au milieu de la nuit. Je me fis conduire à la gare par le grand Barthélémy Sansfaçon, qui essaya, mais en vain, de savoir le but de mon voyage. Il dut se contenter du paiement de sa course.

lendemain, le transatlantique qui faisait escale à Québec me prenait à son bord. Six jours plus tard, je débarquais à Cherbourg et, après un court séjour à Paris, j'étais avec Cécile à Bourg-Saint-Andéol.

Àma grande joie, mon enfant s'était complètement dépouillée de son accent hollandais. Elle parlait comme une Française ou, encore, comme une Canadienne. Elle exulta de joie quand je lui fis part de mes projets d'avenir. Je lui parlai longuement d'Allie et, de son côté, elle me posa mille questions a son sujet. Elle finit par me dire : « Je l'aime, moi aussi, M Montreuil, et j'aimerai Jacques, Olive et Marie comme des frères et des sœurs. Quelle joie pour moi qui brûle du désir de vivre au sein d'une vraie famille, comme j'en vois en France et comme je suppose qu'il en

existe au Canada. Une fille unique, ce n'est pas une famille, n'est-ce pas, papa ?

— Oui, lui répondis-je, si Dieu le veut ainsi !

— J'ai des nouvelles de maman, interrompit-elle. Elle ne dit pas un mot de vous, papa, mais elle dit toutes sortes de choses désagréables contre les religieuses !

— Tu les aimes, toi, les religieuses ?

— Ah ! oui, elles sont si bonnes !

— Alors, juge par toi-même. Ta mère n'a pas eu l'avantage de les connaître comme toi ! Pardonne-lui, parce que ce n'est pas de sa faute si, à la place de la charité, on lui a enseigné les préjugés ! Rappelle-toi les paroles du Sauveur sur la croix !

Cécile baissa les yeux et poussa un long soupir. Je rompis le premier le silence.

— Préviens la supérieure que je désire la voir. Nous partons dans deux jours pour le Canada.

— Oh ! que je suis heureuse, papa ! Voir votre pays que vous aimez tant, le grand fleuve dont vous nous parliez avec tant d'enthousiasme, la neige qui recouvre la terre comme une nappe blanche que l'on place sur la table ! Dites, papa, M Montreuil est-elle jeune ?

— Elle est de mon âge, puisque nous étions des amis d'enfance !

— J'avais oublié. Et les enfants, quel âge ont-ils ?

— Jacques est à peu près de ton âge, Olive a seize ans et Marie treize, je crois. Eux aussi t'attendent avec hâte !

— Alors, nous formerons une seule famille ?

Un sanglot faillit m'étouffer, mais je me ressaisis. Pourquoi laisser percer la douleur qui menaçait de faire éclater mon cœur ? Mon enfant connaîtrait bien assez tôt les amertumes de la vie !

— Nous serons plutôt deux familles, mon enfant, mais plus unies peut-être que ne l'est parfois une seule famille mal assortie !

La Mère supérieure, que j'avais fait prévenir du départ de Cécile, frappa à la porte du parloir. Je lui expliquai, en quelques mots, mes projets. Elle me questionna sur le Canada, où les religieuses de la Présentation de Marie ont plusieurs maisons.

— J'ai toujours désiré, me dit-elle, visiter ce beau pays, où nous sommes presque aussi chez nous qu'en France !

Une idée germa tout à coup dans mon cerveau. Si je lui confiais la tâche de reconduire Cécile à Port-Joli !

— Peut-être une occasion s'offrirait-elle pour vous de visiter la Nouvelle-France !

— Ces bonheurs ne sont pas faits pour les religieuses !

— Il y a des devoirs qui procurent parfois de ces bonheurs !

— Tous les devoirs procurent du bonheur, même le sacrifice généreusement accepté !

— Si je vous demandais d'accompagner ma fille au Canada ?

— C'est peut-être plus compliqué que vous ne le croyez ! D'abord, il faudrait la permission de Mère générale, et puis… je suis directrice de cette maison !… Mes devoirs d'état avant tout, Monsieur Reillal !

— Voulez-vous que j'en parle à Mère générale ?

— Je ne voudrais pas vous en empêcher ! me répondit-elle d'un air un peu sceptique.

Je décidai de tenter l'effort. Le jeu en valait bien la chandelle, puisque cet arrangement m'évitait un voyage au Canada ! C'était autant de temps gagné, en vue de mon retour définitif !

L'entrevue que j'eus avec la Mère générale fut décisive.

— Je dois visiter nos maisons du Canada cette année même, dit-elle. Sœur Madeleine du Sauveur sera ma compagne. Elle fera la traversée à vos frais, me dit-elle d'un air de satisfaction.

— Si j'achetais deux billets d'aller et retour ?

— Alors, ce serait parfait ! Nous n'avons pas le droit de refuser la charité ! Je vous prends au mot !

J'allai annoncer la nouvelle à Cécile. Elle parut un peu désappointée, mais je la consolai en lui promettant d'être de retour plus tôt, pour ne plus la quitter.

40

Le premier train pour Calais passait dans une heure. Je remis à la Mère générale la somme nécessaire au voyage et je quittai mon

enfant en lui souhaitant un bon voyage.

Durant mon séjour à Londres, je réussis à intéresser lord Sarsfield à mes projets. Trois semaines plus tard, je prenais le bateau pour Capetown.

Je revis sans joie ce pays qui m'avait pourtant favorisé de plusieurs manières. Je descendis à l'hôtel même où j'avais été arrêté pour meurtre. Là, j'écrivis la lettre suivante à Allie :

Capetown, le 10 octobre 19..

Madame Olivier Montreuil,

Port-Joli, Canada.

Ma chère Allie,

Au moment où je trace ces lignes, peut-être Cécile est-elle déjà chez toi ! Je vous vois ensemble, par la pensée ; Cécile, un peu dépaysée par la nouveauté de l'ambiance et des lieux, et toi, chère amie, cherchant à l'orienter dans ce nouveau milieu. Je suis persuadé, cependant, que Cécile s'habituera vite au charme de ta compagnie, à sa nouvelle situation. L'atavisme ne saurait que prendre rapidement le dessus dans cette petite âme bien disposée et enthousiaste de notre pays même avant son départ de Bourg-Saint-Andéol.

Si tu avais été témoin de l'impression que fit sur elle l'annonce de mes projets, surtout quand je lui ai parlé de toi ! Nul doute que mon enthousiasme fut, malgré moi, communicatif !

Les femmes qui sont intégralement femmes ont cette intuition naturelle d'un bonheur latent chez ceux qu'elles aiment. Cécile n'a pas été sans comprendre tout ce que j'ai souffert de vexations

de la part de sa pauvre mère ! Car elle n'a pas hérité de son tempérament ; elle tient plutôt de moi, du côté de la sensibilité.

Elle sera chez elle chez toi, entourée déjà, j'en suis sûr, de tes soins vraiment maternels. Tu connais, toi. l'amour d'une mère pour son enfant, et je sais, moi, combien cet amour déborde d'un cœur bien né comme le tien ! Donne-lui, chère amie, une parcelle de l'amour que tu as voué aux tiens. Ils n'en souffriront pas, puisque tu as prodigué à ces petits êtres que Dieu t'a confiés tes sentiments de tendresse, que ni l'épreuve ni la misère n'ont pu altérer. Si minime que tu fasses à Cécile la part de cet amour, elle lui suffira, car elle en a été privée totalement et elle l'accueillera avec avidité, comme la miette de pain tombée de la table du riche.

Je n'ai pas encore vu celle qui persiste à porter mon nom. La verrai-je ? Dieu aidant, peut-être lui ferais-je la charité d'une visite à l'hôpital où elle est présentement confinée, par suite, m'a-t-on dit, d'une crise d'urémie. On me dit qu'elle a souvent d'affreuses crises d'hystérie. Peut-être se rend-elle compte de sa folie ? Elle est cependant trop orgueilleuse pour avouer ses torts ! Les avouerait-elle, maintenant, que je ne changerais pas mes projets d'avenir ! Je ne suis pas responsable de ce qui est arrivé, car je suis conscient d'avoir toujours fait mon devoir envers elle ! Je n'ai rien à me reprocher ! Je ne pouvais renier ma foi ni mettre celle de ma fille en danger, et consommer par là le fruit de mon imprudence ! Ce n'était pas moi qui avais manqué à la parole donnée !

Mon bonheur est désormais au Canada, dans une situation anormale, si tu veux, mais où rien ne pourra troubler une douce quiétude que la Providence aura mise à notre disposition.

J'inclus une lettre à Cécile. Embrasse-la bien fort pour moi ! Embrasse aussi les chers tiens, qui m'intéressent presque autant que toi-même !

Veuille croire, chère amie, à ma plus tendre affection et au désir de te revoir.

Olivier

Trois jours plus tard je recevais la lettre suivante écrite après l'arrivée de Cécile à Port-Joli :

Port-Joli, le 19 septembre 19..

Monsieur Olivier Reillal, M. P.,

Capetown, Afrique du Sud.

Mon cher Olivier,

Deux heures après la réception de ton second câblogramme, je recevais une dépêche de New-York, dans laquelle Mère Marie-Saint-Ambroise m'annonçait l'arrivée du groupe.

Je tombai d'une émotion à une autre, avant que l'effet de la première ne fût effacé. Je t'attendais avec Cécile de New-York, et je reçois un câblogramme de Capetown ! Quand je lus l'en-tête et la date, je me sentis glacée par tout mon être et restai, pour un instant, figée par cette missive inattendue. Je ne saisis pas bien, au premier abord, la portée de ton message. Quand je me fus remise de ma première émotion, je lus, mot par mot, ta communication, m'arrêtant à chaque syllabe, pour mieux en saisir le sens. Je ne suis pas habituée aux abréviations. Je poussai un soupir de soulagement quand je compris que c'était pour gagner du temps que tu avais changé ton programme.

Ainsi avertie, je fus moins surprise de la dépêche de Mère Marie-Saint-Ambroise. J'avais hâte de voir ta Cécile et je répondis que je les attendais avec anxiété.

Deux jours plus tard, j'eus le bonheur d'ouvrir ma porte à ton enfant. Ma réception a-t-elle été aussi chaude que je l'aurais voulue ? J'ai tout lieu de le croire. Cécile s'est jetée dans mes bras et nous nous sommes embrassées avec effusion. Nous avons pleuré toutes deux, dans cette première étreinte. Quand, enfin, nos yeux mouillés de larmes se rencontrèrent, nous nous étions comprises. Je l'ai lu dans ses prunelles brunes ; elle a dû lire, dans les miennes, l'affection que je lui portais déjà, car elle s'est de nouveau jetée sur moi, dans une nouvelle étreinte, moins nerveuse, mais plus affectueuse que la première.

Comme elle te ressemble, Olivier ! Je l'aurais reconnue sur la rue. Elle a l'air bien heureuse avec mes petits, qui lui ont fait un accueil fraternel. Déjà, on dirait qu'ils se connaissent depuis toujours. Ils se tutoient comme de vrais frère et sœurs. Au moment où j'écris, ils font parler Cécile en hollandais et s'amusent à essayer de prononcer les mots qu'elle articule et qu'ils répètent plus ou moins bien, si j'en juge par l'hilarité que Cécile manifeste.

Hier soir, Cécile est allée jouer au tennis à la Bastille, avec Jacques. Elle s'est beaucoup plu dans la compagnie des villégiateurs attardés à l'hôtel. (M. Latour n'est pas encore parti.) Je l'ai mise en garde contre notre traître vent du nord-est, l'ennemi de tout le monde ici. Elle a bien hâte de voir la neige canadienne ! Peut-être sera-t-elle rassasiée quand nous aurons été ensevelis six mois sous l'avalanche.

Quand reviens-tu au Canada, combler le vide de ton absence à Port-Joli ?

J'ose espérer que tu n'auras pas trop de difficultés à liquider tes affaires !

J'aborde en tremblant un sujet trop intime peut-être, mais n'y aurait-il pas moyen de te réconcilier avec celle qui a eu le privilège de porter ton nom pendant tant d'années ? Ah ! n'y vois aucune immixtion de ma part dans tes affaires personnelles ! Mais un bon conseil n'a jamais nui ; et Dieu sait que je ne voudrais pas t'engager dans une fausse direction. N'y vois pas non plus quelque désir de m'arracher à la douce tâche que tu m'as confiée, car ce serait avec un chagrin réel que je me verrais obligée de renoncer à cette vie nouvelle que, dans mon esprit, j'ai déjà idéalisée. C'est pour elle, cette pauvre femme, qui, peut-être uniquement parce qu'elle n'a pas eu l'avantage d'une formation toute chrétienne et catholique, ne voit pas les choses sous le même angle que nous. Encore une fois, n'y vois ni crainte ni regrets de ma part, mais l'unique souci de notre bonheur à tous.

J'attendrai la lettre annoncée dans ton câblogramme avant de t'écrire de nouveau. Tu as dû recevoir le mien, qui t'a, sans doute, tiré d'inquiétude, en attendant cette lettre. Quand je songe qu'elle ne te parviendra pas avant un mois, cela me fait mesurer toute la distance qui sépare Port-Joli de Capetown ! Heureusement que le câble rapproche les distances ! Ainsi, nous nous sentons un peu plus près de toi. Cécile joint une lettre à la mienne. Elle te dira mieux que moi ses impressions.

Affectueusement,

Allie

Capetown, le 25 novembre 19..

Madame Olivier Montreuil,

Port-Joli, Canada.

Ma chère Allie,

À Port-Joli, aujourd'hui, on fête sans doute la Sainte-Catherine. Ici, c'est la « saint-ennui » qui règne, car le temps me pèse depuis mon retour au Cap. Chez nous, la « bordée » de la Sainte-Catherine vous enveloppe peut-être dans un tourbillon de neige folâtre qui voltige autour de vos têtes. Ici, c'est le sable brûlant qui « poudre » comme la neige au Canada.

Depuis mon arrivée, j'ai revécu tout mon passé dans ce pays lointain, passé qui semble plutôt tenir du rêve que de la réalité ! Je passe souvent des nuits d'insomnie, à récapituler dans ma mémoire les péripéties de mon départ du Canada pour le pays du soleil, départ qui cependant a laissé dans mon cœur plus d'ombre que de lumière.

Si j'avais pu greffer sur mes vingt ans d'alors mon expérience des vingt dernières années, j'aurais orienté ma vie d'une autre manière. Qu'aurait été la tienne, chère amie, sans ce malentendu ? À quoi bon, cependant, récriminer contre un passé irréparable ! Pourquoi remonter sans cesse le courant qui ne pourrait que me conduire à la source de tous mes troubles ? Ne vaut-il pas mieux, chère amie, et pour toi et pour moi, nous laisser bercer par les douces illusions qui peuvent encore embellir notre existence ? J'ai hâte d'avoir mis ordre à mes affaires, pour retourner vers vous tous.

La session bat son plein, ici. J'occupe mon siège à la Chambre, quand mes loisirs me permettent de me rendre à Pretoria ; mais je ne trouve plus aucun intérêt à la politique sud-africaine. Là où est le cœur, là est l'esprit, et c'est vers vous que convergent toutes mes pensées. À quoi bon prolonger mon séjour ici ! Je résignerai mon siège aussitôt après la session qui achève. Est-ce assez significatif ? Je le fais sans regret, moi qui y tenais tant auparavant !

J'imagine, comme je le disais au commencement de ma lettre, que la neige couvre de sa nappe blanche toute la région de Port-Joli. Cécile doit en avoir pour son compte ! Je me rappelle encore, comme dans un rêve, la satisfaction de se sentir bien au chaud, dans les maisons confortables du Canada, pendant que la tempête fait rage au dehors. En avons-nous de ces fameuses tempêtes à Port-Joli ? Te rappelles-tu quand je charroyais les bûches d'érable, pour entretenir le feu dans le gros poêle à deux ponts ? Ici, le soleil nous cuit tout vivants, et je ne sais ce que je donnerais, en ce moment, pour un souffle de la bise canadienne ! Les tempêtes de sable font souvent rage, et nous sommes obligés de nous munir de goggles pour nous protéger la vue. Vraiment, j'aime mieux la « poudrerie » canadienne ! Car, si la neige nous colle au visage, elle a du moins l'effet de nous fouetter le sang et de le faire sortir à fleur de peau ! Ce qui faisait dire à un Anglais : « En Angleterre, les roses fleurissent en été, dans les jardins, et, au Canada, sur les joues des femmes, en hiver. »

Je cueille en imagination une de ces roses charmantes et, après en avoir respiré le doux parfum, je baise les pétales qui s'effeuillent sous la chaleur de mon haleine. Si cette fleur était toi, Allie !

Embrasse la mienne et les tiens pour moi, avec la même affection pour tous.

Àtoi, que puis-je dire de mieux que : au revoir !

Olivier

Dans cette lettre, j'avais peut-être donné trop libre cours à mes sentiments débordants d'affection. Une âme isolée qui aspire à la sympathie a parfois de ces élans qu'il vaudrait mieux brider, pour les mieux maîtriser ; mais, invariablement, la bride glisse sur le cou et la fougue reprend son élan impétueux et renverse tous les obstacles.

Je reçus en réponse la lettre suivante :

Port-Joli, le 23 décembre 19..

Mon cher Olivier,

Sais-tu que j'ai éprouvé du chagrin en lisant ta lettre du vingt-cinq novembre, toute remplie d'affection, trop, peut-être ! Il ne faut pas oublier, cher ami d'enfance, ta situation irrégulière ! Tu n'en es pas responsable, mais tu dois en subir les conséquences !

C'est au prix de nombreux sacrifices que survivra cette amitié que les événements se sont chargés de raviver et qui est maintenant ma raison de vivre ! Je tremble à la pensée que je vivrai désormais si près de toi ! Oh ! ce n'est pas que je manque de confiance en toi ! C'est une simple inquiétude de femme, peut-être, mais qui me suit partout !

Cependant, ne vois pas dans ces réflexions un refroidissement des sentiments fraternels qui m'ont toujours unie à toi, même quand je te croyais perdu à jamais. N'y vois plutôt que la crainte

naturelle d'une pauvre petite femme désemparée et qui craint pour sa propre faiblesse ! Si je ne connaissais la noblesse naturelle de tes sentiments, je dirais tout de suite non à toutes tes propositions ! Mais j'ai confiance en toi !

D'ailleurs, Cécile n'est-elle pas pour moi, maintenant, une sauvegarde ?

J'aime cette enfant que le hasard ou plutôt la Providence a jetée dans mes bras ! Elle a l'air heureuse, très heureuse même. On dirait vraiment qu'elle a toujours vécu avec les miens ! Jacques l'initie aux différents sports canadiens. De ton temps, le ski n'était pas encore en honneur au Canada. Cécile s'y adonne avec Jacques. Olive et Marie préfèrent le patin. Peut-être sont-elles plus de notre temps ! Je trouve ma part de bonheur à les voir s'amuser ensemble.

Tu dois bien t'imaginer que Cécile poursuit ses études au couvent, ici, avec Marie et Olive, n'est-ce pas ? Elle aime bien les religieuses, qui la payent de retour ! J'aurai beaucoup de choses à te raconter de vive voix, car je suppose toujours que tu nous arriveras avec la brise du printemps !

Les architectes auxquels tu as confié le soin de faire le plan du manoir sont venus me soumettre les préliminaires de leur travail. Ils me paraissent avoir trouvé la note juste, si j'en juge d'après les gravures que j'ai vues au presbytère. En passant, je te dirai que M. le curé me parle souvent de toi et qu'il revient toujours sur les résultats épatants de la tombola.

Il fait une tempête terrible au dehors. La boîte à bois se vide souvent de ses bûches. Dommage que tu ne sois pas ici, comme autrefois, pour la remplir à mesure qu'elle se vide ! En attendant,

Jacques y voit. Nous n'avons pas de servantes ; nous nous arrangeons bien seules. Cécile fait sa part de la besogne, avec une joie d'écolière en vacances. Nous sommes plus chez nous, de cette manière.

C'est dans ces sentiments de quiétude et de bonheur latent que je te dis toute mon affection.

Allie

J'avoue que je lus profondément remué par la lecture de cette lettre. Cette chère Allie avait-elle vu dans mes sentiments, exprimés avec trop de chaleur, des intentions inavouables ? Sa délicatesse d'âme était sans doute pour beaucoup dans sa crainte puérile. Puérile ? L'était-elle réellement ? Oui ! Après tout, je connais le fond de mon cœur, et le respect infini que je porte à Allie.

Deux mois à peine me séparaient d'elle. En lisant sa dernière lettre, je restai sous cette impression charmante qu'elle était une femme qui, tout en aimant bien, savait garder la mesure.

Je lui répondis en ces termes :

Capetown, le 27 janvier 19..

Ma chère Allie,

Les sentiments de crainte que tu as exprimés avec tant de sincérité dans ta bonne lettre du vingt-trois décembre m'ont ému et m'ont porté à la réflexion. Connaissant la délicatesse de ton âme sensitive, j'ai éprouvé je ne sais quels sentiments de plaisir, mêlé de regrets.

J'ai sans doute été imprudent de me laisser emporter par l'enthousiasme ! Mais je me sentais si seul qu'il me semblait qu'en

déversant le trop-plein de mon cœur dans le tien je me rapprocherais de toi. Tu me pardonnes, chère amie ? Je ne recommencerai plus. J'ai d'ailleurs une bonne raison, puisque c'est la dernière lettre que je t'écris avant mon départ.

Dans un mois j'aurai tout liquidé. Réflexion faite, et après consultation avec les directeurs, je conserve mes intérêts dans la compagnie de diamants. Je ne pourrais faire de placement, plus sûr. J'ai chargé mes avocats de surveiller mes intérêts et, à moins de complications graves, il n'y a aucun danger. Même si l'Afrique est réellement au bout du monde, j'y reviendrai, comme j'y suis déjà venu, si c'est nécessaire.

Celle qui fut ma femme prend du mieux et en réchappera. J'en suis heureux pour elle, et j'ai donné instruction aux médecins de ne rien épargner pour sa guérison, quoique, légalement, j'aie déjà pourvu à son entretien.

Je lui ai annoncé mon départ définitif pour le Canada et lui ai fait part de mes projets d'avenir. Elle sait, que Cécile est chez toi, mais elle n'a pas versé une larme à la pensée de se voir séparée de son enfant pour toujours. Les entrailles maternelles ne sont pas toutes identiques ! Peut-être a-t-elle cette force de dissimulation commune à ceux de sa race ! Peut-être aussi que, derrière cette impassibilité apparente, se cachent des douleurs intimes et profondes ! Mais bien habile serait celui qui pourrait percer cette croûte mystérieuse ! Dieu sait, cependant, ce qu'une larme peut attirer de sympathie ! Je l'ai attendue en vain, cette larme de repentir !

Je serais parfois porté à qualifier de scénario cette partie de ma vie, si Cécile n'était pas là pour me rappeler à la réalité. Seul,

qu'aurais-je fait avec cette enfant ? J'aurais erré d'un endroit à un autre, comme une âme en peine ! Avec toi pour guide, je la sais en sûreté, et je suis heureux de me confiner dans ce bonheur !

Àmon arrivée, je me mettrai immédiatement à la tâche de la reconstruction du manoir.

Voudras-tu remettre la lettre ci-incluse à Cécile ?

Reste assurée de mon entière affection.

Olivier

41

J'arrivai à Port-Joli au milieu de mai. Un printemps hâtif avait activé la végétation et déjà les lilas étaient en fleurs. Je respirai, pour la première fois depuis vingt ans, l'arôme délicieux de cette fleur printanière qui embaumait l'air de son doux parfum.

Allie et Cécile m'attendaient toutes deux à la gare. J'aurais voulu les encercler dans mes bras, dans une seule et même étreinte. Cécile s'y jeta, avec toute sa confiance d'enfant, et je lus dans ses yeux la question qu'elle n'osait me poser.

— Ta mère est mieux, lui dis-je.

Pouvais-je lui en dire plus long ? Je n'avais pas de message à lui communiquer de la part de sa mère. Je lui transmis, à la place, les compliments des petites amies qu'elle avait laissées à Capetown. Elle me posa mille et une questions à leur sujet. Les

amis d'enfance sont bien ceux dont on conserve le souvenir le plus longtemps !

— Et la construction du manoir, ça avance ? dis-je à Allie.

— Les plans sont prêts à recevoir ton approbation. Malgré toute la confiance que tu m'as témoignée en me confiant la surveillance des plans, je n'ai pas voulu dépasser les bornes de la prudence. Je m'y connais si peu en fait de construction !

— Au fait, je ne suis guère plus expert que toi dans l'art de l'architecture ! Après tout, il s'agit de copier aussi exactement que possible l'ancien manoir, le premier, celui qu'on pouvait voir avant le passage de la torche incendiaire de Montgomery.

— Les architectes seront ici lundi.

— Vous arrêtez icitte ? me dit, en passant chez Allie, le grand Sansfaçon, qui nous conduisait.

— M Montreuil et ma fille descendront ici ; quant à moi, veuillez me conduire à la Bastille.

— Nous t'attendrons pour dîner, me dit Allie en me laissant.

— N'y manquez pas ! dit Cécile.

— Comptez sur moi !

Je fus reçu à bras ouverts par le propriétaire de la Bastille.

— Ça augure bien ! me dit-il. Quand il y en a un qui est entré, les autres suivent bientôt ! J'attends M. Latour la semaine prochaine. Il paraît que vous voulez vous faire « habitant », Monsieur Reillal ?

— Ah ! vous savez ?

— Tout le monde le sait !

Je laissai là mon interlocuteur, tout ébahi par ma réponse évasive, et je me retirai dans ma chambre.

En effet, j'allais me faire « habitant » et vivre en paix, de la vie pastorale, la seule qui puisse assurer le bonheur de l'homme ! Qu'y a-t-il de plus noble que de tirer du sol sa subsistance ? Il est vrai que je ne m'astreindrais pas aux travaux pénibles de la vie de cultivateur, mais je contribuerais au moins à faire germer dans le sol canadien, qui rend au centuple la semence qu'on lui confie, les plantes de toutes sortes qui sont nécessaires à l'homme pour se nourrir.

J'entrevoyais aussi comme l'aurore d'un beau jour la perspective d'une vie familiale autour d'une grande cheminée rustique, où l'on écoute le crépitement des bûches de bois sec qui s'écroulent, les unes après les autres, en répandant dans la pièce une douce chaleur.

— Tout à coup, on frappa à ma chambre. J'ouvris. C'était Cécile qui venait me rejoindre.

— J'ai quelque chose à vous demander, papa !

— Allons ! dis !

Elle passa ses mains autour de mon cou et, me regardant d'un air suppliant, me dit :

— Nous ne quitterons pas Mme Montreuil, n'est-ce pas ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— C'est que je l'aime et ne veux plus la quitter ! Sais-tu que je l'appelle ma tante ? Ça lui fait plaisir !

— Appelle-la maman !

— Tu veux ?

— Pourquoi pas, puisque tu n'en as plus ?

Cécile eut un moment de tristesse. Cette chère enfant, elle n'en avait à proprement parler jamais eu. Sa mère ne fut pas une vraie mère pour elle ! Elle le fut du bout des lèvres ; elle le fut par la chair ; elle ne le fut jamais par le cœur ! Combien de fois, cette chère enfant avide de caresses, ayant besoin de la chaleur du sein maternel pour consoler ses peines enfantines, ne trouva, en retour de ses épanchements, que froideur et indifférence !

Quand mes occupations me permettaient de courts séjours à la maison, c'est dans mes bras qu'elle venait chercher l'affection dont son jeune cœur avait besoin. Pauvre petite ! comme je la comprenais bien, sans toutefois pouvoir lui accorder ouvertement ce qu'elle demandait ! L'étreinte de ses petites mains, répondant à mes caresses, en disait plus que des paroles ; car aucun mot d'affection ne pouvait sortir de mes lèvres sans qu'un regard parfois de jalousie, mais toujours moqueur, vînt obscurcir notre bonheur !

Depuis son arrivée à Port-Joli, Cécile avait commencé de goûter l'affection maternelle. Allie avait eu pour elle les mêmes attentions que pour les siens. Comme toutes les âmes de sa trempe, elle se donnait complètement. C'est dire que les élans d'affection qui se dégagent d'un cœur généreux comme celui d'Allie enveloppent dans une douce étreinte les êtres qui en sont l'objet.

Je répondis plus amplement à la question de Cécile.

— Ma chère Cécile, M Montreuil ne nous quittera plus. Nous avons besoin d'elle, comme elle a besoin de nous, pour refaire notre vie canadienne ! Aimes-tu la vie canadienne, mon enfant ?

— Papa, que me demandes-tu ? Il me semble que je suis au paradis depuis que je suis ici. J'aimais bien mon pays natal, même… j'aimais bien la France, mais,… tu sais,… ce n'était pas ton pays !… et… ce n'était pas, non plus, celui de maman Montreuil !

— Alors, va dire à maman Allie que je serai là dans une demi-heure.

— Mais elle est ici, elle m'attend dans le corridor !

J'avais tenu cette conversation à haute voix, croyant que nous étions seuls. Mais, en apercevant Allie, je vis qu'elle avait tout compris. Deux grosses larmes brillèrent à ses paupières et roulèrent sur ses joues.

— Pardonne-moi, mais ce sont des larmes de bonheur. Je n'ai pas voulu laisser Cécile venir seule, et je l'attendais à la porte. J'ai tout entendu, malgré moi. Pardonne à mes larmes de bonheur ! Les épreuves m'en ont tant fait verser d'amères, que je considère celles-ci comme une rosée bienfaisante. Connais-tu cette poésie, intitulée : Fleurs d'amitié, de je ne sais quel auteur ancien ?

— Non !

— Je te la réciterai, un jour.

— Quand nous serons installés ?

— Oui, Olivier… quand nous serons chez vous !

42

Le vingt-quatre décembre, le manoir était prêt à nous recevoir. Cette maison, construite en vue de l'hospitalité, sembla elle-même nous accueillir avec chaleur. Comprenant deux ailes et un vivoir central, les deux familles pouvaient vivre séparées, tout en retrouvant, pour les repas et les soirées, l'intimité familiale.

Allie s'installa avec sa famille, dans l'aile sud-est ; je choisis l'aile nord-ouest, qui donne sur le fleuve.

La veille de la Nativité était certainement une journée bien choisie pour aller commencer notre séjour au manoir. Deux arbres de Noël nous y attendaient. Allie avait tout prévu.

Les bûches d'érable sec pétillaient dans la cheminée, quand, après le souper, nous formâmes un cercle autour du feu, en attendant le moment de nous rendre à la messe de minuit.

C'était notre première veillée dans ce foyer nouveau où tout semblait respirer l'intimité et la douceur de vivre. Un bonheur muet semblait nous envahir pendant que nous observions les couleurs variées de la flamme qui se dégageait des bûches en combustion.

— Je te la réciterai, un jour, cette poésie ! avait-elle dit… Quand nous serons chez vous !

Rompant tout à coup le silence, je lui rappelai sa promesse.

— J'ai attendu que nous fussions chez nous, Allie, pour te demander de réciter cette poésie dont tu m'as parlé, et qui s'intitule, je crois, Fleurs d'amitié.

— La scène n'est-elle pas assez poétique par elle-même ? répondit-elle.

Àl'unisson, les enfants insistèrent pour qu'elle la récitât. De sa voix chaude, Allie nous dit, comme seule elle pouvait le faire, ces vers anciens :

FLEURS D'AMITIÉ

Ôgoutte de rosée, aimable messagère,
Qui descend nuitamment sur une primevère,
Qu'offres-tu de plus pur, dans ta simple beauté,
Que les accents muets d'une tendre amitié ?
Limpide et cristalline, arrosant la pivoine,
Ou cachée humblement dessous la folle avoine,
Tu dis au jour naissant ton bonjour amical
Puis tu cèdes le pas à l'astre matinal.

Quand tu tombes du ciel, en matinale ondée,
Tu répands sur la terre une couche d'émail.
Qu'un rayon de soleil a bientôt dissipée,
Pour remettre à la fleur sa couleur de corail.
N'es-tu pas, goutte de cristal, du ciel tombée,
Le symbole parfait de la tendre amitié ?
Car, toujours, tu reviens avec fidélité.
Manques-tu à l'appel, c'est la pluie annoncée.
N'est-ce pas, cher ami, qu'il fait sombre sans toi ?
Très sombre dans mon cœur, comme en un soir d'automne,
Où l'aquilon reprend son souffle monotone.
Quand, dans mon cœur, il pleut, qu'il fait bon sous ton toit !

— C'est sous ton toit, Olivier, que je voulais réciter ces vers, dit Allie, en s'asseyant.

Pendant que, de sa voix chaude et grave, Allie donnait à cette poésie des accents qui nous remuaient jusqu'au fond du cœur, Marie, Olive et Jacques, sans doute emportés par l'éloquence de leur mère, avaient formé un cercle autour d'elle. Instinctivement, Cécile s'était jointe à eux.

Allie devait avoir l'habitude de réciter par cœur les pièces qui ornaient son recueil, car tout son cœur tendre et généreux sembla passer dans ces vers, bien humbles, mais auxquels elle avait infusé du sublime, en y faisant passer l'émotion intense de son âme sensitive !

— Vous m'apprendrez à réciter des vers ! dit Cécile, en guise de félicitations.

Allie se contenta de sourire, en regardant Marie et Olive.

— Marie et Olive, récitez-nous des vers ! dit Cécile. Maman doit vous en avoir appris !

Malgré son attachement à Allie et ma permission de l'appeler maman, Cécile avait continué à dire « ma tante », lorsqu'elle s'adressait à sa mère adoptive. C'était la première fois qu'elle laissait échapper le nom de maman, qui lui était souvent monté aux lèvres sans qu'elle pût l'articuler. Ses joues se colorèrent et elle resta un moment interdite.

— J'ai voulu dire : votre maman ! dit-elle.

— Ah ! tu peux dire maman, va ! reprit Olive.

— Oui, répétèrent Marie et Jacques, puisque tu es notre petite sœur !

Cécile se leva et alla déposer sur les joues d'Allie un baiser d'affection filiale, en lui disant à l'oreille : « Faites donc réciter des vers à Marie et à Olive ! »

Cette dernière s'exécuta aussitôt et récita Les doigts enlacés.

Un silence de mort suivit cette déclamation. Olive, qui possédait la voix de sa mère, avait aussi hérité de ses talents pour la déclamation. Nous étions tous trop émus pour applaudir. Le morceau avait été trop bien choisi ! L'enlacement des cœurs avait déjà précédé celui des mains ! C'est sans doute pourquoi l'appréciation fut marquée par le silence. Car, s'il y a des douleurs muettes, il y a aussi des bonheurs silencieux ; et un regard, une larme en disent parfois plus que les paroles les plus éloquentes.

— Je t'apprendrai à réciter La Canadienne, dit Allie, pour répondre au désir de Cécile.

— À quand la première leçon ?

— Quand il te plaira, mon enfant !

Allie avait prononcé ce mot avec le même accent que si elle se fût adressée à Marie ou à Olive.

Cette douce atmosphère familiale me reporta encore à vingt ans en arrière, alors que je quittai ma famille pour cette vie aventureuse qui ressemble plutôt à un conte de fée qu'à une réalité, et dans laquelle une baguette magique a fait surgir ma fortune. Ce coup de baguette, ce fut le coup de fusil tiré au bon moment sur le tigre.

43

La vieille horloge, qu'Allie avait tenu à transporter au manoir, sonna onze heures. À travers la rafale, venant de l'est, nous pouvions entendre sonner le premier coup de la messe de minuit. Le cocher nous attendait à la porte, et les deux petits chevaux canadiens, impatients de partir, piaffaient sur le parquet de ciment de la cour.

Le vent de l'est nous cinglait la figure, pendant que de gros flocons de neige nous collaient au visage. Nous étions bien au chaud, cependant, dans cette carriole que j'avais fait confectionner par le charron du village, qui s'y connaissait en fait de traîneaux.

Les petits chevaux canadiens dévoraient la route, pendant que le son argentin des cloches du harnais s'unissait aux exclamations joyeuses des jeunes. Allie et moi nous nous contentions d'admirer silencieusement une demi-lune qui, de temps en temps, émergeait d'un nuage, se mirait dans les eaux grises du fleuve et semblait multiplier ses reflets dans les vagues successives agitées par le vent.

Nombreux étaient les paroissiens, à la porte de l'église, quand nous descendîmes de voiture. J'entendais chuchoter : « C'est le seigneur ! » Déjà, les habitants, anciens censitaires ou fils de censitaires, me qualifiaient du titre de seigneur. Comme j'habitais le fief seigneurial d'autrefois, ils croyaient tout naturel de m'appeler ainsi. M'objecter eût été inutile ! Je les laissai faire.

La messe de minuit revêtit toute la poésie qui caractérise toujours cette solennité à la campagne. La fournaise, placée au

centre de l'église, avec son tuyau appuyé sur un support cintré, en fer forgé, qui s'étirait droit comme une flèche vers le ciel, répandait une douce chaleur dans la nef. Des lampes à pétrole jetaient une demi-clarté sur la foule pieuse assemblée pour commémorer la naissance du Sauveur.

La messe de l'aurore fut suivie avec la même attention pieuse, au son des chants de Noël, toujours les mêmes, mais toujours nouveaux : Çà, bergers, assemblons-nous, Il est né le divin Enfant, Nouvelle agréable, etc., etc.

C'était bien encore la messe de minuit de mon enfance, lorsque, sous le surplis fraîchement plié par ma bonne mère, je servais, avec une piété mêlée d'un certain orgueil, la messe traditionnelle. Cécile, pour qui tout était nouveau et qui, d'habitude, partageait si bien mes sentiments intimes, goûtait avec moi cette sublime simplicité, rappelant l'événement le plus glorieux de l'histoire : Dieu se faisant enfant pour racheter le monde !

Nous visitâmes la crèche de l'Enfant-Dieu, en attendant que le curé, qui avait bien voulu accepter de venir réveillonner avec nous et bénir le manoir, finisse son action de grâces. Il avait consenti à nous honorer de sa présence, à la condition que nous ne fassions pas de « cérémonies ». C'est pourquoi ce fut un vrai réveillon canadien « sans cérémonie », que nous prîmes cette nuit-là, dans le manoir ressuscité des seigneurs de Gaspé.

44

Allie et moi nous nous étions fait une vie qui, pour ne pas différer en apparence de la vie familiale ordinaire, demandait une attention et une vigilance de tous les instants. Il fallait, en effet, la hauteur d'âme d'Allie pour remplir cette tâche toute de devoir, sans les compensations des épanchements intimes que procure l'état matrimonial.

Allie, qui avait beaucoup de doigté, aplanissait les obstacles, arrondissait les angles et conjurait les orages qui montaient à l'horizon. Nos enfants grandissaient, sans que nous songions à nous en apercevoir : Jacques devenait un homme et Cécile, Olive et Marie, de grandes filles.

Jacques, après avoir fait ses humanités, avait étudié le droit et il pratiquait maintenant sa profession à Québec, où il obtenait certains succès de prétoire. Il était toujours fidèle, cependant, à venir passer ses fins de semaine au manoir.

Un soir tiède du mois d'octobre, j'étais à lire mon journal. Allie, assise près de la cheminée, feuilletait un livre, qu'elle semblait lire avec une religieuse attention. Elle s'arrêtait, de temps en temps, pour méditer, et notait ses impressions, en marge des feuillets. Rien ne faisait présager une surprise au foyer. Il est vrai que Jacques avait retardé son départ pour Québec d'une journée, mais je crus qu'il voulait tout simplement se payer le luxe d'un petit congé. Il venait de gagner un procès d'une certaine importance, et je trouvais tout naturel qu'il se reposât un peu sur ses lauriers.

Je l'entendais chuchoter avec Cécile et je devinai, à leur mimique, qu'ils avaient quelque chose à me communiquer. Finalement, ramassant tout leur courage, ils s'avancèrent et vinrent se placer devant nous. Jacques prit la parole et, s'adressant à moi, me dit :

— Cécile et moi, nous nous aimons, et je vous demande sa main !

Je restai interloqué. Je regardai Allie, sans trouver de réponse. Finalement, je saisis un sourire sur sa figure.

— Tu savais ! lui dis-je.

— Je ne serais pas mère, Olivier, si je ne m'étais pas aperçue que l'estime qu'ils se témoignaient dépassait les limites de l'amour fraternel. Ne t'es-tu pas aperçu que je redoublais ma surveillance depuis quelques mois ?

— Vraiment. Allie, je me reposais tellement sur toi, que je n'ai rien remarqué ! Tu vois avec des yeux de mère, toi !

— C'est un compliment !... Nos chers enfants !

— Et que vais-je leur répondre ?

— J'ai donné mon consentement à Jacques !

— Alors, ma réponse sera facile ! Embrassez votre mère, tous les deux ! Cécile, viens m'embrasser !

45

Les fiançailles furent très simples, à cause du deuil récent, causé par la mort de M Reillal, qui avait fini par succomber, à Capetown, à la maladie qui la minait depuis longtemps. Je portai son deuil, car, aux yeux de l'Église, elle était ma femme, et elle était la mère de Cecile.

Ils firent leur voyage de noces en Italie et passèrent l'hiver à Rome, puis à Naples. Nous saluâmes leur retour dès les premiers jours de mai.

Marie et Olive organisèrent une réception tout intime au jeune couple, qui était heureux de revoir le sol canadien, malgré le charme du soleil d'Italie.

Cécile demeura au manoir tout l'été, en attendant que les joies de la maternité vinssent compléter le bonheur de nos chers enfants.

46

Un soir que nous étions à dîner en famille, je remarquai que Marie et Olive tenaient une conversation à mi-voix avec Jacques et Cécile. Allie causait avec moi de je ne sais quel projet pour l'amélioration de la ferme. Marie était très espiègle à ses heures, de sorte que nous ne faisions pas attention à leur chuchotement. Je remarquai bien qu'ils étaient tous les quatre en grande toilette, mais je supposai qu'ils attendaient des amis pour la soirée.

Allie était assise à sa place habituelle, à ma droite, quand, tout à coup, Cécile se leva de table et vint se placer derrière moi ; Jacques, Marie et Olive prirent la même position derrière leur mère.

— Donnez-moi votre main ! me dit Cécile.

— Donnez-nous votre main ! dirent Jacques, Marie et Olive à leur mère. Et d'un geste spontané ils mirent la main d'Allie dans la mienne.

Je ne retirai pas ma main ; Allie ne fit aucun effort pour retirer la sienne.

— Alors, vous dites : oui ? demandèrent-ils tous les quatre, à l'unisson.

Je me levai et déposai sur les lèvres tremblantes d'Allie mon premier baiser depuis notre vie commune.

C'est ainsi que se consomma l'union de nos deux cœurs, que nos âmes-sœurs avaient, depuis longtemps, préparée, mais que le destin avait tenus si longtemps séparés.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Allie. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.